

# Histoire d'une famille en Avesnois

## Hélène Vaile et les siens

(XIXe et XXe siècle) – Tome 1



À ma douce Ray



## Remerciements

Suite à la diffusion en 2024 du premier ouvrage consacré à l'histoire de ma famille intitulé : « Histoire d'une famille en Avesnois, Vaille de Ruesnes, XIXe et XXe siècle », je souhaite remercier les personnes et les institutions suivantes pour l'intérêt porté à mes travaux :

- **Monsieur le Maire de Ruesnes, Claude Blomme** pour l'accueil favorable qu'il a réservé suite à la publication de l'histoire de la vie de ma famille dans le bourg dont il est le premier magistrat depuis 2014. Il m'a proposé qu'un exemplaire soit déposé à la bibliothèque municipale de Ruesnes. Il m'a également suggéré d'en faire parvenir un autre au château de Ruesnes où s'est installée une librairie indépendante (la commanderie) créée et dirigée par **Monsieur Xavier Carpentier**.

J'étais heureux de faire cette démarche pour mon bourg natal et en mémoire de mes ancêtres Ruesnois. Il me plaît à l'idée de savoir que leur mémoire continue de vivre aujourd'hui dans un livre abrité dans une bibliothèque, à Ruesnes, en Avesnois. Ce sont des gens d'en bas qui ont contribué à l'histoire locale et nationale. Ils ont fait vivre des familles. Ils ont fait en sorte que la société tourne. Ils ont permis à l'Etat de se développer. Qu'ils en soient fiers !

- **Monsieur Roland Gagneux**, que j'ai contacté pour enrichir le site web « **Villes et villages de l'Avesnois** » en rendant accessible mon ouvrage.

Il est maintenant référencé dans cette page :

[https://villesetvillagesdelavesnois.org/contributeurs\\_avesnois.html](https://villesetvillagesdelavesnois.org/contributeurs_avesnois.html)

Sous cette URL:

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/ruesnes/histoire-vaille-de-ruesnes.pdf>

- **Les archives départementales du Nord et de l'Aisne** : contactées, mon ouvrage a enrichi leur bibliothèque historique.

Aux archives du Nord, la publication a été enregistrée et porte la cote : BH 35232.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*

**Merci aux Amis de l'Histoire et aux Gardiens de la Mémoire**

## **Résumé**

Le présent ouvrage raconte l'histoire d'une famille (Hélène Vaille et les siens) et d'un bourg de l'Avesnois (Ruesnes) au cours des XIXe et XXe siècles.

Les noms de famille concernés par cette histoire sont : Vaille, Lesur, Delsart, Chombard, Grevin, Finet, Braconnier, Dochez, Carpentier, Decourcelle.

Les bourgs et les villes dans lesquels l'histoire se déroule sont ceux :

- de l'Avesnois (Ruesnes ; la banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes ; Beaudignies),
- du Cambrésis (Solesmes),
- du Valenciennois (Onnaing, Quarouble),
- de Laventie (Pas-de-Calais).

Cette histoire familiale est locale, mais elle s'inscrit aussi dans un contexte plus large : les deux conflits mondiaux et leurs conséquences ; la révolution industrielle et l'émergence d'un autre monde, celui des ouvriers ; le développement des villes et leur influence dans les bourgs ruraux. A la campagne, des traditions perdurent mais elle est perméable à des innovations telles que la mode vestimentaire ou la photographie.

Enfin, l'histoire familiale est jalonnée par l'importance des décès prématurés, les naissances nombreuses, la mortalité infantile, les naissances illégitimes. L'accent est mis sur le rôle des solidarités familiales, mais aussi de voisinage. Elle concerne aussi l'existence d'une vie religieuse à une époque où l'Eglise présidait à tous les événements essentiels de la vie d'une personne.

## **L'auteur**

Michel Sueur est un enfant du baby-boom, né en 1948 à Ruesnes ; un bourg rural de l'Avesnois où il a grandi et où il a gardé des attaches. Il a eu la chance de poursuivre des études dans l'enseignement supérieur à Lille et d'y enseigner. Son engagement politique est né lorsqu'il était lycéen. Il est lié aux « événements de mai 68 ». Il a connu l'avènement de la société de consommation et de loisirs.

Il vit aujourd'hui depuis 2010 dans le Périgord, aux côtés de Raymonde. Mais il n'a pas oublié ni sa famille, ni ses racines.

**Contact** : [sueur24@orange.fr](mailto:sueur24@orange.fr)

## Plan

### Histoire d'une famille en Avesnois

### Hélène Vaille et les siens – Tome 1

(XIXe et XXe siècle)

Introduction p. 1

Présentation générale p. 2

#### **Partie 1 - Hélène Vaille : sa naissance, sa fratrie, son mariage, ses enfants (p. 4)**

Qui est Hélène Sophie Eulalie Vaille ? (p. 4) ; La naissance d'Hélène Sophie Eulalie Vaille (p. 4) ; La déclaration à l'état civil (p. 5) ; L'enfance d'Hélène (p. 6) ; La famille s'agrandit (p. 8) ; Une photo de famille (p. 8) ; Ruesnes, début du XXe siècle (p. 15) ;

La Grande Guerre (p. 19) ; La compétition en vue du mariage (p. 21) ; La déclaration de la naissance de Vaille Georgette Sophie (p. 21) ;

L'entre-deux-guerres (p. 22) ; Le mariage d'Hélène Vaille et de Marc Finet (p. 24) ; Une famille de cinq enfants (p. 24) ; En 1932, la fille aînée obtient son certificat d'études primaires (p. 26) ; Vers 1938-39, la fille aînée roule à bicyclette (p. 29) ;

Le décès prématuré de Marc Finet en 1939 (p. 32)

#### **Partie 2 - Les Finet : un autre monde (p. 34)**

Les Finet (p. 34) ; Etymologie (p. 34) ; Qui sont les Finet ? (p. 34) ;

Des gens d'en bas (p. 34) ; Un groupe endogame (p. 35) ; Un groupe sans migration (p. 35) ; Onnaing, un bourg d'un arrondissement urbain (p. 36) ; Onnaing, une cité industrielle (p. 37) ; L'ancêtre Pierre Finet : un Valenciennois, né en 1657 (p. 38) ; De Valenciennes à Onnaing, avant 1682 (p. 38) ; Les enfants du couple Finet-Huart (p. 39) ;

Onnaing, le berceau des Finet (p. 39) ; Onnaing, un bourg rural jusqu'au XVIIIe siècle (p. 40) ; Le XIXe siècle : le siècle de la transformation d'Onnaing (p. 41) ; Quatre générations de paysans chez les Finet entre 1700 et 1900 (p. 42) ; Des Finet bien implantés : l'impasse Finet (p. 43) ; Onnaing : naissance d'une cité industrielle (p. 44) ; L'industrie agroalimentaire (p. 45) ; L'industrie de biens manufacturés (p. 52) ; L'industrie métallurgique et minière (p. 61) ; Le chemin de fer arrive en 1842 (p. 63) ; Onnaing, une ville (p. 65) ; Une sortie de l'agriculture singulière (p. 69) ;

D'origine paysanne, les Finet deviennent ouvriers (p. 69) ; La fille Finet épouse un maçon (p. 70) ; La fonderie : une industrie importante au XIXe siècle (p. 70) ; Pierre Finet (1871 - 1911), mouleur en sable (p. 71) ; Les Finet : un autre monde (p. 73) ; Un processus de politisation en cours (p. 73) ; La colonisation de la campagne par la ville (p. 74)

### **Partie 3 - Les Grevin (p. 75)**

Qui sont les Grevin ? (p. 75) ;

François Grevin : l'ancêtre né à Valenciennes en 1628 (p. 75) : Du Valenciennois à l'Avesnois (p. 76) ; Jean-Baptiste Grevin, professeur (p. 76) ; Cinq générations de Grevin à Beaudignies (1740-1923) (p. 77) ; Gustave Grevin (1841-1923) : domestique (p. 78) ; Domestique au XIXe siècle : une vie misérable, le poids du mépris (p. 78) ;

Qui est Céline Grevin ? (p. 79) ; Qu'est-ce qu'une modiste ? (p. 81) ; Une révolution vestimentaire dans les campagnes (p. 79) ; Être modiste à Beaudignies en 1900 (p. 83) ;

Le mariage de Pierre Finet avec Céline Grevin (p. 83) ; De la ville vers la campagne (p. 83) ; Pourquoi Aimée a-t-elle quitté la campagne pour la ville ? (p. 85) ; Un choc de civilisations ? (p. 85) ; Les enfants du couple Finet - Grevin (p. 87) ; Le veuvage précoce de Céline en 1911 (p. 87) ; Evocation de quelques souvenirs des années 1960 (p. 88) ;

Des relations de cousinage avec les Finet-Braconnier-Dochez (p. 89) ; Qui sont les Braconnier ? (p. 89) ; Le couple Finet-Braconnier (p. 91) ; Le mariage de Jeanne Braconnier et d'André Dochez (p. 93) ; L'endogamie dans certaines familles (p. 93) ; Le monde des maçons : le cas des Braconnier (p. 95) ; Le couple Alphonsine Finet (1876-1909) - Antoine Braconnier (1860-1944) (p. 95) ; Des rapports de cousinage entre Jean-Marie Dochez et les Finet de l'Avesnois (p. 96) ;

### **Partie 4 - La vie d'Hélène après le décès de Marc Finet (p. 98)**

Un hiver rude après le décès de Marc Finet (p. 98) ;

La solidarité d'une famille voisine : les Carpentier (p. 99) ;

Le souvenir de Michel Carpentier (p. 99) ; Qui sont les Carpentier ? (p. 100) ; L'exemple des Carpentier de Ruesnes (p. 101) ; Le berceau des Carpentier : Amfroipret (p. 101) ; La « migration », puis l'essaimage des Carpentier à Gommegnies (p. 102) ; De Gommegnies à Ruesnes (p. 103) ; Le mariage de Philippe Vaille et de Rose Carpentier en 1799 (p. 105) ; La formation du couple Carpentier-Menard en 1818 (p. 106) ; Des hommes d'engagement (p. 107) ; Les Carpentier, une famille importante de Ruesnes (p. 108) ; La migration d'Edmond Joseph Carpentier à Roubaix (p. 108) ; L'alliance matrimoniale Bouchez-Coppée : le modèle d'ascension sociale (p. 110) ;

La présence chaleureuse de la famille et de proches (p. 111) ;

« Maman Céline » (p. 111) ; « Maman Céline » force l'admiration (p. 112) ; Céline obtient son certificat au concours cantonal avant 1880 (p. 113) ; Maman Céline est hors norme (p. 113) ; Le courrier d'habitants de Beaudignies (p. 114) ; La rédaction d'une lettre de vœux de mariage à sa petite-fille Gisèle (p. 114) ; La lettre de vœux de mariage : analyse de contenu (p. 117) ;

« Oncle Georges » (p. 120) ; Qui est Georges Delsart ? (p. 120) ; Georges Delsart, un survivant du grand carnage (p. 123) ; Laventie : le lieu de résidence du couple Delsart - Chombart de 1920 à ? (p. 127) ; Le retour en Avesnois : de Laventie à Ruesnes (p. 128) ; Le second conflit mondial : l'hiver 1939-1940 et la guerre (p. 129) ; L'évacuation à Ruesnes en juin 1940 : le rôle de Georges Delsart (p. 130) ;

La vie familiale d'Hélène pendant la guerre 1939-1945 (p. 131) ; La communion de Pierre, Léon et Gisèle : c'était pendant la guerre (p. 131) ; En 1942, la communion de Solange, une cousine de Léon (p. 133) ; En 1944, la communion de Gisèle Finet et le mariage de la fille aînée, Georgette Finet (p. 135) ; « Maître Léopold Decourcelle », Curé de Ruesnes de 1905 à 1954 (p. 137) ;

La vie après la guerre (p. 147) ; Evocation de souvenirs des années 1950-1960 (p. 147) ; La vie d'Hélène après la guerre (p. 150) ; Des mariages, suivis de naissances (p. 150) ; Les deux héros de notre histoire tirent leur révérence (p. 152) ; La poursuite du modèle de l'autosubsistance (p. 155) ; Gérard Finet et la guerre d'Algérie (1954-1962) (p. 155) ; Les inquiétudes d'une maman (p. 157) ; Les mariages de Gérard et de Léon Finet (p. 159) ; La vie d'Hélène à l'aube des années 1960 (p. 160).

Conclusion **p. 161**

Additif aux « Vaille de Ruesnes » **p. 162**

Remerciements (Tomes 1 et 2) **p. 178**

Bibliographie (Tomes 1 et 2) **p. 179**

## Introduction

### **Un ouvrage dédié à Hélène Vaille et aux siens**

Cet ouvrage comportant deux tomes est le second consacré à l'histoire de ma famille.

Le premier portait sur le devenir des membres d'une fratrie née entre 1850 et 1861 dans un bourg de l'Avesnois, avec comme sous-titre : « Vaille de Ruesnes - XIXe et XXe siècle ».

Le présent ouvrage a comme sous-titre « Hélène Vaille et les siens ». Il leur est dédié. Hélène Vaille est ma grand-mère maternelle ; « les siens » concernent les membres de sa fratrie, ses enfants ainsi que les membres de la parenté résultant des alliances matrimoniales.

Le plan adopté est celui du déroulement de sa vie, au travers des événements familiaux (naissances, communions, mariages, décès) et des événements de l'histoire. Née en 1899, Hélène vit les deux conflits mondiaux et ses conséquences. Quand la guerre d'Algérie a lieu, au moment le plus fort du conflit, son fils cadet fait partie des appelés.

### **La vie n'est pas un long fleuve tranquille**

La vie n'est pas un long fleuve tranquille, enseignais-je aux étudiants.

Elle ne l'a pas été pour Hélène non plus. Son groupe familial, comme d'autres, a dû faire preuve de solidarité face aux événements de la vie. Il a eu à faire face, non seulement aux guerres, mais aussi aux épidémies, aux maladies, aux décès prématurés laissant des enfants orphelins et des familles dans la peine ; aux intempéries, aux hivers rigoureux, aux récoltes aléatoires, etc. Il y avait néanmoins des moments heureux. Dans la société française traditionnelle, le mariage en était un ; l'un des rares moments de répit venant interrompre la routine, le travail harassant et les privations. Il y avait la communion qui marquait, autrefois, tel un rite de passage, la fin du catéchisme et l'entrée dans le monde des adultes. Il y avait aussi le jour où on tuait le cochon et, sans doute, d'autres jours heureux.

### **La démarche de l'auteur**

Le travail présenté ci-après s'appuie sur différentes sources :

- des données de généalogie accessibles aujourd'hui sur différents sites web. Leur intérêt est de présenter des arbres généalogiques ascendants et descendants, les liens existants entre les différents membres les constituant, avec pour chacun d'eux, outre le métier exercé, les éléments relatifs à l'état civil (naissance, mariage, décès).

- des lectures : on s'appuie sur des travaux d'historiens. Le passé est connu.

- des souvenirs et anecdotes : ils portent sur les années 60, et les décennies suivantes.

- des photos de famille et des cartes postales des années 1900.

C'est en combinant ces différentes sources qu'est racontée une histoire d'Hélène Vaille et des siens.

## Une histoire d'Hélène Vaille et des siens

L'histoire d'Hélène Vaille et des siens est racontée en deux tomes. Elle confronte l'histoire familiale avec l'histoire locale et nationale.

Ce premier tome comporte quatre parties.

**La première partie** concerne Hélène Vaille. Née en 1899, qui est-elle ? Qui sont ses parents ? Qui sont les membres de sa fratrie ? A Ruesnes, son enfance est heureuse, puis vient la Grande Guerre et ses conséquences, notamment dans la compétition en vue du mariage. L'âge au mariage d'Hélène est retardé, mais elle trouve un prétendant qui vient du bourg voisin, Beaudignies : Marc Finet. Il l'épouse en 1927, légitime son enfant né en 1920, puis quatre autres enfants naissent entre 1928 et 1937. Marc Finet décède prématurément en décembre 1939, et c'est une nouvelle fois la guerre.

Avant de poursuivre l'histoire d'Hélène et de ses enfants pendant et après le second conflit mondial, on a souhaité faire un détour présentant les parents de Marc Finet : le couple Finet-Grevin.

**La seconde et la troisième partie** sont donc consacrées aux Finet, aux Grevin et au couple Pierre Finet - Céline Grevin : qui sont-ils ? Ce détour est sans doute un peu long, mais indispensable pour la suite de notre histoire.

En effet, l'histoire des **Finet (Partie 2)** est intéressante, car elle est liée à celle du bourg dans lequel les membres de cette famille sont nés : Onnaing. Bourg rural situé près de Valenciennes, Onnaing devient au cours du XIXe siècle une ville et une cité industrielle d'importance. Les Finet sont dans ce contexte. Les membres de cette famille sortent de l'agriculture, sans connaître de migration, en devenant ouvriers ; un autre monde, différent de celui des paysans. Pierre Finet est ouvrier-mouleur ; ses deux frères aînés également. Ils sont à l'origine d'une tradition ouvrière chez les Finet qui se poursuit au cours du XXe siècle.

Pour ce qui est de l'histoire des **Grevin (Partie 3)**, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, les membres de cette famille ne sont pas originaires de l'Avesnois, mais de Valenciennes. Ils se sont ensuite répandus à Beaudignies, un bourg rural. Céline Grevin est modiste, dans le contexte de la révolution vestimentaire dans les campagnes des années 1900.

Le mariage de Pierre Finet et de Céline Grevin est-il l'occasion d'un véritable choc de civilisations ? Quatre enfants naissent de cette union, dont Marc Finet qui deviendra le prétendant d'Hélène Vaille.

**La quatrième partie** reprend l'histoire d'Hélène après le décès de son époux. Nous sommes alors dans une période particulière de l'Histoire de la France, avec l'évacuation en juin 1940 suivie de l'occupation allemande jusqu'en 1944. Dans ce contexte, Hélène va pouvoir compter sur la solidarité d'une famille voisine : les Carpentier. Qui sont-ils ? Par ailleurs, on insiste sur le rôle des solidarités familiales en donnant pour exemples le rôle de celle qu'on appellera « Maman Céline » et de celui qu'on appellera « Oncle Georges ».

**Maman Céline** est présente régulièrement dans la famille, aux côtés d'Hélène, pour s'occuper des enfants, pour aider aux tâches ménagères et domestiques. « Elle raccommoait et elle confectionnait des chaussons », se souvient Gisèle, sa petite-fille. De source familiale, elle vient deux à trois jours par semaine de Beaudignies à Ruesnes en parcourant à pied les cinq kilomètres qui séparent les deux villages. Il lui arrive parfois de dormir dans la famille. Par sa présence, Maman Céline marquera de son empreinte cette famille. Elle apportera bien sûr son aide, mais aussi toute son affection, sans relâche, pendant plus d'une dizaine d'années.

Qui est « **Oncle Georges** » ? Georges Delsart est l'enfant né du premier mariage de la maman d'Hélène. Les enfants l'appelaient « Oncle Georges ». Il a été pour ma grand-mère Hélène, « le grand frère ». C'est un survivant du grand carnage. Il a joué un rôle essentiel au moment de l'évacuation en juin 1940.

Pendant la guerre, Hélène organise les événements de la vie familiale : pas moins de trois communions (Pierre, Léon, Gisèle) et un mariage (Georgette) entre 1940 et 1944. A ces occasions, toute la famille est rassemblée.

Ces événements ne peuvent avoir lieu sans un prêtre. A Ruesnes, Léopold Decourcelle a en charge la paroisse de 1905 à 1954. Qui est-il ?

De 1944 à 1951, trois des cinq enfants de ma grand-mère prennent leur autonomie. Elle voit naître cinq petits-enfants : Marie-France, Michel, Marie-Hélène, Jean-Marc et Annie.

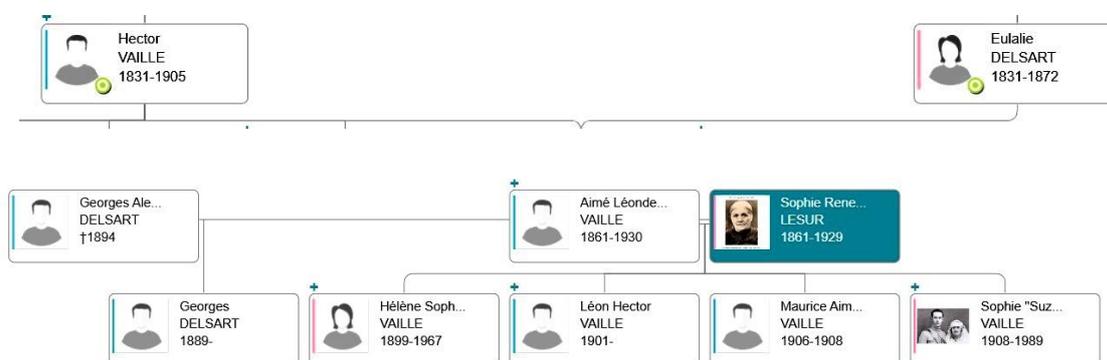
En 1957, son fils cadet Gérard est mobilisé pour la guerre d'Algérie. Dans ce contexte, comment une maman ne peut-elle pas nourrir des inquiétudes ?

## Partie 1 - Hélène Vaille : sa naissance, sa fratrie, son mariage, ses enfants

### Qui est Hélène Sophie Eulalie Vaille ?

Hélène Sophie Eulalie Vaille, ma grand-mère maternelle, est le premier enfant né en 1899 du second mariage de Sophie Renelde Lesur avec Aimé Léonde Vaille. En effet, lors d'un premier mariage de sa mère avec Georges Alexandre Delsart, un enfant portant le même prénom que son père était né dix ans plus tôt, en 1889. Dans cette fratrie recomposée, Hélène occupe le second rang ; Georges étant le grand frère : dix années les séparent. Puis naissent trois autres enfants : Léon (1901), Maurice (1906) et Sophie (1908) pour former une fratrie de cinq enfants (voir la généalogie ci-dessous).

### Une fratrie de cinq enfants



Source : **Généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée**

### La naissance d'Hélène Sophie Eulalie Vaille

Hélène Sophie Eulalie Vaille est née à la fin du XIXe siècle, le 7 mars 1899 à deux heures du matin, vingt mois après le mariage de ses parents, âgés de 38 ans. Sa maison natale est située sur la banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes. C'est donc à l'Hôtel de Ville de Le Quesnoy, et non à la Mairie de Ruesnes, plus proche de sa maison natale, que son père Aimé, ayant comme prénom usuel celui de Léandre, fait la déclaration de sa naissance à l'état civil le même jour, dès potron-minet, mais après la traite des vaches, à 10h du matin : à la campagne, c'est connu, on se lève tôt !

### A la campagne, on se lève tôt et on se déplace à pied

On avait déjà relevé que les gens de la campagne se levaient tôt en prenant l'exemple du mariage de Désiré Lesur et de Sophie Noisette (les parents de Sophie Lesur) : il avait eu lieu le 3 avril 1850, un mercredi, à 8 heures du matin !

### A la campagne, on se lève tôt

On le vérifie encore un demi-siècle plus tard s'agissant de déclarer une naissance à l'état civil. En effet, en ce jour du 7 mars 1899, après une nuit courte et après avoir terminé le travail de la ferme, Léandre fait une marche d'une heure environ, le temps de parcourir les

quatre kilomètres qui séparent l'Hôtel de Ville de son lieu d'habitation. A cette époque, la bicyclette existe, mais elle est encore peu répandue : c'est un luxe que d'en posséder une. Réservee à ceux qui ont de l'argent, elle est aussi peu pratique à cause de son poids représentant un handicap lorsqu'il s'agit de monter une côte ! Il faut attendre la décennie précédant 1914 pour que de plus en plus de gens de la campagne en viennent à posséder leur propre bicyclette. L'autre façon de se déplacer, c'est à cheval. Mais Léandre n'en possède pas. C'est à pied qu'il faut se déplacer en cette fin du XIXe siècle.

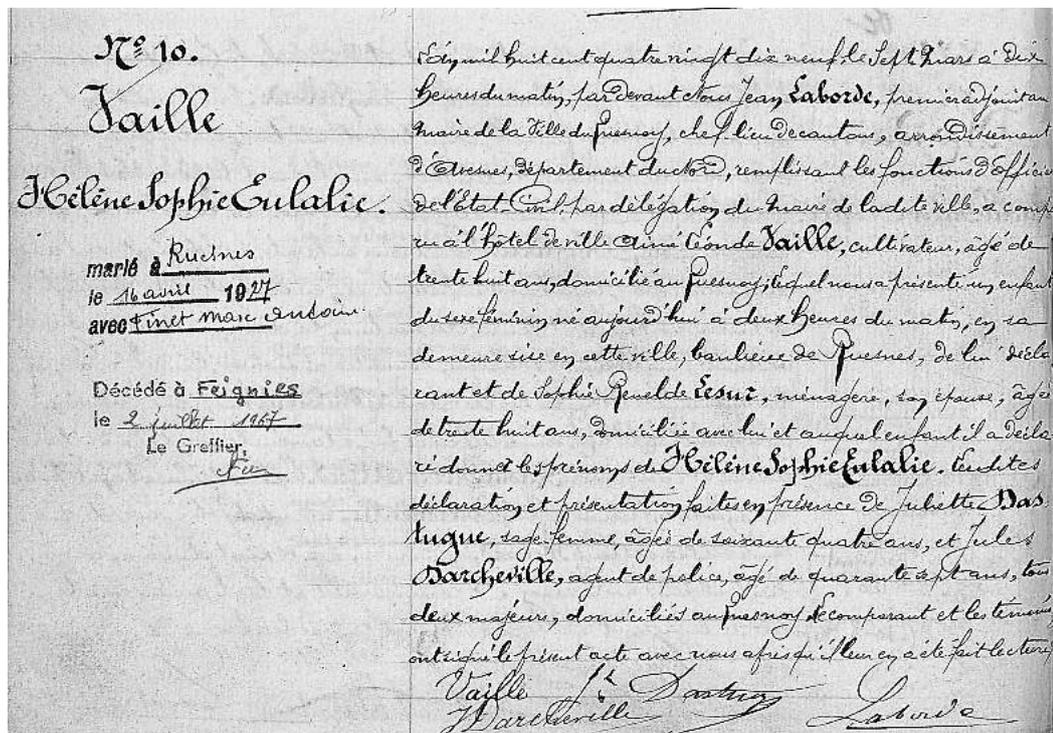
### A la campagne, on se déplace à pied

C'est donc probablement à pied que Léandre se rend à Le Quesnoy pour déclarer sa fille à l'état civil. Il est 10h du matin et il lui donne alors le prénom d'Hélène. C'est le premier enfant dont il est le père. Léandre est heureux et il a le sens de la famille puisqu'après le prénom d'Hélène suivent ceux de Sophie, le prénom de la mère et de la grand-mère maternelle ; puis, celui d'Eulalie, le prénom de la grand-mère paternelle (Eulalie Vaille, née Delsart ; la mère de Léandre (voir la généalogie ci-dessus).

### La déclaration à l'état civil

La déclaration à l'état civil est un acte officiel. Il est rédigé de façon manuscrite à partir des éléments apportés par le déclarant, devant des témoins. Lecture de l'acte leur est faite et ils en sont signataires. On ne sait pas le temps qu'a duré cette formalité. Mais, une fois accomplie, il est probable qu'il était temps pour Léandre de prendre le chemin du retour pour rejoindre sa petite famille, peut-être après avoir bu une chopine ?

### Acte de naissance de Vaille Hélène Sophie Eulalie, née le 7 mars 1899



Hélène Vaille est née à Le Quesnoy, banlieue de Ruesnes

## L'enfance d'Hélène

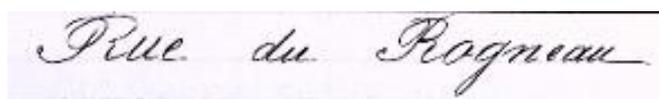
Hélène grandit, banlieue de Ruesnes, dans sa maison natale pendant quelques années seulement, sous le regard de ses parents, bien sûr, mais aussi sous celui de son grand-frère Georges de dix ans son aîné, issu d'un premier mariage. C'est dans cette maison que naît un second enfant du couple Vaillle-Lesur : Léon, le 17 novembre 1901. Comme pour sa sœur aînée, la déclaration à l'état civil sera faite à l'Hôtel de Ville de Le Quesnoy.

Puis, vers 1902-1905 (il est difficile de préciser la date), le couple et ses trois enfants emménage dans un autre logement situé à quelques centaines de mètres du précédent, mais sur le territoire de Ruesnes, rue du Rogneau (devenu ensuite rue de Bermerain, actuellement au numéro 10).

## De la banlieue à la Rue du Rogneau

La Rue du Rogneau porte le nom d'un petit ruisseau qui traverse le territoire de Ruesnes. Il doit son origine à des fontaines situées à Le Quesnoy. Il poursuit son cours en direction de Bermerain. Par la suite, cette rue est alors devenue la « Rue de Bermerain ».

Mais en 1906, lors du recensement, c'est sous l'appellation « Rue du Rogneau » que les habitants de cette rue ont été dénombrés.



## Le recensement de 1906

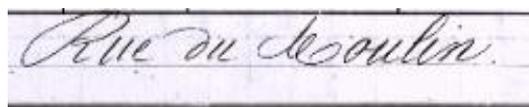
En consultant ce recensement, voici les noms des membres de notre famille qui habitaient en 1906 ce logement : Vaillle Léandre et Lesur Sophie, mes arrières grands-parents, âgés de 45 ans ; Delsart Georges (fils de Sophie), mon grand-oncle, âgé de 17 ans ; Vaillle Hélène, ma grand-mère, âgée de 7 ans ; Vaillle Léon, mon grand-oncle, âgé de 5 ans.

Deux autres enfants à naître en 1906, puis en 1908 (Maurice, puis Sophie Vaillle) habiteront ce logement.

		63	Vaillle	Léandre	1861	ad	P	Prof	journaliste
		64	Lesur	Sophie	1861	Lequesnoy	P	femme	menagère
16	16	65	Delsart	Georges	1889	Lequesnoy	P	fil de Sophie	"
		66	Vaillle	Hélène	1899	Lequesnoy	P	filie	"
		67	ad	Léon	1901	ad	P	fil	"

Source : recensement de la population, 1906

De même, avant de devenir « Rue de Sepmeries », celle-ci s'appelait « Rue du Moulin». C'est sous cette appellation que les habitants de cette rue ont été dénombrés.



Cette rue conduisait à un moulin à vent. Il avait été construit en 1780. Il faisait partie de ceux qui n'ont pas résisté au temps et à l'ouragan de 1873. Il fut détruit en 1884 et remplacé à cette date par une chapelle.

Pour être complet, en 1906 les autres rues de Ruesnes avaient pour noms : Rue Grande, Rue de l'Eglise, Rue Saint Antoine. Il y avait le hameau de Mortry et le hameau du Diable (?).

Le tableau 1 ci-après présente la répartition de la population selon les rues et les hameaux. La population est regroupée, en grande majorité, dans le centre du bourg ; elle n'est pas dispersée dans les hameaux, d'ailleurs peu nombreux.

Le tableau 2 récapitule la population totale (407 habitants) et sa répartition par âge.

**Tableau 1**

QUARTIERS, VILLAGES, HAMEAUX, SECTIONNÉS OU NON.	NOMBRE				
	de MASCOS.	de MÉNAGES.	DES MÈTRES.	de PLACES.	DÉTACH- MENS.
1 <sup>er</sup> Quartiers, sections de rues formant l'agglomération du chef-lieu.					
Rue du Rogneau	23	23	81	88	
Rue Grande	46	47	177	176	1
Rue du Moulin	19	19	69	64	1
Rue de l'Eglise	7	7	27	27	
Rue St. Antoine	1	1	2	2	
TOTAL de la population agglomérée au chef-lieu...	96	97	357	357	2
2 <sup>e</sup> Sections, villages, hameaux, fermes et habita- tions en dehors de l'agglomération du chef-lieu, formant la population dite épars.					
Hameau de Mortry	2	2	23	23	
Hameau du Diable	7	7	21	21	

**Tableau 2**

Population municipale. (TOTAL du cadre A).....	407
Population comptée à part conformément à l'article 2 du décret du 30 décembre 1905 (total du cadre B ci-dessus).....	0
TOTAL GÉNÉRAL de la population de la commune.....	407
présents le jour du recensement.....	11
absents le jour du recensement.....	
Dont.....	
1905 ou 1906.....	8
nés au cours des années	
1886 à 1904 (1 à 19 ans).....	121
1866 à 1885 (20 à 39 ans).....	110
1846 à 1865 (40 à 59 ans).....	96
1845 et antérieurement (60 ans et plus).....	62

A *Isidore Carpentier*, le 7<sup>e</sup> avril 1906.  
Le Maire,  
*Isidore Carpentier*

Source : recensement de la population, 1906 (Archives départementales du Nord)

En 1906, le Maire de Ruesnes est Isidore Carpentier.

Ce recensement confirme le déclin démographique de Ruesnes qui s'amorce en 1861. Après un pic de population s'élevant à 530 habitants à cette date, la population est de 407 habitants en 1906. Elle est de 335 habitants en 1911. L'exode rural continue.

Léandre et Sophie poursuivent, Rue du Rogneau, le modèle de l'autosubsistance, malgré l'évolution du contexte de l'agriculture vers l'économie de marché à la fin du XIXe – début du XXe siècle. Leur mode de vie n'évolue pas, alors que la famille va s'agrandir.

### **La famille s'agrandit**

En effet, le couple Vaille-Lesur aurait pu faire sien le modèle de la limitation volontaire des naissances. Mais, cinq ans après la naissance de Léon, les cigognes se présentent à nouveau au couple : Maurice, Hector naît en mars 1906 ; Sophie, Suzanne vingt-quatre mois plus tard, en mars 1908. Le couple est alors âgé de 47 ans.

Avec cinq enfants, la famille s'est agrandie.

Mais, en ce début du XXe siècle, la mortalité infantile est encore une réalité ; Maurice décède la même année que celle de la naissance de sa sœur cadette, le 28 décembre 1908, à l'âge de 2 ans, 9 mois et 2 jours.

La fratrie est alors formée de quatre enfants survivants.

A ce moment-là, Hélène va alors avoir bientôt dix ans ; le grand frère Georges a atteint la vingtaine d'années ; il est probablement sous les drapeaux. Léon est âgé de 7 ans et la petite sœur qui vient de naître, ne marche pas encore. On attend alors quelques années et c'est le moment de faire une photo de famille.

### **Une photo de famille**

Le couple immortalise sa famille vers 1913. Il ne sait pas que l'année suivante, c'est la Grande Guerre.

### **Une photo de famille réunissant les parents et leurs enfants**

La photo de famille ci-dessous est un trésor. Merci à notre cousine Ghislaine qui en possède l'original, transmis par sa grand-mère maternelle, puis par sa mère. Elle ne manquera pas de passer le relais à sa fille Caroline, le moment venu. Elle est exceptionnelle pour plusieurs raisons.

### **La photographie à la campagne : une innovation**

On s'appuie ici sur l'ouvrage d'Eugen Weber selon lequel à la veille de la Grande Guerre, il y a eu des innovations ayant eu raison des anciens usages : « Le prêt-à-porter remplaçait les habits confectionnés à la maison ; les cigarettes remplaçaient le tabac à priser, avec tout le changement gestuel et terminologique que cela impliquait ; les bagues remplaçaient les chaînes ; la garde-robe et le miroir devaient être achetés dans un magasin remplaçant ceux qu'un artisan du lieu avait pu fabriquer. [.....]. Ainsi en allait-il des bicyclettes, permettant aux paysans, qui, traditionnellement, déjeunaient aux champs, de revenir manger chez eux ; ce qui contribuait à faire se ressembler davantage la vie des campagnes et celle des villes. Certes, ce processus se manifesta surtout après la Première Guerre mondiale. Ainsi en alla-t-il également de la photographie, qui accompagna très tôt les

grandes cérémonies et les fêtes afin de les fixer pour l'éternité, et d'ajouter à la solennité de ces grandes occasions. D'abord pour le mariage (la plus grande fête familiale), puis, quoique assez longtemps après, pour le baptême et la première communion, la photographie, cérémonieuse et imposante, pénétra dans le cercle des cadeaux et des gestes : un nouveau rite, pareil à un nouvel habit, à une nouvelle tournure de langage, s'ajoutant aux anciens ou les remplaçant ».

### La photographie à Ruesnes

Vers 1913, le couple Vaillle-Lesur se saisit de cette innovation qu'est la photographie. Il demande à un photographe professionnel de Le Quesnoy de venir à Ruesnes avec son matériel pour prendre un cliché. Il s'agit de Th. Bridelance qui a débuté son activité en 1890, Place Saint Michel, puis rue Fauroeux ; son enseigne : « Grande photographie Moderne ». Il possédait également un atelier à Bavay, rue des Juifs.

On peut s'interroger sur les raisons ayant conduit Léandre et Sophie à adopter assez rapidement l'innovation récente qu'est la photographie. Le professionnel n'a pignon sur rue que depuis un peu plus d'une décennie. Par ailleurs, ce n'est pas à l'occasion d'un mariage que le couple prend cette initiative. Sont-ils en avance sur leur temps ?

### L'influence de la ville

On peut voir ici l'influence de la ville sur la campagne. Elle s'exerce par les relations entretenues entre Léandre et son frère Hector, de dix ans son aîné. Il réside en ville [Raismes] depuis deux décennies. Et, parmi les photos de famille, une pochette d'un photographe de Valenciennes « ARTISTIC-PORTRAITS » au nom de « M. Vaillle 1, rue J. Jaurès Raismes » a été trouvée. Elle comporte une commande de 4 portraits en buste.



Sans doute Léandre et Sophie avaient-ils été séduits par l'innovation qu'est la photographie à cette époque et du résultat auquel elle parvient : fixer un moment pour l'éternité. Par ailleurs, si la photographie existe en ville, à Raismes et à Valenciennes, pourquoi n'existerait-elle pas à la campagne, à Ruesnes et à Le Quesnoy ? Alors, se disent-ils : pourquoi ne pas faire un cliché réunissant parents et enfants ? Et faire se ressembler davantage la vie des campagnes et celle des villes ? Assisterait-on ici à une sorte de colonisation de la campagne par la ville ?

## **Un cliché rare, réunissant parents et enfants en 1913**

Le cliché de 1913 ci-après, réunissant parents et enfants met ceux-ci au centre des regards. Les parents sont assis sur une chaise ; les enfants sont debout à leurs côtés ; leur disposition les met en évidence. C'est une chose plutôt rare avant la Grande Guerre, et même après.

En effet, autrefois on photographiait surtout les adultes. Il était exceptionnel de photographier les enfants seuls. Et c'était de façon tout-à-fait secondaire qu'on photographiait les groupes familiaux réunissant parents et enfants.

C'est ici le cas.

Il est donc exceptionnel d'avoir un tel cliché de nos ancêtres.

Nous avons ici la chance de voir notre grand-mère et nos grands-oncle-tante relativement jeunes ; alors que nous avons le souvenir d'eux quand ils étaient plus âgés. On peine alors à imaginer qu'ils ont été jeunes quelques décennies plus tôt. A l'âge de 14 ans, ma grand-mère Hélène est une belle jeune fille, à la mode ! Alors que je l'ai connue quatre décennies plus tard, et ensuite.

On fait remarquer l'absence du grand frère, Georges.

Né d'un premier mariage de sa mère, Georges est âgé de 24 ans au moment du cliché en 1913. Il vient de rentrer d'un service militaire d'une durée de deux ans, en principe (1).

(1) La loi Berteaux de 1905, en supprimant le tirage au sort, les paiements de remplacements, ainsi que les exemptions, rétablit ainsi le principe d'égalité de tous devant le service militaire. Comme il y a plus d'appelés, le service est réduit à deux ans. Mais en 1913, la loi Barthou, dite loi des trois ans, allonge le service militaire à 3 ans.

En 1913, Georges ne sait pas qu'il va bientôt être à nouveau appelé.

## **Un cliché qui ne laisse rien au hasard**

Le cliché n'a pas été tiré au studio du photographe, mais en extérieur à Ruesnes, aujourd'hui 10, rue de Bermerain.

La pose a eu lieu en haut du terrain conduisant au potager. Je reconnais bien l'endroit. La bande de terrain est étroite. Elle est enserrée entre le mur en briques de l'imposante grange de la famille Carpentier et la propriété de la famille Baillieux, séparée par une haie. Il y avait néanmoins quelques arbres fruitiers, ajoutant de l'ombre. L'herbe n'y poussait jamais. Et c'est la raison pour laquelle Léandre a épandu de la paille à terre, afin d'améliorer le décor.

Il est prévu que les parents seraient assis, et on apporte deux chaises. La disposition des enfants n'est pas laissée au hasard. Le garçon est debout près de son père, il se tient droit, la main droite posée sur son épaule ; la grande fille fait de même sur l'épaule de sa mère. Au centre, la petite fille entre ses parents, les mains posées sur leurs genoux.

Léandre et Sophie Vaile, avec leurs enfants : Hélène, Léon et la petite Sophie



Un cliché rare, réunissant parents et enfants en 1913

## La solennité du moment

La prise de vue constitue un moment solennel. Comment la disposition et l'attitude des parents et des enfants ne seraient-elles pas marquées de solennité ? Tous ont revêtu leurs plus beaux habits. Les coiffures sont soignées. Personne ne pense à parler à son voisin ou à regarder ailleurs. C'est vers l'opérateur et l'objectif que le groupe porte son attention.

Cette photo me donne le sentiment de faire revivre ceux qui nous ont précédés. Parmi les descendants, nous sommes nombreux aujourd'hui à leur devoir notre existence et à être ce que nous sommes devenus. Gardons la flamme allumée. Ils se reconnaîtraient à coup sûr dans l'histoire racontée ci-dessous.

Ce cliché est intéressant : il illustre comment la photographie et la mode ont été des éléments nouveaux de modernité dans les campagnes avant la Grande Guerre.

## La photographie

Le cliché ci-après a été pris par un professionnel de la photographie, Th. Bridelance demeurant à Le Quesnoy. Le cliché original comporte au bas de la photo ; à gauche, sa signature : « Th. Bridelance » ; à droite, son adresse : « Rue Faurœulx LE QUESNOY ».



## La mode

Ce cliché illustre l'importance de la mode et l'existence de vêtements de confection à cette époque, même à la campagne.

Une exception : les chaussures des enfants fabriquées encore par le cordonnier alors que les cordonneries cédaient la place aux chaussures industrielles, qui, à la veille de la guerre, étaient achetées par tout le monde !

Mais c'était oublier que dans la famille, côté Lesur-Porcq, il y avait un cordonnier et que l'oncle des enfants ainsi que leurs parents avaient estimé que « de bonnes chaussures de cuir montantes et lacées maintiennent bien le pied », même si elles étaient inconfortables à porter. Comme le montre les détails du cliché ci-dessus, Sophie (5 ans) et Léon (12 ans) n'y ont pas échappé.

Le cliché ne permet pas de savoir si Hélène, une jeune fille âgée de 14 ans, portait ce genre de chaussures. Sa tenue vestimentaire à la mode (chemisier et jupe serrée à la taille) nous autorise à penser qu'elle y a échappé, même si la chaussure féminine la plus répandue à cette époque est la bottine de cuir, mais fermées par des petits boutons. Elle a les cheveux longs, coiffés en arrière et le front dégagé.

Hélène est une belle jeune fille, à la mode.

Son frère Léon porte quant à lui les cheveux courts, une tendance de la silhouette masculine en ce début du XXe siècle et un très simple costume deux pièces (pantacourt et gilet à longues manches boutonné). Âgé de 12 ans, peut-être était-ce sa tenue endimanchée de sa communion ?

La petite fille Sophie, souriante, porte quant à elle une coiffure avec des couettes sur les côtés, ici tenues par un simple lien en forme de nœud.

Le mot couette désigne chacune des petites queues de cheveux obtenues en divisant la chevelure en deux parties égales par une raie au milieu du crâne [visible sur le cliché], puis en réunissant et attachant de chaque côté de la tête les cheveux avec un lien.

Elle porte une petite robe et un manteau boutonné avec des poches, genre « gabardine en coton », relativement imperméable à l'air et à l'eau. En Avesnois et à la campagne, quand on se déplace la plupart du temps à pied, les parents veillent à ce que les enfants portent des vêtements qui tiennent chaud et à ce qu'on puisse y mettre les mains dans les poches !

Sophie et Léandre portent quant à eux des habits traditionnels, d'une autre époque. Leur habillement est semblable à celui porté à la campagne. Il est différent de celui de la ville et de celui porté par les jeunes.

#### **Quelques détails du cliché ci-dessus**





Hélène grandit à Ruesnes auprès de ses frères et de sa petite sœur, dans cette maison qui deviendra plus tard la sienne. Auparavant, de nombreux événements vont survenir.

On souhaite tout d'abord présenter le bourg de Ruesnes en ce début du XXe siècle à travers quelques cartes postales (§1) pour évoquer ensuite la Grande Guerre (§2), ses conséquences sur la compétition en vue du mariage (§3) ; enfin, on abordera la période qu'on appellera l'entre-deux-guerres (§4).

### 1) Ruesnes, début du XXe siècle

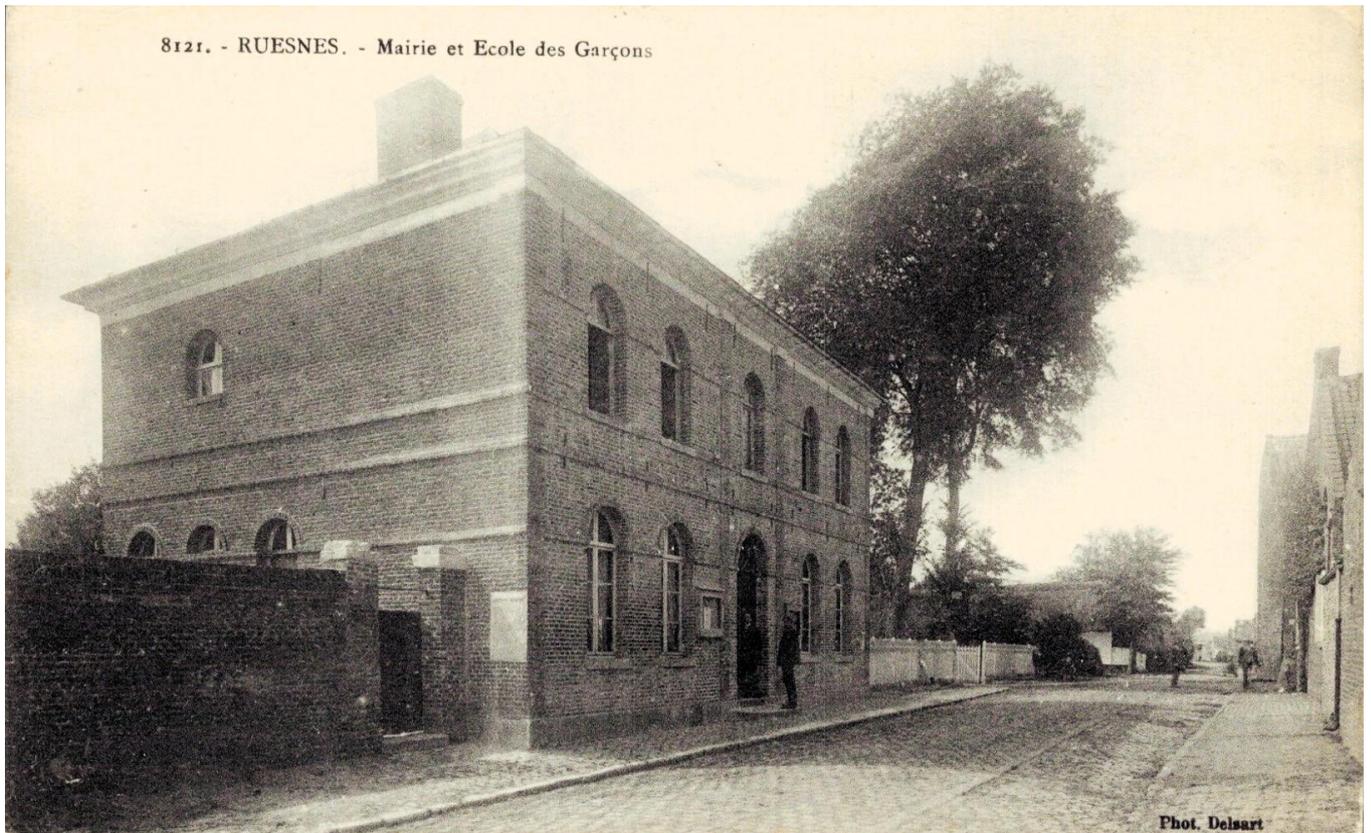
#### Ruesnes - Banlieue vers Le Quesnoy



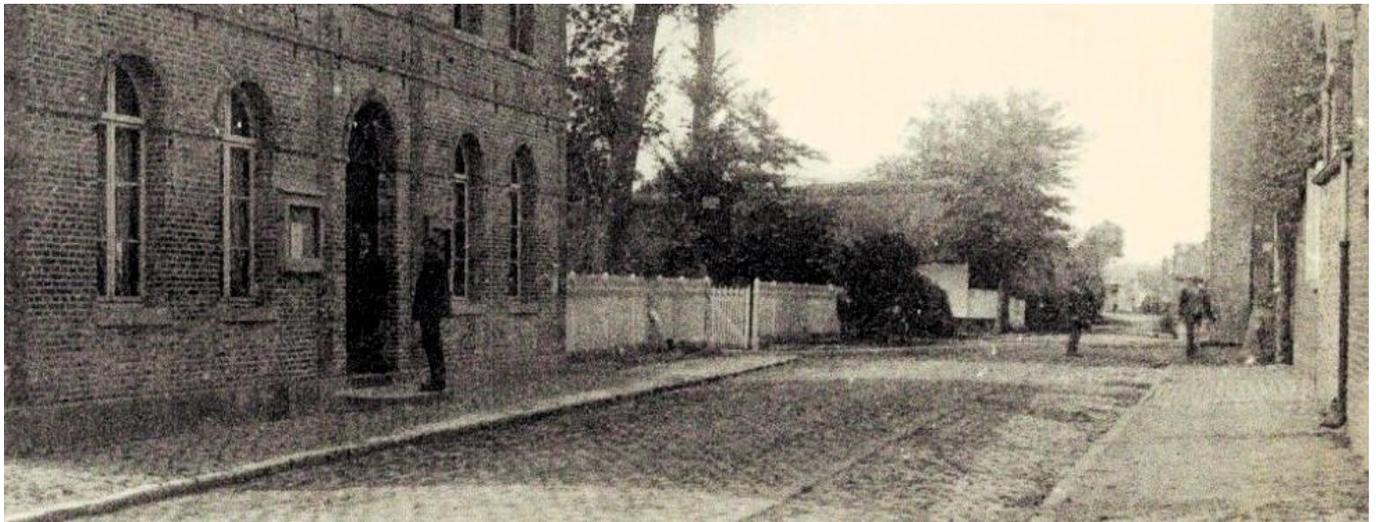
#### Ruesnes - Ecole des filles



## Ruesnes - Mairie et Ecole des garçons



Ruesnes - (détail du cliché ci-dessus)



Le cliché ci-dessus montre l'existence d'une barrière séparant l'espace qui se trouve derrière conduisant au château et la rue pavée en direction de Bermerain, encore appelée, rue du Rogneau. En face, sur la droite mais non visible, la rue de Sepmeries, autrefois nommée, rue du Moulin.

Après la Grande Guerre, cette barrière sera supprimée pour ouvrir l'espace qui deviendra la nouvelle place du bourg, sur laquelle sera érigé en 1922 le monument aux morts.

**Ruesnes – L'ancienne Place**

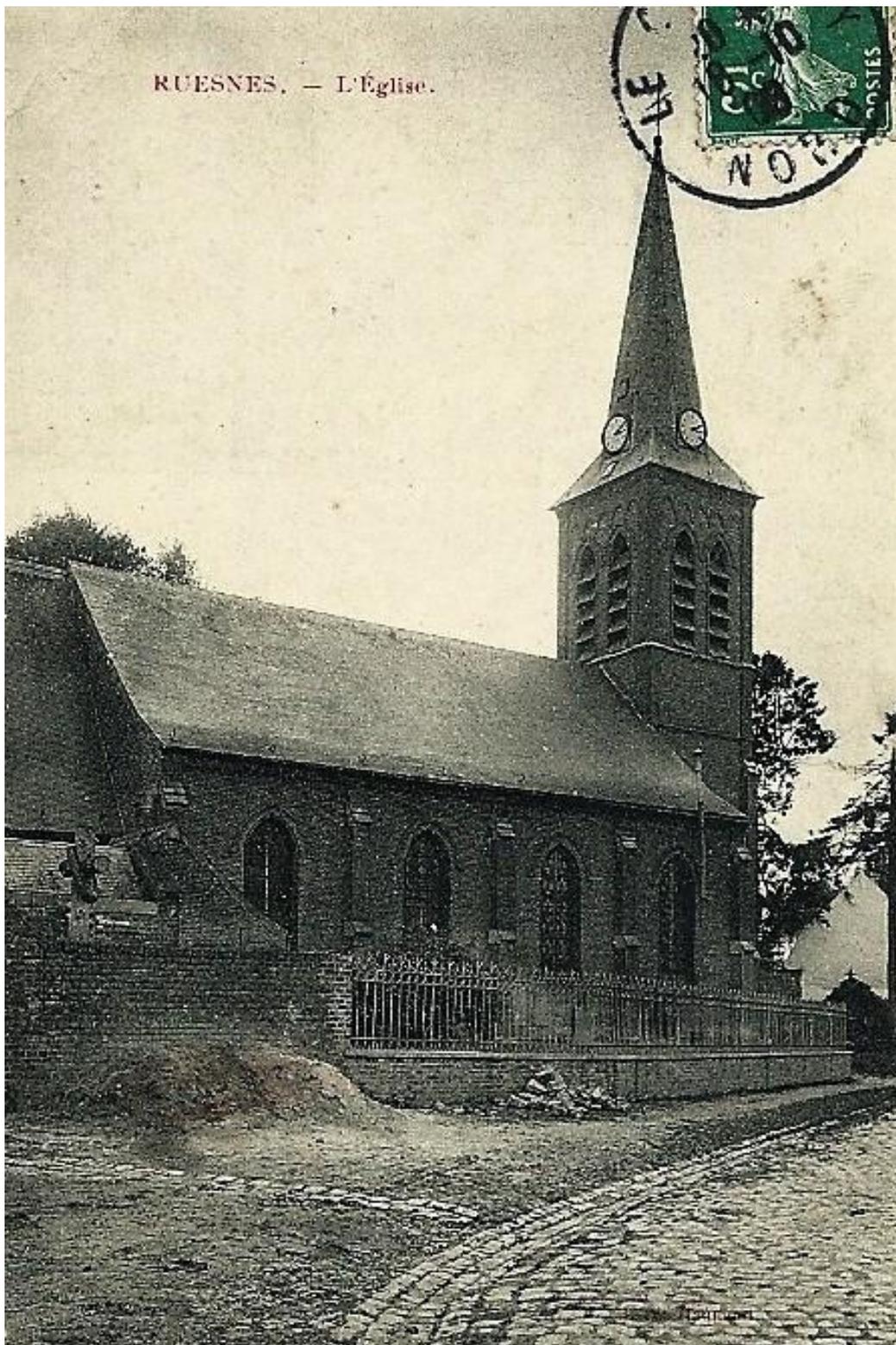


**Ruesnes – La Mairie**



**Face à la Mairie : la grange d'Armand Vaile**

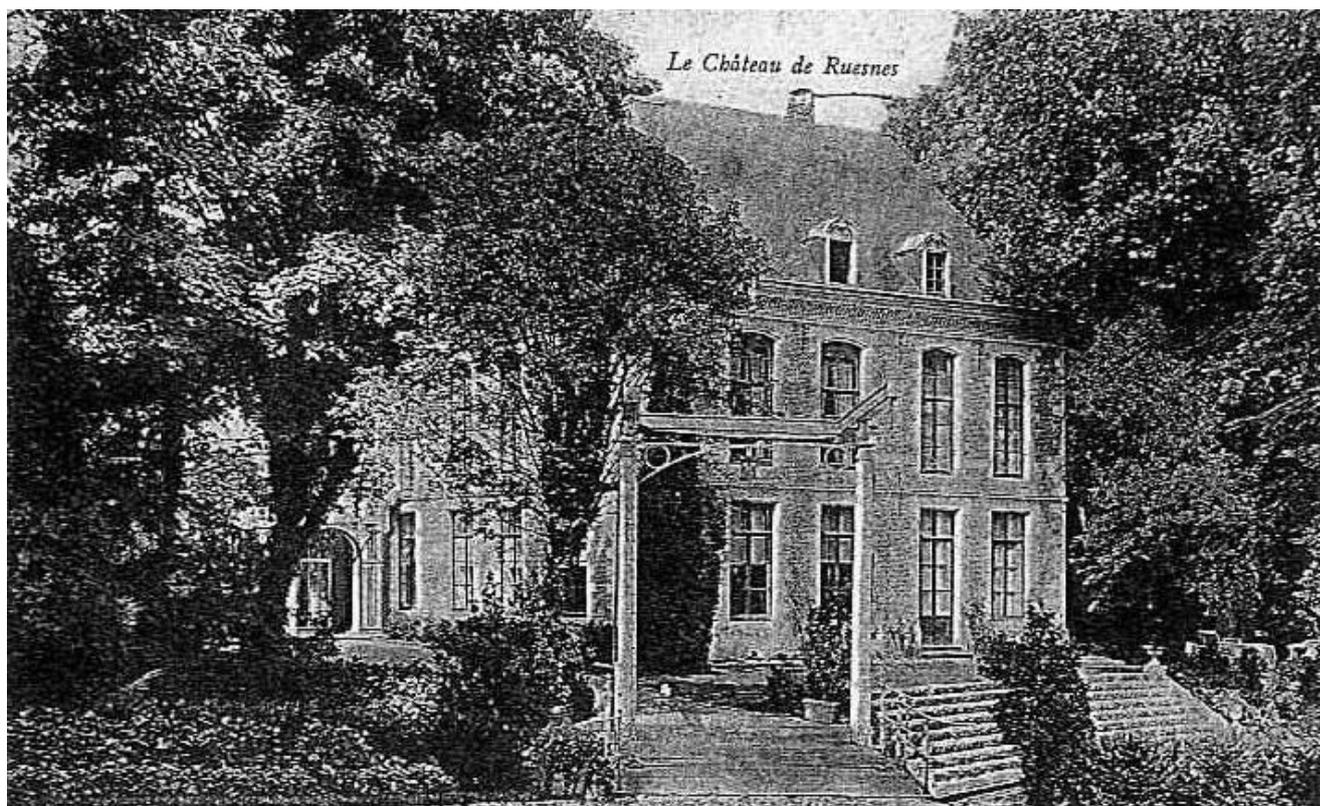
## Ruesnes – L'Église



Autrefois, l'église était séparée de la rue par un muret en briques surmonté d'une grille en fer. En perspective, dans le fond, on aperçoit une croix : il s'agit de celle du mausolée abritant les familles bourgeoises ayant habité le château au XIXe siècle.

Derrière le haut mur en briques, l'ancien cimetière dont on aperçoit une croix.

## Ruesnes – Le château



### Le château avant la Grande Guerre

Le château est habité par les familles bourgeoises. Il subira des démolitions par les Allemands, tout comme l'église en 1918 (voir le cliché ci-après).

### 2) La Grande Guerre

Hélène est âgée de quinze ans quand commence la Grande Guerre en 1914.



Hélène Vaille, vers l'âge de 14 ans

Âgée de presque vingt ans quand elle se termine, comment à cet âge-là ne pas être marquée par un conflit dont des membres de sa famille est touchée par le grand carnage.

Seuls son grand-frère Georges et son cousin Armand Vaille y échappent : ce sont des survivants.

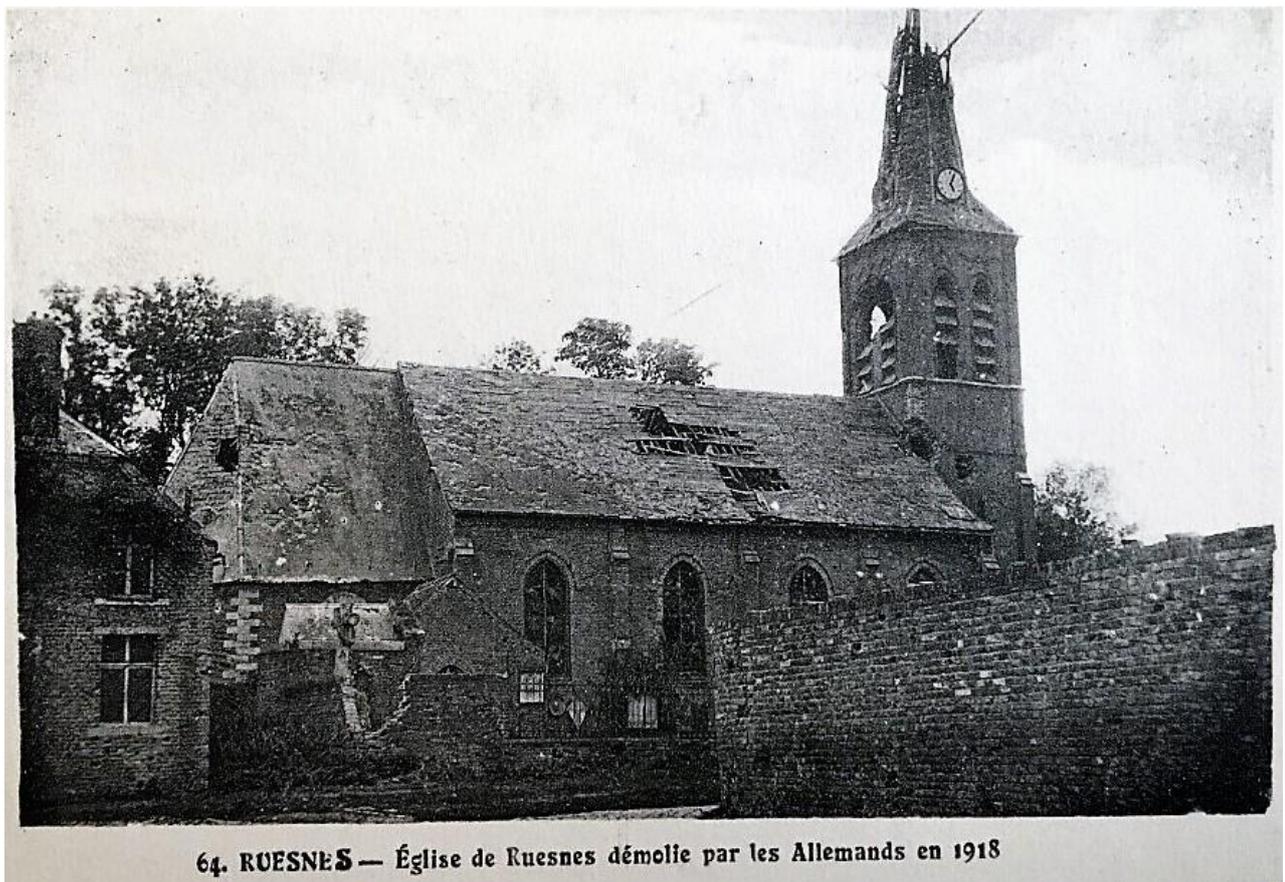
Mais, son oncle, Paul Vaille décède en 1916 dans un camp de prisonniers en Allemagne ; le mari de sa cousine Henriette, Gaston Piral décède à Ruesnes en 1919, des suites de maladies contractées pendant la guerre. Tous deux sont « morts pour la France ».

Hélène voit s'ériger en leur souvenir, et des autres, le monument aux morts de Ruesnes, situé à cent mètres de chez elle, inauguré en 1922. La photo éditée sous forme de carte postale lors de l'inauguration, sera conservée précieusement par la famille. Un siècle après, nous sommes encore en sa possession.

Outre les pertes humaines, il y a les dégâts matériels, comme par exemples, le château ainsi que le toit et le clocher de l'église de Ruesnes endommagés par les Allemands en 1918.

Le cliché ci-après est choquant. Il est tiré d'une carte postale.

#### **Le toit et le clocher de l'église endommagés par les Allemands**



En France, 27% des 18-27 ans sont morts sur les champs de bataille de la Grande Guerre. Plus de 2 millions de jeunes hommes ont été également blessés ou mutilés. C'est une véritable saignée qui a laissé 600.000 veuves et plus d'un million d'orphelins.

Ce conflit aura des conséquences indirectes pour les jeunes filles en âge de se marier. La pyramide des âges, aux jeunes âges, se trouve être déséquilibrée, mutilée par la Grande Guerre. La compétition en vue du mariage est défavorable pour les jeunes filles, les garçons ayant l'embarras du choix.

### 3) La compétition en vue du mariage

Les hommes survivants du grand carnage, sont rares. Triste compensation : ils ont l'embarras du choix pour se marier. Cette compétition en vue du mariage va se révéler lui être défavorable. En 1920, à l'âge de 21 ans, Hélène met au monde une petite fille. Mais le père n'est pas là pour la déclarer à l'état civil. La déclaration de cette naissance se fait en deux temps.

Tout d'abord, c'est Léandre, le père d'Hélène, qui se présente le 6 août en Mairie de Ruesnes pour déclarer la naissance de celle qui deviendra plus tard, à ma sœur Marie-France et à moi-même, notre mère. Elle est née Vaille le 5 août 1920, à une heure du matin, rue de Bermerain à Ruesnes. Son prénom est celui de Georgette suivi de Sophie ; le prénom de sa grand-mère.

Ensuite, c'est Hélène qui se présente en Mairie le 16 août, onze jours après la naissance pour reconnaître sa fille, une enfant née le 5 août 1920 sous les noms de « Georgette Sophie, fille de Hélène Eulalie Vaille ».

#### La déclaration de la naissance de Vaille Georgette Sophie

N° 18

Naissance " le cinq août mil neuf cent vingt <sup>7<sup>e</sup> feuillet</sup>

Vaille Georgette Sophie, du sexe féminin, de Hélène Eulalie Vaille, vingt et un ans sans profession

Reconnue le six août mil neuf cent vingt par Hélène Eulalie Vaille, mère de l'enfant, domiciliée à Ruesnes, rue de Bermerain.

Dressé par Nous, le six août mil neuf cent vingt, six heures du soir sur présentation de l'enfant et déclaration faite par Vaille Léandre fermier, cinquante-neuf ans, demeurant à Ruesnes, père de l'accouchée, au domicile duquel l'accouchement a eu lieu, la présence de Privot Achille, instituteur à Ruesnes et Desmes Fernand, boulanger à Ruesnes qui, lecture faite, ont signé avec le déclarant et nous Xavier Privot, maire de Ruesnes.

Marié... Ruesnes  
le 17 Juin 1944  
avec... Desmes  
Georges Raymond

Vaille Léandre  
Desmes Fernand  
Xavier Privot

Reconnue à Ruesnes  
le 10 Avril 1927  
par FINET Jare Antoine

## Reconnaissance Vaille Georgette Sophie

N° 19  
Reconnaissance  
Vaille  
Georgette Sophie

Le six août mil neuf cent vingt dix heures  
du matin, Hélène Lulabie Vaille, née à La  
Quevroy le sept mars mil huit cent quatre  
vingt dix neuf, sans profession, demeurant  
à Ruesnes, rue de Bermerain, nous a déclaré  
reconnaitre pour sa fille, une enfant née à  
Ruesnes le cinq août mil neuf cent vingt et  
inscrit le six août mil neuf cent vingt dix les re-  
gistres de la dite commune sous les noms de  
Georgette Sophie fille de Hélène Lulabie Vaille  
en présence de Trévoit Achille instituteur à  
Ruesnes et Dérésme Fernand boulangier à  
Ruesnes qui, lecture faite ont signé avec la  
déclarante et nous Lavier Trévoit Maire de Ruesnes

Hélène Lulabie Vaille  
Dérésme Fernand

### Des naissances illégitimes

Au XIXe siècle, mais aussi au cours du XXe siècle, en l'absence de moyens de contraception, les naissances étaient nombreuses. Elles se succédaient aussi régulièrement que le permettait la fécondité. Parmi ces naissances, certaines sont illégitimes. Les cas sont fréquents. On l'a constaté dans la parentèle ; on le vérifie ici de nouveau.

Pour Eugen Weber, « La grossesse prémaritale n'était pas un déshonneur, mais une preuve de future fécondité... En tout cas, la fille n'était pas déshonorée... Enfin, la fécondité d'une épouse permettait à la famille de garder la dot, qu'on aurait pu lui réclamer si elle était morte sans enfants ».

Les naissances illégitimes ont pour effet de retarder l'âge au mariage des femmes. Lorsque le mariage a lieu, l'enfant est alors légitimé. On le vérifie dans le cas présent puisque l'âge au mariage d'Hélène est de 28 ans ; sa fille est alors légitimée et va bientôt fêter son 7ème anniversaire.

### 4) L'entre-deux-guerres

En 1920, et les années suivantes, Georgette Sophie Vaille grandit à Ruesnes, auprès des siens, sous leur regard bienveillant et avec l'amour de sa mère. Sont présents sous le même toit : outre sa mère Hélène âgée de 21 ans, ses grands-parents Léandre et Sophie âgés de 59 ans, son oncle Léon, âgé de 19 ans et sa jeune tante Sophie-Suzanne, âgée de 12 ans. C'est elle qui devient sa marraine. Sur le cliché ci-après, elle est âgée de cinq ans environ. Encore quelques années, et elle va devenir marraine.

## Une future marraine



Sophie, Suzanne Vaille à l'âge de 5 ans environ

Le grand-frère Georges, plus âgé, a trouvé l'âme sœur et vit en couple loin de Ruesnes avec Emilienne Chombart qu'il a épousée à Laventie (Pas-de-Calais), en 1920.

La Grande Guerre est finie. Tout le monde aspire à la paix. C'est à elle qu'on veut croire. Pourtant à partir de 1921, des événements internationaux se produisent en Allemagne, en Italie et en Union soviétique, mais personne n'a conscience de vivre dans ce qu'on appellera l'entre-deux-guerres.

Ces événements internationaux portent en eux les germes d'un second conflit mondial. Ils sont rappelés par l'historien Michel Winock de la façon suivante :

« Au lendemain du 2 février 1921, jour de leur mariage, Gaston et Jeanne [les parents de Michel Winock] ne prennent pas garde à la première réunion tenue à Munich, devant plus de 6 000 personnes, par le parti national-socialiste, créé par Hitler l'année précédente ; ils ignorent que dans la plaine du Pô, les squadristes de Mussolini sèment la terreur, dans le courant de février ; ils ne savent pas davantage que Lénine fait envahir par l'Armée rouge la Géorgie, qui n'a pas légalisé le Parti communiste, et encore moins qu'en mars Trotski a maté dans le sang la révolte des marins de Cronstadt. Le jeune couple n'a aucunement conscience de vivre dans ce qu'on appellera l'entre-deux-guerres. C'est à la paix qu'ils veulent croire ».

Hélène Vaille se situe dans le contexte des parents de Michel Winock, décrit ci-dessus. Elle croit à la paix. Elle aspire aussi à une vie de famille, mais après la naissance de sa fille en 1920, elle vit chez ses parents et elle devra attendre quelques années (sept ans) pour connaître un prétendant. Il arrive de Beudignies. Il s'appelle Marc Finet. Il l'épouse en 1927.

### **Le mariage d'Hélène Vaille et de Marc Finet**

Le mariage d'Hélène Vaille et de Marc Finet a lieu à Ruesnes le 16 avril 1927. Elle est âgée de 28 ans ; lui, est âgé de 26 ans. Georgette Sophie Vaille est légitimée par ce mariage, le même jour ; mention étant faite en marge de son acte de naissance : « Reconnue à Ruesnes le 16 avril 1927 par Finet Marc Antoine ». Elle va bientôt être âgée de 7 ans.

### **Le couple Finet-Vaille**

Le couple Finet-Vaille s'établit peut-être d'abord à Beudignies, partageant probablement l'habitation des parents de Marc. C'est, en tout cas dans ce bourg, que naît le 25 juin 1928 leur premier enfant, Pierre ; le prénom de son grand-père paternel.

Le couple réside ensuite rue de Bermerain à Ruesnes, sans qu'on puisse ici préciser la date. Mais, entre 1928 et 1930, des événements vont s'enchaîner : le mariage de son frère Léon, puis celui de sa sœur Sophie-Suzanne ; le décès des parents : l'un, en 1929 ; l'autre, l'année suivante.

La maison de famille connaît de nombreux départs, heureux et moins heureux.

C'est sans doute à ce moment-là que le couple arrive pour assurer la continuité de la petite exploitation familiale. Elle apporte un complément de ressources au salaire de Marc, ouvrier d'usine. Et ce, d'autant que la famille va s'agrandir.

En 1930, ce choix d'avoir cette double activité est ici d'une grande importance. Au cours de cette décennie, des événements familiaux se produisent : la naissance de trois autres enfants, puis le décès de leur père, Marc en 1939. Et c'est une nouvelle fois la guerre. Son épouse Hélène n'a plus que la petite exploitation familiale comme seule ressource ; elle a une famille de cinq enfants ; le cadet n'a pas encore fêté son 3<sup>ème</sup> anniversaire.

C'est cette histoire que nous allons poursuivre.

### **Une famille de cinq enfants**

A la différence de son frère Léon et de sa sœur Suzanne, ce n'est pas le modèle de la limitation volontaire des naissances qu'adopte le couple Finet-Vaille.

Trois naissances se succèdent au cours des six années qui suivent leur mariage (entre 1927 et 1932) : outre Pierre en 1928 ; Léon, le 4 mars 1930 ; Gisèle, le 14 février 1932. La cigogne se présente à nouveau au couple cinq ans plus tard, le 10 février 1937, avec Gérard. Née en 1920, leur fille Georgette a été légitimée au moment du mariage d'Hélène avec Marc.

La photo de famille ci-après présente le couple et ses enfants, devant leur domicile face à la rue de Bermerain à Ruesnes. Le cliché a été pris vers le milieu des années 1930. Gérard n'était pas encore né. Les âges sont ici mentionnés à titre indicatif.

**Marc Finet (34 ans), Hélène Vaile (36 ans) et leurs enfants**



Georgette (15 ans), Léon (5 ans), Pierre (7 ans) et Gisèle (3 ans)

## **En 1932, la fille aînée obtient son certificat d'études primaires**

Dans la famille Finet-Vaille qui s'agrandit et dont les enfants grandissent, il est des motifs de satisfaction. En 1932, année de la naissance de Gisèle, la sœur aînée Georgette obtient son certificat d'études primaires. Dans les années 30, c'était encore un honneur que de passer avec succès son certificat d'études.

### **Obtenir son certificat d'études : un honneur**

Eugen Weber rapporte que c'est à partir de 1880 que le certificat entre peu à peu dans les mœurs. Les familles s'aperçoivent que ce « petit » diplôme peut servir à quelque chose. « Aussi consentent-elles de plus en plus à prolonger les études de leurs enfants. Les écoles étaient encore mal disposées, loin des maisons, mais à présent les enfants étaient poussés à y aller, même quand ils vivaient à six kilomètres de là, parce que l'idée de l'utilité et de la nécessité de l'instruction élémentaire s'était désormais implantée ».

Dans les années 1890 le rôle de l'école était devenu pleinement évident. L'obtention du certificat d'études devenait une fin en lui-même. La réussite scolaire signifiait honneur. L'auteur donne l'exemple d'un village de Basse-Provence dans lequel, « En 1894, presque tous les enfants de ce village, pratiquement illettré une génération auparavant, allaient à l'école, même ceux qui habitaient à une heure et demie de marche du village. Dans le Sud-Ouest, l'image des petits garçons faisant leurs devoirs le soir à la lumière des braises à demi éteintes devint une réalité. Les conseils municipaux votaient des récompenses pour les maîtres dont les élèves obtenaient le certificat tant convoité. Les familles devenaient avides de celui-ci ; on faisait une fête quand un enfant en obtenait un ; un trop grand nombre d'échecs pouvait devenir un problème que l'on évoquait lors des réunions du conseil municipal. [...] Le passage de l'examen devenait un moment important, rivalisant avec celui de la première communion ».

### **Le certificat d'études de Georgette à l'honneur**

Ce contexte décrit fin du XIXe siècle est sans doute encore vrai dans l'entre-deux-guerres. On peut penser qu'en 1932, à Ruesnes, le certificat a encore son importance. Dans le cas de Georgette, on ne sait pas s'il y a eu une fête, mais son diplôme a été conservé précieusement. Il a d'abord été mis en cadre sous verre et sans doute accroché au mur par ses parents, en honneur de leur fille. Jeune mariée en 1944, elle l'emportera avec elle dans sa maison, rue de l'Eglise où le cadre figurera en bonne place, accroché au mur de la cuisine. Et ce, jusque vers la fin des années 50. Ma sœur, Marie-France, née en 1945, garde encore le souvenir de cette époque et de l'endroit précis où ce cadre était accroché. « Je vois encore l'endroit de la cuisine où il l'était » dit-elle ! Enfin, ce diplôme a été précieusement bien rangé. Il a été également bien conservé par elle-même puisque 90 ans après, parmi les souvenirs gardés, nous l'avons retrouvé ! (voir le cliché ci-après)

### **Un héritage**

Femme discrète, ma mère évoquera parfois avec nous (ses enfants) le fait qu'elle avait obtenu son certificat d'études et qu'à l'école primaire, elle était bonne en mathématiques et en

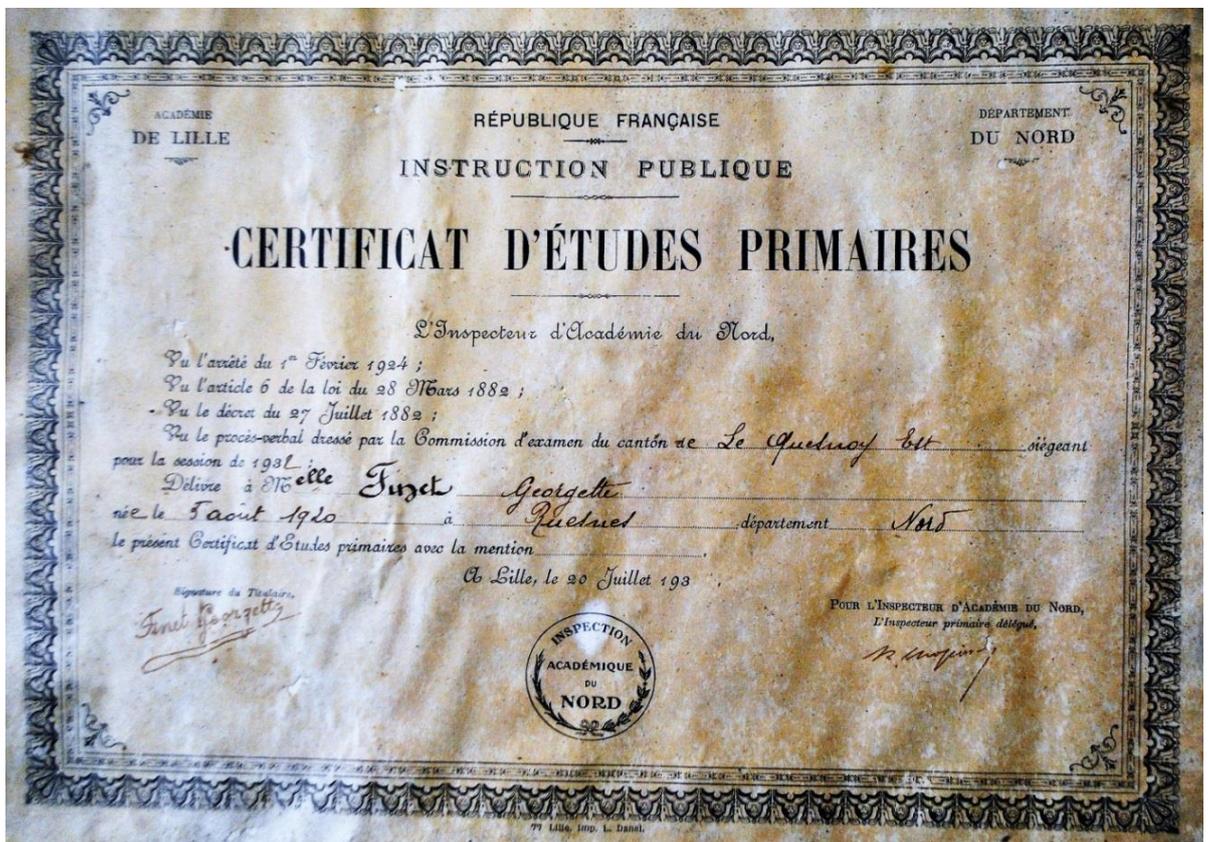
calcul mental. Elle avait aimé l'école et elle nous en a donné une image positive. Sans doute est-ce là l'héritage qu'elle nous a transmis, associé au désir d'ascension sociale pour ses enfants. Nous répondrons à ses attentes. C'est ma sœur aînée qui tracera le sillon ; je le suivrai ensuite. C'est un chapitre qui sera développé ultérieurement.

### L'importance de l'école

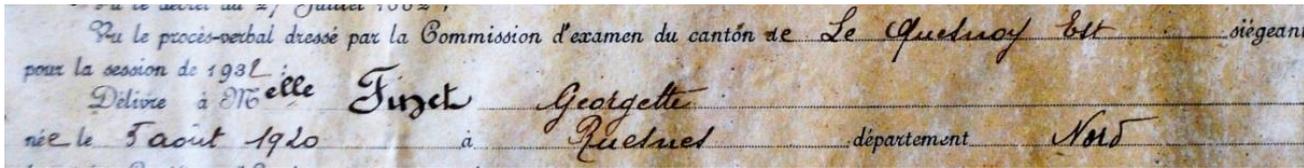
Pour notre mère, l'école était importante. On y allait pour apprendre. Et pour cela, il faut être attentif et travailler. Et ce, à l'opposé de ceux ayant été en échec scolaire, selon lesquels racontaient-ils, « quand le maître expliquait quelque chose, ça rentrait par une oreille et ça sortait par l'autre » !

Notre mère ne voyait pas les choses de cette façon. Il faut écouter le maître. Pour elle, à l'école on a des devoirs et quand on rentre, on les fait. A la différence de ceux qui ne pensent qu'à jouer ou à être oisifs. Notre mère n'aimait pas ceux qui « traînent les rues », pour reprendre une expression familière dans laquelle elle se reconnaîtrait ! Elle rapportait souvent les propos qu'elle avait eus avec le boulanger, Bernard Cheval (1934-2016). Il demeurait à Bermerain où il avait sa boulangerie. Il faisait aussi la tournée des villages environnants pour livrer le pain. Il confiait à ma mère que des clientes lui disaient « qu'il avait de la chance avec ses enfants » puisqu'ils avaient réussi à l'école et qu'ils avaient de « bonnes places ». Ce à quoi le boulanger leur répondait : « Oui, mais moi mes enfants faisaient leurs devoirs quand ils rentraient de l'école ». Et, sous-entendu, « ce n'était pas le cas des vôtres » ! Ma mère était en parfait accord avec le boulanger.

### Le Certificat d'Etudes primaires de Georgette Finet (1932)



## Le Certificat d'Etudes primaires de Georgette Finet, session de 1932



### Un passeport vers l'emploi

Selon Patrick Cabanel, Professeur d'histoire contemporaine, Université de Toulouse-Le Mirail,

« A défaut d'emploi industriel, la possession du certificat et du bon niveau primaire qu'il garantit permet d'entrer dans une série d'administrations ou de compagnies ferroviaires qui recrutent alors massivement. Le diplôme aura été un efficace passeport vers l'emploi – et vers l'émigration. D'où la gratitude et l'attachement grandissants des populations envers le plus modeste et le plus répandu des « titres », le seul que les familles aient possédé (et souvent encadré au mur) jusqu'aux années 1960 ou 1970 [.....] ».

Pour ce qui est de notre mère, ne recherchant pas d'emploi à une époque (après la guerre) où les femmes n'avaient pas encore investi le monde du travail salarié, elle avait néanmoins eu un grand attachement pour son certificat puisqu'il a été encadré au mur. Elle savait également que tous ne l'obtenaient pas. Selon Patrick Cabanel, c'était le cas pour, au mieux, la moitié d'une classe d'âge.

### Un diplôme obtenu par la moitié d'une classe d'âge ; le rêve d'un peuple

« Même à son apogée, le certificat n'a couronné qu'une moitié environ d'une classe d'âge, les instituteurs ne présentant que les candidats susceptibles de réussir, et dès lors se dévouant à eux jusqu'à leur succès ; dans l'espoir aussi de voir l'un d'entre eux couronné du titre envié de « premier du canton ». Le petit examen a été le rêve de tout un peuple, dans sa matière paysanne, ouvrière, artisanale, celle des « simples ». La bourgeoisie, à l'abri dans sa forteresse du latin, du lycée et du bac, l'a ignoré. Mais le peuple est allé jusqu'à l'appeler, ici et là, le « sanctificat ». Il offrait un vrai bagage intellectuel : *primaire*, certes ; mais clair, solide, assuré de sa légitimité, unanimement reconnu ».

### L'examen des temps républicains

Toujours selon Patrick Cabanel, « Même né sous un autre régime, il a été l'examen par excellence des temps républicains. Les temps de la dictée, de la rédaction, de la morale, de la patrie, du calcul et de ses « problèmes », de la leçon de choses, de La Fontaine. La France s'est faite à travers lui : une France modeste mais exacte, ambitieuse dans le raisonnable même de ses programmes scolaires et sociaux. Tout tient peut-être dans ces mots disparus : les instituteurs préparaient au certificat. La nostalgie que le « certifié » a laissée est le signe même du lien harmonieux qu'il avait tissé avec la nation. Si un pays se donne les examens qu'il mérite, la France républicaine avait vu juste ».

### **Vers 1938-39, la fille aînée roule à bicyclette**

Le cliché ci-après présente Georgette Finet, fière de sa bicyclette, flambant neuve. Elle est en compagnie de sa cousine Solange Cauchies. Elles sont âgées à peine de 10 ans pour l'une ; de 20 ans pour l'autre. Nous sommes ici à la veille du second conflit mondial.

### **La vie heureuse de deux jeunes filles avant la guerre**







Solange Harbonnier, née Cauchies en 1930 ; Georgette Sueur, née Finet en 1920

### **Le décès prématuré de Marc Finet en 1939**

Marc Finet décède prématurément le 15 décembre 1939 à Ruesnes où il est inhumé. Il était âgé de 38 ans, 7 mois et 21 jours. Selon la famille, il serait décédé du scorbut.

L'origine de ce décès m'a toujours intrigué.

### **Le scorbut : une cause de décès dans les années 30 ?**

A une époque où c'était le bacille de Koch qui faisait des ravages, décéder du scorbut dans les années 30 peut paraître surprenant. Mais en m'appuyant sur le dictionnaire Wikipedia, cela ne l'est pas. Il a fallu attendre la découverte de la vitamine C, autour de 1930, puis les années suivantes pour que le scorbut soit reconnu comme étant une maladie de carence alimentaire.

C'était bien tard dans le cas de Marc Finet pour qui, dans le contexte décrit ci-dessus, le scorbut lui est fatal en 1939.

**Marc Finet** (1901-1939)



« Le scorbut est une maladie due à une carence en vitamine C (acide ascorbique) qui se traduit chez l'être humain, dans les formes les plus graves, par un déchaussement des dents et la purulence des gencives, des hémorragies, puis finalement la mort.

Le scorbut a été mis en évidence à la Renaissance, lors des premières explorations maritimes mondiales. Il a sévi sur terre et sur mer jusqu'au XIXe siècle.

Il fallut attendre les années 1930 pour le voir pleinement reconnu comme une maladie de carence alimentaire.

Jusqu'à la découverte de la vitamine C (autour de 1930), les doctrines médicales ne sont d'aucune utilité, et souvent font même obstacle à la compréhension et au traitement effectif du scorbut ».

### **Le cadre-photo de Marc Finet et d'Hélène Vaille**

La vie maritale aura été de courte durée : douze ans et huit mois.

De cette vie, le couple nous a laissé le cadre-photo ci-après. Il était accroché au-dessus du lit de ma grand-mère. Adolescent, je partageais avec elle sa chambre. Mon lit était aux côtés du sien. Je garde bien sûr le souvenir de ce cadre-photo.

### **Le cadre-photo de Marc Finet et d'Hélène Vaille**



Avant de poursuivre l'histoire d'Hélène après le décès de son époux ([Partie 4](#)), on souhaite ici faire un détour afin de répondre à la question suivante : qui sont les membres de la famille Finet ?

En effet, dans un précédent ouvrage j'avais retracé l'histoire d'une famille en Avesnois : les Vaille de Ruesnes. Née Vaille, ma grand-mère épouse un Finet, et ils eurent plusieurs enfants nés Finet. Alors, qui sont-ils ? C'est l'objet de la partie qui suit ([Partie 2](#)).

L'histoire des Finet est intéressante dans la mesure où elle est différente des familles de la campagne, comme celle des Vaille de Ruesnes. Elle est liée à l'histoire d'un bourg, Onnaing devenu au cours du XIXe siècle une ville et une cité industrielle, puis minière. Les Finet sont sortis de la paysannerie en devenant ouvriers. Ils viennent d'un autre monde.

## **Partie 2 - Les Finet : un autre monde**

L'étymologie du nom « Finet » selon différentes sources.

### **Étymologie**

Selon le dictionnaire de la langue française en ligne, « Finet » est un adjectif qui, dans le sens courant, signifie : « Doté de subtilités ou de raffinements délicats ». Dans un sens plus rare et familier, cet adjectif qualifie une personne « Possédant une finesse d'esprit remarquable ».

Selon l'Encyclopédie Universalis, « Finet » se dit de quelqu'un « qui perçoit bien les subtilités ».

Enfin, selon le site web de généalogie geneanet, « Finet » est un diminutif de l'adjectif "fin" (voir Finot). Variante : « Finez ».

Comment aller au-delà de cette définition étymologique des Finet ? Qui sont-ils ?

### **Qui sont les Finet ?**

Vaste question sur laquelle on a pu réunir quelques éléments afin de raconter une histoire. Elle est liée à celle du bourg dans lequel les membres de cette famille sont nés : Onnaing. L'histoire de cette commune est inséparable de sa proximité avec un autre pays : la Belgique, mais aussi de son appartenance à l'arrondissement de Valenciennes. A la différence de celui d'Avesnes, c'est un arrondissement urbain : la croissance démographique est importante et on assiste à des transformations économiques au cours du XIXe siècle. Petit bourg rural au siècle précédent, Onnaing devient une ville et une cité industrielle d'importance. Les Finet sont dans ce contexte. C'est cette histoire-là qu'on propose de raconter.

### **Des gens d'en bas**

Comme les Vaille, les Finet font partie des gens d'en bas. Au cours du XVIIIe et au siècle suivant ce sont avant tout des paysans, notamment pour les membres en descendance directe de notre famille. A la différence des Vaille, il n'y a pas de tradition charronnière chez les Finet, ni d'appartenance au groupe social des artisans-commerçants ; un groupe dont les membres étaient enviés dans la société traditionnelle : c'étaient des hommes d'affaire et ils jouissaient d'une situation reconnue.

Néanmoins, les données généalogiques consultées concernant les Finet permettent de repérer l'ancêtre Pierre qui était « bourrelier harnacheur », un artisan. Son fils Antoine le devient, puis ce métier de bourrelier ne semble plus être transmis aux générations suivantes comme cela avait été le cas pour le métier de charron chez les Vaille. La plupart des métiers occupés par les membres de cette famille, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, sont ceux de : censier, cultivateur, fermier, journalier, voire cabaretier à une époque où il était difficile de vivre d'un seul métier.

Sous l'Ancien Régime, parmi les métiers exercés par les Finet, on rencontre ceux de « manouvrier » ou de « ménager ». Dans la France d'Ancien Régime, le « manouvrier » est l'ouvrier, le plus souvent agricole, qui accomplissait des travaux saisonniers pour le compte d'autrui. Le « ménager », selon le dictionnaire Wikipedia, « est un petit propriétaire entre le manouvrier et le laboureur ». Il produit de quoi vivre pour lui et sa famille mais il est moins riche que le paysan laboureur. Il ne vend sur les marchés que la plus faible partie de sa récolte.

### **Un groupe endogame**

Les Finet constituent donc un groupe endogame du point de vue de l'appartenance sociale (cf. ci-dessus), mais aussi de l'appartenance à un bourg et même à un quartier. Nombreux sont les membres de cette famille, hommes et femmes, à être nés, à avoir trouvé l'âme sœur, s'être mariés et être décédés à Onnaing. Il y a quelques rares cas d'exogamie géographique, parfois avec des bourgs ruraux voisins (Rombies-et-Marchipont, Estreux \*, Quarouble \*\*,.) mais aussi avec ceux situés en Belgique toute proche (Dour, Marchipont).

\* On donne ici l'exemple d'Antoine Joseph Finet (1771-1830), un membre en descendance directe de notre famille. Il a épousé en 1808 à Onnaing, Elisabeth Joachim (1779-1847). Née à Estreux en 1779, son père Jean-Baptiste Joachim (1753-1813) était Mayor d'Estreux, instituteur primaire de ce bourg, clerc et cultivateur.

\*\* Son fils Antoine Joseph Finet (1817-1892) épouse en 1865 à Quarouble, Restitude Duée (1836-1920). Née à Quarouble en 1836, son père Pierre Joseph Duée (1804-1883) était marchand de chicorée, cultivateur. Les Duée sont une ancienne famille de Quarouble dont les membres étaient « couvreur de paille », à une époque où la paille servait pour recouvrir les toitures rurales voire urbaines.

### **L'impasse Finet**

Vers la fin du XIXe siècle, une rue d'Onnaing avait comme nom usuel : « Impasse Finet ». Autant dire que les membres de cette famille avaient été nombreux à s'y regrouper au fil des années et à y vivre de façon communautaire.

### **Un groupe sans migration**

Les Finet sont un groupe qui ne connaît pas de migration rurale. L'endogamie géographique se trouve ici renforcée. Comme on va le voir, la raison essentielle est qu'Onnaing fait partie d'un arrondissement urbain qui va connaître un essor économique sans précédent au cours du XIXe siècle. Les Finet vont changer de groupe social, en devenant ouvrier, tout en continuant à résider dans leur bourg.

Les Finet ne sont pas confrontés à la migration rurale. Et ce, à la différence des habitants de bourgs ruraux de l'Avesnois et des membres d'une famille comme celle des Vaille. Leur sortie de la condition paysanne s'est faite au prix d'une migration rurale, tant pour les garçons que pour les filles. On a donné plusieurs exemples dans l'histoire de cette famille.

## **Onnaing, un bourg d'un arrondissement urbain**

Les Finet sont nés à Onnaing. Et il est important de souligner ici que ce bourg fait partie de l'arrondissement de Valenciennes ; un arrondissement urbain ayant connu au cours du XIXe siècle une croissance démographique importante, liée à des migrations de la campagne vers la ville.

Nous appuyant ici sur l'annuaire statistique du département du Nord, l'arrondissement de Valenciennes a en 1832 une population similaire à celui d'Avesnes (125.000 habitants), mais il est plus urbain avec presque moitié moins de communes rurales qu'en Avesnois (respectivement, 76 et 144) et avec quatre villes de taille importante. Valenciennes comptait à cette époque 19.000 habitants. Mais aussi : St Amand (9.142 habitants), Condé (6.889 habitants), Bouchain (1.256 habitants).

## **Le Valenciennois, une croissance démographique importante**

On s'appuie ici sur l'article de Marie-Pascale Buriez-Duez, « Le mouvement de la population dans le département du nord au XIXe siècle », accessible en ligne sur le site :

<https://books.openedition.org/septentrion/112245>

Selon l'auteure, de 1801 à 1901, la population du Département du Nord a augmenté trois fois plus que celle de la France.

Ce sont les arrondissements de Lille et de Valenciennes qui ont eu les plus forts taux d'accroissement du siècle : de 1801 à 1911, la population du premier augmenta de 284 %, celle du second de 174 %.

Dès le début du XIXème siècle la région de Valenciennes connaît un important développement. Il a été tel qu'en 1824 les cantons de cette zone ont été enlevés à l'arrondissement de Douai pour former celui de Valenciennes.

## **Des migrations rurales liées aux transformations économiques**

Un des facteurs explicatifs de l'expansion de la population est lié aux migrations. Et ce sont les changements économiques qui les provoquèrent, notamment la disparition des petites industries en milieu rural.

Selon Marie-Pascale Buriez-Duez, « La petite industrie rurale, consistant surtout en filature et en tissage, et qui permettait au paysan d'accroître ses ressources, céda la place à la grande manufacture. En même temps, le développement des techniques agricoles diminua le besoin en main-d'œuvre. Il y eut donc exode des paysans vers les usines, et les centres urbains se formèrent ».

Autour des mines de charbon se créèrent de petites cités ; Raismes est un exemple.

Autour de Valenciennes, se créèrent des cités industrielles ; Onnaing est un exemple.

## **Onnaing, une cité industrielle**

L'histoire des Finet est intimement liée à l'histoire du bourg dans lequel ils sont nés. C'est l'histoire d'une famille de paysans devenus des ouvriers. Et ce en relation avec la transformation d'un bourg à caractère rural jusqu'à la fin du XVIIIe siècle qui devient au siècle suivant une cité industrielle importante.

La croissance démographique est également importante. La population a été multipliée par 2,6 fois avec une population passant au cours du XIXe siècle de 1 862 habitants en 1800 à 4 954 habitants en 1901. A la différence de nombreux bourgs de l'Avesnois, les habitants d'Onnaing ne sont pas confrontés à l'exode rural. C'est au contraire un bourg qui est confronté à une démographie galopante liée au développement économique basé sur l'industrie, nécessitant des besoins importants en main-d'œuvre ouvrière.

Dès lors, la structure sociale du bourg se transforme. D'un bourg rural composé en majorité de nombreux paysans, mais aussi d'artisans et de commerçants, Onnaing devient une ville dans laquelle les ouvriers sont en grand nombre.

C'est à cette transformation importante qu'assiste la famille Finet, comme beaucoup d'autres de l'arrondissement de Valenciennes, au cours du XIXe siècle. L'histoire des « Finet d'Onnaing » est intéressante dans la mesure où elle se différencie de celle des « Vaille de Ruesnes ». Au cours du XIXe siècle, à la différence des Vaille et de nombreuses familles rurales de l'Avesnois ayant quitté leur bourg natal, les Finet n'ont pas eu à le faire ; ils n'ont pas connu de migration. Ce sont plutôt eux qui ont vu arriver des migrants venant de tous les alentours : de la Belgique toute proche, mais aussi des campagnes environnantes. La ligne de chemin de fer Douai – Valenciennes - Quiévrain, inaugurée très tôt, en 1842, a facilité probablement le courant de migration.

### **Comment un bourg rural devient une cité industrielle ?**

C'est cette histoire qu'on se propose de raconter pour situer le contexte, et son évolution, dans lequel se trouvent les Finet.

Pour ce faire, on s'appuie sur différentes sources : outre les données généalogiques de Luc Thebaud, de Michel Lacour et d'Arlette Dochez, les informations collectées sur différents sites web permettant de reconstituer l'histoire d'Onnaing : celui de Jean-Claude Thierry, d'Alexis Amand et de la commune de Quarouble.

Ils sont accessibles, respectivement sur :

<https://levainbio.com/cb/crebesc/jeton-de-pain-lavenir-des-travailleurs-onnaing-59/>

<http://www.genealexis.fr/cartes-postales/onnaing.php>

<https://www.quarouble.fr/decouverte/historique-du-village>

<http://www.valleedelahaine.be/wp/onnaing/>

Texte et cartes postales proviennent de ces sites. Merci aux auteurs.

## L'ancêtre Pierre Finet : un Valenciennois, né en 1657

Les généalogies de Michel Lacour et d'Arlette Dochez permettent de repérer l'ancêtre des Finet, c'est-à-dire celui qui est à l'origine de cette famille, celui dont descendent les membres. Il s'agit de Pierre Finet, né à Valenciennes en 1657. Il était bourrelier harnacheur, un artisan.

Selon le dictionnaire de la langue française en ligne, le bourrelier harnacheur est un « Artisan spécialisé dans la fabrication des équipements de harnachement pour chevaux et bêtes de somme, tels que bâts et harnais ».

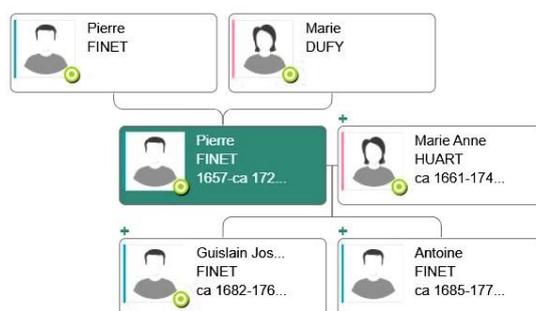
Son père Pierre était né en 1636.

### Pierre, un prénom qui a la cote

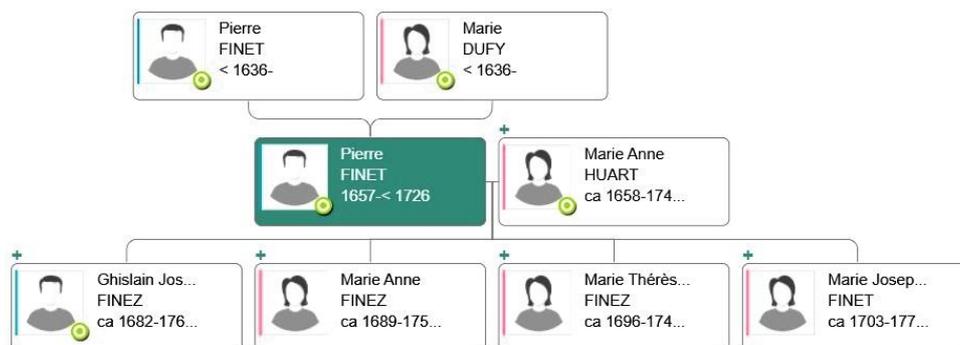
Pour la petite histoire, notons que ce prénom « Pierre » a la cote chez les Finet. Comme on le remarquera ultérieurement, ce prénom est transmis au cours de différentes générations. Plus de trois siècles après la naissance de l'ancêtre, il y a aujourd'hui encore, quelque part en Charente, un membre descendant de cette famille qui s'appelle « Pierre Finet » ; son père, né à Beudignies en 1928 et son arrière-grand-père, né à Onnaing en 1871 s'appelaient également « Pierre ».

### De Valenciennes à Onnaing, avant 1682

C'est par le mariage à Onnaing, avant 1682, de Pierre Finet avec Marie Anne Huart, sans doute née dans ce bourg que le couple Finet-Huart s'implante. En 1700, Onnaing est un bourg rural qui compte environ 700 habitants ; un siècle plus tard, il en compte 1800.



Arbre généalogique d'Arlette Dochez



Arbre généalogique de Michel Lacour

	<b>Pierre FINET</b> <i>Gorlier, Bourrelier</i>		<b>Marie Anne HUART</b>
<b>Naissance</b>	<b>20 nov. 1657</b>	<b>Naissance</b>	<b>vers 1661</b>
Valenciennes, 59, Nord, FRANCE		Onnaing, 59264, Nord, FRANCE	
<b>Mariage</b>	<b>avant 1682</b>	<b>Mariage</b>	<b>avant 1682</b>
avec Marie Anne HUART		avec Pierre FINET	
<b>Décès</b>	<b>vers 1726</b>	<b>Décès</b>	<b>12 mars 1740</b>
		Onnaing, 59264, Nord, FRANCE	
<b>Sources</b>			
Décès : Acte de décès - AD - ONNAING - - BMS 1739/1777 - P. 36/483			

Source : Arlette Dochez

### Les enfants du couple Finet-Huart

La généalogie d'Arlette Dochez mentionne la naissance de deux enfants : Guislain (1682-1768), l'aîné, devient « censier ». Le fils cadet, Antoine (1685-1772) continue le métier de bourrelier de son père.

La généalogie de Michel Lacour mentionne quatre enfants nés entre 1682 et 1703 ; Guislain et trois filles : Marie Anne, Marie Thérèse et Marie Joseph.

### Marie, un prénom qui a la cote

Après le prénom de « Pierre », c'est celui de « Marie » qui a la cote chez les Finet. Plus de trois siècles après, il y a encore aujourd'hui, toujours quelque part en Charente, un membre descendant de cette famille qui s'appelle « Marie Finet » !

### Onnaing, le berceau des Finet

Au XVII<sup>e</sup> siècle et les siècles suivants, il n'y a pas de limitation volontaire des naissances. Les descendants de l'ancêtre Finet sont nombreux. Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants.

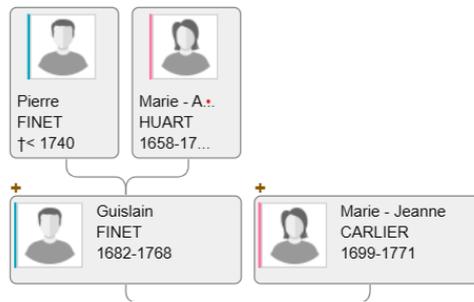
Par exemple, les neuf enfants de Guislain sont nés entre 1720 et le début des années 1740. C'est l'allaitement qui espace ici les naissances.

Notons que Guislain Finet est le membre en descendance directe. La branche de notre famille se rattache à ce Guislain.

Les Finet se répandent à Onnaing ; un bourg qui devient leur berceau.

Guislain Finet (1682-1768) épouse Marie-Jeanne Carlier (1699-1771). Dix-sept années les séparent et dix enfants naissent. Tous se marièrent et ils eurent aussi beaucoup d'enfants ! Nombreux sont ceux qui deviennent cultivateurs. L'un d'entre eux, Antoine Joseph (1771-1830) est un membre en descendance directe de notre famille, côté Finet.

## L'ancêtre Pierre Finet (généalogie de Luc Thebaud)



Sept enfants naissent

Plusieurs générations de Finet se succèdent et essaient dans ce bourg où cette famille est bien implantée.

Dans la suite de notre propos, il est difficile de présenter le devenir de tous les membres de cette famille qui ne fait que s'agrandir et s'élargir au fil du temps, au gré des alliances matrimoniales et des naissances nombreuses qui suivent. On s'intéresse ici aux membres en descendance directe permettant de repérer chez les Finet quatre générations de paysans qui se succèdent en deux siècles, entre 1700 et 1900.

Dans la société traditionnelle de l'époque, nombreux sont ceux occupés par le travail de la terre. Dans les années 1700 et 1800, Onnaing est encore un petit bourg rural. Mais, comme on va le voir, la situation change à partir du XIXe siècle.

### Onnaing, un bourg rural jusqu'au XVIIIe siècle

Selon le site web de Jean-Claude Thierry, « La population était de 450 habitants en 1365, passe à 724 en 1693 ; puis à 1.837 en 1800. Jusqu'au XVIIIe siècle, le village d'Onnaing fut essentiellement agricole. Les censes les plus importantes furent celle du Landas, celle de l'Abbaye de Vicoigne qui devint ensuite la propriété de Drion et celle de Brabant. La cense du Landas d'origine très ancienne était située en partie sur la propriété actuelle des Ets Mariage. La famille de Landas l'occupait déjà au XIIIe siècle ».

### La cense du Landas



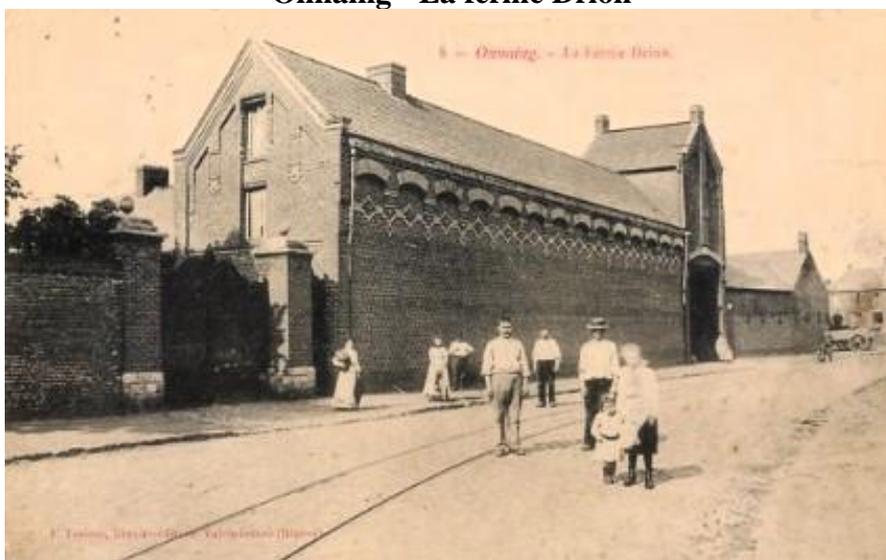
## Le XIXe siècle : le siècle de la transformation d'Onnaing

Comme on va le voir, le XIXe siècle a été le siècle de la transformation d'Onnaing. L'industrie se développe, mais c'est aux côtés d'une agriculture qui poursuit son activité. Elle est importante puisqu'en 1832, la culture principale était le blé, il y avait quatre moulins à farine ; on y cultive aussi, en grand, la chicorée-café [voir ci-après] (source : annuaire statistique). Par ailleurs, l'agriculture demeure importante avec ses fermes et ses paysans.

### Les fermes

Les deux cartes postales ci-après, datent des environs de l'année 1900. Elles illustrent l'existence à cette date d'une activité agricole avec, par exemples la ferme de Drion et l'utilisation de l'attelage de bœufs. L'activité agricole s'est poursuivie aux côtés des usines naissantes et d'une industrie qui se développe.

**Onnaing - La ferme Drion**



**Onnaing - Un attelage de bœufs**



## Les paysans

Dans la France rurale du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux occupés par le travail de la terre sont nombreux. Au cours de cette période, on a repéré à Onnaing quatre générations de paysans chez les Finet. Qui sont-ils ?

On s'appuie ici sur les données généalogiques.

### Quatre générations de paysans chez les Finet entre 1700 et 1900

La première génération de paysans repérée chez les Finet est Guislain, né en 1682 (voir ci-dessus). Trois autres générations se succèdent et portent tous le même prénom : Antoine, Joseph, nés respectivement en 1733, 1771 et 1817. Chez les Finet, on a le sens de la filiation : le père, le fils et le petit-fils portent les mêmes prénoms !

### Les quatre générations de paysans

#### G1 et G2

 <b>Guislain FINET</b> <i>Censier</i>	 <b>Antoine - Joseph FINET</b> <i>Cultivateur</i>
<b>Naissance</b> 1682 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 1733 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Décès</b> 13 mai 1768 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 22 mai 1764 avec Marie - Angélique LERAT Dour, 53020, Hainaut, Belgique
<b>Sources</b> Décès : AD59 ONNAING - page 361 BMS (1739-1777)	<b>Mariage</b> 16 avr. 1778 avec Marie - Alexandrine ROUCOUX Estreux, 59215, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
	<b>Décès</b> 3 mars 1795 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France

### 1789 : Les états généraux : Antoine Finet, signataire des cahiers de doléances

« Dans la France de 1789, les cahiers de doléances sont les registres dans lesquels les assemblées notent vœux et demandes. Dans ces recueils sont consignées les représentations et protestations adressées au roi par les états généraux ou provinciaux ». (Définition dictionnaire Wikipedia)

« Tous les cahiers de doléances de 1789 sont intéressants, car ils apportent des éléments particuliers d'histoire locale et décrivent, malgré les difficultés inhérentes à l'exercice, la vie des différentes classes sociales, et les oppositions entre villes et campagnes ». (Site web de la Bnf)

### Antoine Finet (1733 – 1795), un homme engagé

A Onnaing, parmi les signataires des cahiers de doléances, on trouve celui d'Antoine Finet (1733 – 1795), un homme engagé. Pour en savoir plus sur la liste des signataires :

<http://www.genealexis.fr/cartes-postales/onnaing.php>

## G3 et G4

 <b>Antoine - Joseph FINET</b> <i>Cultivateur</i>	 <b>Antoine - Joseph FINET</b> <i>Cultivateur</i>
<b>Naissance</b> 10 juin 1771 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 13 mai 1817 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 27 avr. 1808 avec Elisabeth JOACHIM Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 27 févr. 1865 avec Restitue DUEE Quarouble, 59479, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Décès</b> 6 mai 1830 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b> 12 févr. 1892 Impasse Finet - Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France

Antoine Joseph (1817-1892) est le dernier de cette lignée à avoir été cultivateur. A son décès en 1892, les Finet sont bien implantés à Onnaing : une des rues porte même le nom usuel de : « Impasse Finet ».

### Des Finet bien implantés : l'impasse Finet

Une rue en impasse portant le nom de « Finet » : il s'agissait sans doute d'un nom usuel de rue et non celui d'un membre de la famille Finet qui aurait été un personnage illustre de l'histoire de France ! Au fil des générations, les membres de cette famille s'étaient sans doute regroupés pour adopter un mode de vie familial, de type communautaire.

Ce nom usuel de rue a ensuite été baptisé officiellement au début du XXe siècle : « Impasse Michelet ». On déduit ces éléments des données généalogiques ci-après. Elles nous apprennent qu'Antoine Joseph Finet est décédé le 12 février 1892, Impasse Finet à Onnaing. Son épouse quant à elle est décédée le 25 janvier 1920, 16 Impasse Michelet à Onnaing.

Nous voilà renseignés précisément sur leur maison d'habitation à cette époque.

### Des Finet, bien implantés

 <b>Antoine - Joseph FINET</b> <i>Cultivateur</i>	 <b>Restitue DUEE</b> <i>Cultivatrice</i>
<b>Naissance</b> 13 mai 1817 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 26 nov. 1836 Quarouble, 59479, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 27 févr. 1865 avec Restitue DUEE Quarouble, 59479, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 27 févr. 1865 avec Antoine - Joseph FINET Quarouble, 59479, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Décès</b> 12 févr. 1892 Impasse Finet - Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b> 25 janv. 1920 16 Impasse Michelet - Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Sources</b>	<b>Sources</b>
Naissance : AD59 ONNAING - page 611 NMD (1807-1823) Décès : AD59 ONNAING - page 413 D (1872-1910)	Naissance : AD59 QUAROUBLE - page 571 NMD (1817-1851) Décès : AD59 ONNAING - page 4 D (1920)



inaugurée avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en 1842. Elle fait partie des premières lignes de chemin de fer construites.

Enfin, on souligne que ce monde industriel est né grâce à des inventeurs et à des entrepreneurs. On ne manquera pas de les citer, à commencer par l'inventeur de la chicorée à Onnaing ; et c'était à peine une décennie après la Révolution Française, en 1798.

### **a) L'industrie agroalimentaire**

L'industrie agroalimentaire s'est développée sur la base de produits agricoles destinés à la consommation alimentaire : la chicorée, la betterave et le houblon à partir desquels, par divers procédés industriels, on obtient la chicorée, le sucre et la bière destinés à la consommation.

### **Charles Giraud, l'inventeur de la chicorée à Onnaing**

La chicorée est introduite à Onnaing grâce à l'initiative de Charles Giraud. En 1798 naît la première industrie de chicorée ; une première en France. C'est à partir de cette date et grâce à la chicorée que ce bourg rural d'à peine 2.000 habitants prend son essor et que débute son développement industriel. Mais la chicorée a une vieille histoire.

### **La chicorée : une histoire datant de Charlemagne**

Il fut un temps où Charlemagne voulait qu'on plante de la chicorée dans tous les jardins. C'est ce que rapporte Jean Pascal Vanhove dans son ouvrage sur le Nord-Pas-de-Calais d'antan (édition 2020) dans lequel il précise que « Le souhait impérial n'avait rencontré d'écho qu'aux Pays-Bas où la chicorée fut cultivée par les moines et où l'on s'essaya à la torréfaction vers 1690 ».

### **Une idée reprise un siècle plus tard**

C'est donc un siècle plus tard que : [l'auteur cité ci-dessus le confirme] : « L'idée [de la torréfaction de la chicorée] est reprise et améliorée par Charles Giraud qui est à Onnaing le premier industriel français à en produire ».

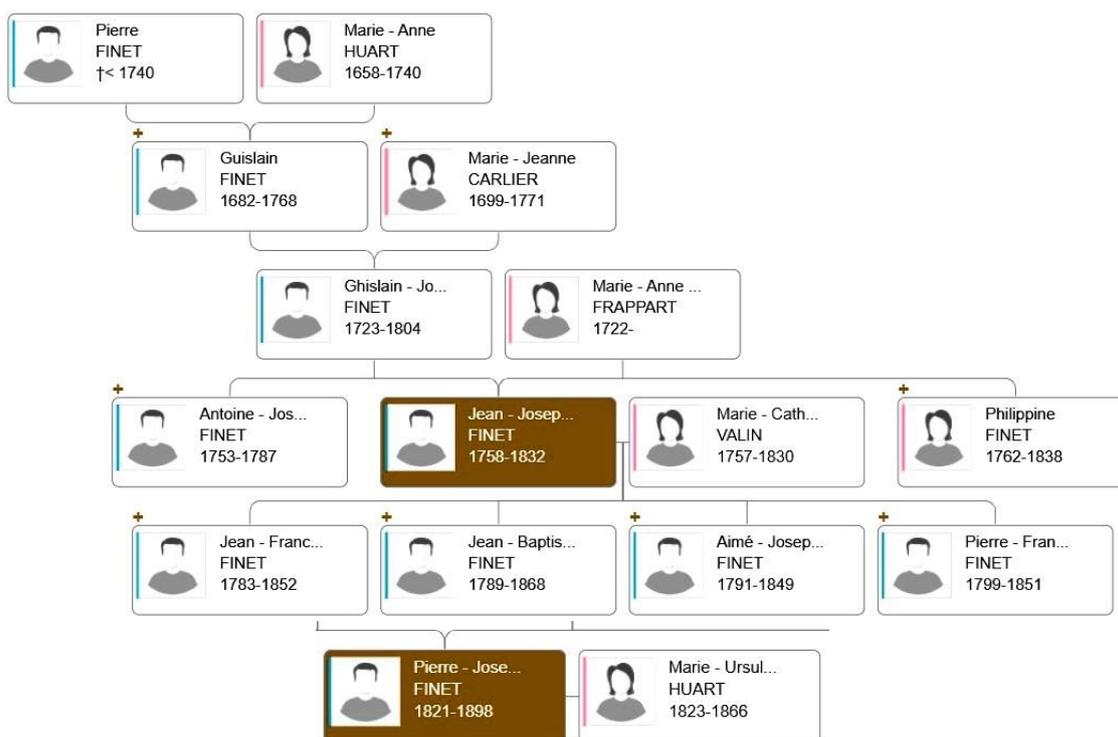
### **1798 : Naissance de la première industrie française de chicorée**

Selon le site web de Jean-Claude Thierry, « Onnaing fut à vocation agricole jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il prendra son essor en 1798 quand Charles Giraud fit planter sur le "Larsin" des racines de chicorée-café et développa le procédé de séchage de ces mêmes racines (cossettes). C'était une première en France. Dès lors, toutes les fermes d'Onnaing et environ s'équipèrent en tourailles et les fabriques de chicorée s'épanouirent ».

### **Des Finet fabricants de chicorée ?**

Compte-tenu des éléments ci-dessus, en tant que cultivateurs, les Finet ont-ils saisi cette nouvelle opportunité, dès le début des années 1800, pour planter des racines de chicorée-café et les sécher dans des tourailles, c'est-à-dire des fours permettant de le faire, et devenir des fabricants de chicorée ?

Les données généalogiques de Luc Thebaud consultées permettent de repérer des « fabricants de chicorée » chez les Finet pendant deux générations. Il s'agit de Jean-Joseph Finet (1758-1832) et de son fils Jean-Baptiste (1789-1868) ; le petit-fils Pierre-Joseph (1821-1898) quant à lui devient « Employé des chemins de Fer du Nord », profitant sans doute de l'arrivée du chemin de fer à Onnaing en 1842. Alors âgé de 21 ans, il a alors au milieu de XIXe siècle une opportunité de sortir de la condition paysanne de la famille, tout en intégrant une autre en devenir : celle des cheminots.



	<b>Jean - Joseph FINET</b> ✕ <i>Fabricant de chicorée, Scieur de long</i>		<b>Jean - Baptiste FINET</b> ✕ <i>Fabricant de chicorée</i>		<b>Pierre - Joseph FINET</b> ✕ <i>Employé des Chemins de Fer du Nord</i>
<b>Naissance</b>	<b>14 juil. 1758</b> Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b>	<b>25 juil. 1789</b> Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b>	<b>11 juin 1821</b> Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b>	<b>27 févr. 1781</b> avec Marie - Catherine - Celestine VALIN Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b>	<b>18 mars 1813</b> avec Marie - Marceline - Joseph FRAPPART Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b>	<b>4 déc. 1850</b> avec Marie - Ursule - Félicitée HUART Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Décès</b>	<b>24 août 1832</b> Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b>	<b>8 oct. 1868</b> Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b>	<b>25 janv. 1898</b> Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France

Source : généalogie de Luc Thebaud

Par ailleurs, on peut penser, qu'outre les Finet, d'autres familles de cultivateurs d'Onnaing ont été des planteurs et des fabricants de chicorée. Celle-ci a le vent en poupe !

En effet, en 1832 à Onnaing, la culture de la chicorée est devenue importante ; son industrie également.

## **L'industrie de la chicorée à Onnaing : 4 usines**

On s'appuie ici sur l'annuaire statistique du département du Nord de 1832. Il mentionne qu'à Onnaing, « on y cultive en grand, la chicorée-café dont la manutention est la principale industrie du lieu ; quatre usines fabriquaient ce produit ».

Le site web : <http://www.valleedelahaine.be/wp/onnaing/> tirant les informations d'un article paru en 1938 dans la presse régionale, mentionne :

« Une fabrique de chicorée ouverte en 1818 par Antonin Fréville, un lillois, puis transportée par son M. Boileau face à l'estaminet de la Montagne, sur la route Nationale.

En 1865, une importante fabrique de chicorée, aménagée par François Monnet et qui utilise en 1810, 500.000 kilos de cossettes. Par le même François Monnet, une fabrique de moutarde dont la production atteint en 1910 également, 65.000 kilos par an ».

Précisons qu'une fois récoltées, les racines de chicorée sont lavées pour éliminer tous les corps étrangers, puis débitées en fines lamelles de 7 à 8 mm d'épaisseur. Puisque les racines de chicorée contiennent 76% d'eau, elles sont séchées afin d'obtenir un taux d'humidité de 10%, garantissant ainsi une bonne conservation. Les lamelles ainsi séchées, appelées « cossettes », passent au refroidisseur avant d'être convoyées vers le magasin de stockage (avant torréfaction).

## **La culture et l'industrie de la chicorée se répand**

Partie d'Onnaing, la culture et l'industrie de la chicorée prend une telle importance qu'elle se répand dans les bourgs voisins, comme à Quarouble par exemple ! Précisons ici qu'Onnaing et Quarouble formèrent une seule seigneurie qui resta sous la tutelle du Chapitre de Cambrai jusqu'à la Révolution. Celui-ci y exerça les droits féodaux: justice, impôts, corvées. Une décennie après la Révolution, l'existence de cette seigneurie a sans doute facilité l'introduction de la chicorée d'Onnaing à Quarouble.

## **La culture de la chicorée se répand à Quarouble**

L'annuaire statistique du département du Nord de 1832 mentionne que la principale industrie de Quarouble consiste « dans la fabrication et la vente de la chicorée-café ».

Selon le site web sur l'histoire de Quarouble, « si la première fabrique de chicorée en France fut établie à Onnaing en 1798, peu à peu, la spécificité s'étend à la localité de Quarouble ». Ce site apporte aussi des éléments sur l'essor et le déclin de la chicorée.

## **Essor de la chicorée au cours du XIXe siècle**

« Le Valenciennois apparaît à divers titres comme le berceau de la chicorée dans le Nord. La consommation de chicorée se développe de plus en plus, on parle d'elle comme d'un accessoire obligé du café qui rappelons-le à cette époque coûtait dix fois plus cher que la chicorée ».

[A noter ici que le blocus continental ayant été décrété par Napoléon favorable à la betterave (voir ci-après), a également des effets heureux pour la chicorée, le café se faisant rare, et cher ; la chicorée, devenant le café du pauvre].

### La chicorée, le café du pauvre

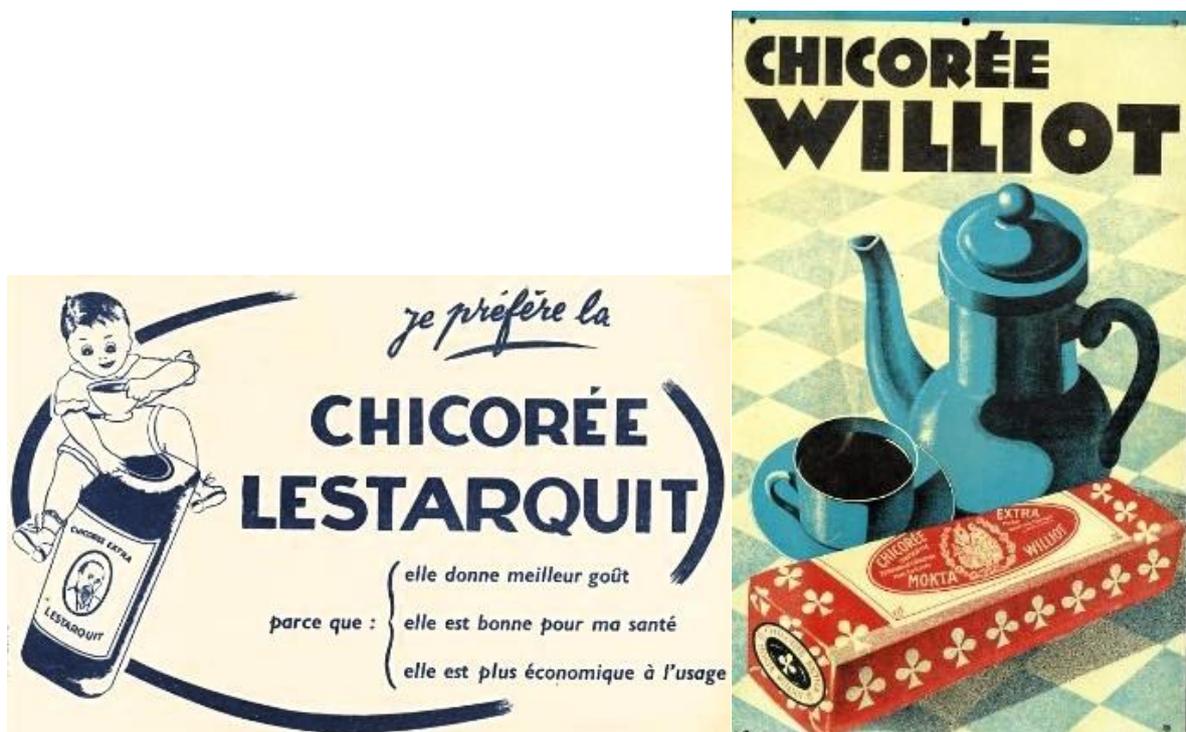
« La chicorée est également connue pour ses vertus digestives et représente le café "du pauvre et de l'ouvrier du Nord de la France". Les techniques d'arrachage de la chicorée n'ont pas beaucoup changé : on déterre toujours les racines, on les découpe et on les charge avant de commencer les opérations de séchage. Cet arrachage se pratiquait en famille à la main et selon la saison. [Et on pense que les Finet ont travaillé de cette façon]. Actuellement cette culture est entièrement mécanisée ».

Cet essor de la chicorée est confirmé par Jean Pascal Vanhove dans son ouvrage et dépasse le Valenciennois.

« Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le Valenciennois, le Cambrésis et la Flandre maritime, pays d'Audricq inclus, sont les principaux producteurs de chicorée. Cambrai est la capitale française de la torréfaction de cette plante, même si l'opération est assurée dans d'autres secteurs grâce aux possibilités offertes par le chemin de fer.

Des noms comme ceux des industriels Lestarquit (La Bassée), Williot (Poix-du-Nord) et surtout Leroux (Orchies) s'imposent partout en France grâce à la publicité ».

### La publicité sur la chicorée



**Chicorée Debergue frères (Pont-de-Vred, près de Marchiennes)**



**Cosseterie (détail du cliché ci-dessus)**

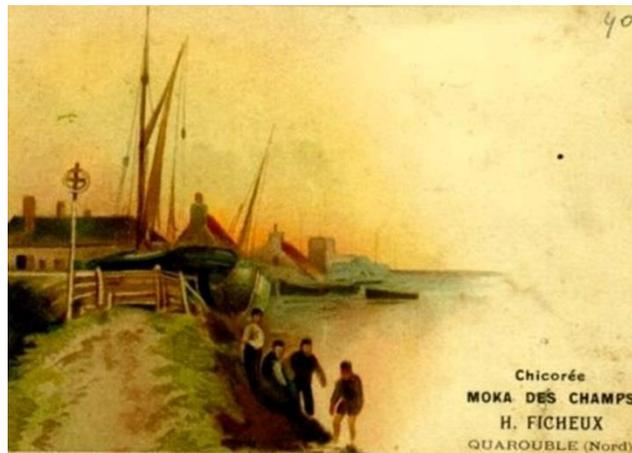


## Déclin de la chicorée à la fin du XIXe siècle

Selon le site web sur l'histoire de Quarouble, « Malgré les nombreux avantages que la chicorée offre, elle connaît un véritable déclin à la fin du XIXème siècle. Cependant, elle a permis de préserver les campagnes de l'exode rural notamment en donnant du travail pendant les mauvaises saisons. En 1879, on compte dans l'arrondissement de Valenciennes près de 50 fabriques. Au début du XXème siècle, il n'en existe plus qu'une quinzaine.

Quarouble en a compté cinq : François Quinet, Emile Cazin, Cazin-Caron, Fernand Paris et Henri Ficheux.

### Chicorée Moka des champs, Henri Ficheux, Quarouble



## Le déclin de la chicorée se poursuit au XXe siècle

Avec la guerre et la crise de 1929, le déclin se poursuit. S'il n'existe plus de fabrique à Quarouble, la culture de la chicorée subsiste cependant de nos jours. Elle n'est pas la seule culture spécifique à Quarouble. On y exploite aujourd'hui la mauve et la guimauve, le bleuet et le soucis, à des fins médicinales ».

## Le sucre de betterave

La betterave est une autre plante attachée au Nord. Son histoire est liée à Napoléon. On s'appuie ici sur l'ouvrage de Jean Pascal Vanhove, cité précédemment selon lequel, outre des recherches pour arriver à extraire d'une betterave du sucre consommable, « Il a fallu aussi que Napoléon, ayant décrété un blocus coupant la route de l'Europe aux navires chargés de canne à sucre, encourage la culture de la betterave et l'activité de l'industrie. Le Nord-Pas-de-Calais a précisément été le théâtre de découvertes dans ce domaine au début du XIXe siècle. On a également constaté que la betterave sucrière s'adaptait parfaitement au sol du Nord. Voilà une filière régionale toute trouvée ! Lille et Arras ont eu leurs fabriques de sucre dès les années 1810. En 1863, le Nord comptait près de 150 sucreries tandis qu'on en dénombrait 63 dans le Pas-de-Calais. Un nouveau mode de taxation du sucre en 1884 renforça l'engouement pour la betterave, d'autant qu'un autre débouché apparut avec la production d'alcool dans les distilleries. Les surfaces cultivées dans la région atteignent alors les 85 000 hectares, deux fois plus qu'en 1852.

Le sucre de betterave dépasse en 1900 le sucre de canne, avec 53% du volume de la production mondiale. Le Nord-Pas-de-Calais détrôné par la Picardie, recèle encore plus du tiers des sucreries françaises. Une convention sur la concurrence, signée à Bruxelles en 1902, voit le prix du sucre français s'effondrer. La folie de la betterave est finie, mais, des habitudes ayant été prises, cette plante continuera à être largement cultivée dans la région ».

### **Six sucreries à Onnaing**

Selon le site web de Jean-Claude Thierry accessible sur :

<https://levainbio.com/cb/crebesc/jeton-de-pain-lavenir-des-travailleurs-onnaing-59/>

« Il y avait six sucreries à Onnaing au milieu du 19ème siècle. Certaines ne durèrent que quelques décennies. La plus importante, la sucrerie Brabant fut fondée en 1832. En 1905, elle fusionna avec la sucrerie Drion. Elle cessa son activité après la guerre 14-18. A l'époque de la fabrication, 130 personnes y étaient occupées ».

Le site web : <http://www.valleedelahaine.be/wp/onnaing/> confirme l'existence de ces sucreries et il précise :

« Une sucrerie créée par Fréville [un fabricant de chicorée ; voir ci-dessus], en 1837 à l'angle de la rue de l'Arbre d'Or et de la rue de l'Eglise et disparue 1886. D'autres sucreries; celle de M. Brabant, ouverte en 1832 ; celle de Delinsel qui fusionna en 1905 avec la précédente ; celle de Leblanc qui se trouvait à l'emplacement de la piperie ».

### **Un chargement de betteraves pour la distillerie**



Source : d'après une carte postale ; le cliché a été pris à Lens, route d'Eleu

## **Une distillerie à Onnaing**

Autre débouché apparu avec la betterave : la production d'alcool.

Le site web cité ci-dessus mentionne l'existence d'une distillerie ; celle-ci ayant cédé ensuite en partie sa place à la piperie Scouflaire (voir ci-après), vers 1840.

## **Des Finet, planteurs de betteraves à sucre ?**

Après la chicorée, la betterave apparaît comme étant une nouvelle opportunité pour les cultivateurs d'Onnaing, et des environs. Les Finet l'ont-ils saisie ? La question reste posée. Mais il est probable que l'existence de sucreries dans le bourg a encouragé les paysans à cultiver localement la betterave. Est-il utile de rappeler qu'au XIXe siècle, le moyen de transport utilisé était, avec le chemin de fer, l'attelage de chevaux (ou de bœufs).

## **Les brasseries**

Onnaing possédait également des brasseries importantes appartenant à : « Denis Bataille, Arnould Mochez, Edouard Giraud puis Charles Verdavainne, Henri et Marcel Venot, Charles Clerquin ... ». Certaines de ces brasseries ont été créées au XIXe siècle. Elles ont contribué à l'émergence du nouveau monde industriel d'Onnaing. Pour en savoir plus :

[Les brasseries anciennes | brassduvalenciennois](#)

## **Des Finet, brasseurs ?**

Sur les différents sites web consultés, nous n'avons pas trouvé de brasseries ayant appartenu aux Finet. Il n'y avait pas de tradition brassicole dans cette famille.

## **b) L'industrie de biens manufacturés**

On regroupe ici la production d'articles de faïence, d'une part ; de pipes en terre, d'autre part. Ces activités sont plutôt pittoresques. Et on est loin d'imaginer qu'elles ont contribué de façon importante à faire d'Onnaing une cité industrielle et à être connue dans le monde entier ! La faïence et les pipes d'Onnaing y étaient renommées.

Nous référant ici au site web déjà cité :

[ONNAING - VIEILLES ET TYPIQUES INDUSTRIES \(1938\) \(free.fr\)](#)

« La fabrique de pipes d'Onnaing était une des plus curieuses et caractéristiques industries locales. Dira-t-on, le nombre de ces bonnes pipes de terre si prisées jadis, qui sortirent des fours de l'usine plus que centenaire et que l'on expédia à travers le monde » ?

Avec la chicorée, la betterave et la bière, ce sont deux autres activités industrielles nouvelles (une faïencerie et une piperie) qui se créent dans les années 1820, au tout début du XIXe siècle. L'essor économique du bourg se poursuit. C'est donc relativement tôt dans ce siècle qu'Onnaing devient une cité industrielle.

Elle est le fait d'industriels belges !

## 1821 : Naissance d'une faïencerie

Selon Wikipedia : « La faïence d'Onnaing est une production céramique qui se développa entre 1821 et 1938 dans la ville d'Onnaing, département du Nord ».

## Bref historique : origines, expansion, déclin

### Les origines

Fondée le 2 février 1821 par les frères Ferdinand-Louis de Bousies, Charles de Bousies (vicomte de Rouveroy), leur cousin le chevalier Adolphe de Bousies et le baron Frédéric de Sécus, la manufacture de faïence d'Onnaing est initialement une nouvelle implantation de la fabrique belge de Nimy, destinée à contourner les droits de douane. À partir de 1827, la fabrique est rachetée à plusieurs reprises et devient, en 1894, la Société Anonyme de la Faïencerie d'Onnaing.

### Le siècle de l'expansion

À partir de la fin du XIXe siècle, la faïencerie d'Onnaing se développe jusqu'à employer directement 500 ouvriers. Elle bénéficie de l'extension du réseau ferroviaire qui lui permet à la fois de s'approvisionner en matières premières et d'exporter sa production. Au plus fort de son extension, la manufacture couvre plus de 6 hectares.

**Plan du site de la faïencerie d'Onnaing (6 hectares)**



Source : [L'histoire de la Faïencerie d'Onnaing \(barbotine-belge.com\)](http://lhistoire.de.la.Faïencerie.d'Onnaing.(barbotine-belge.com))

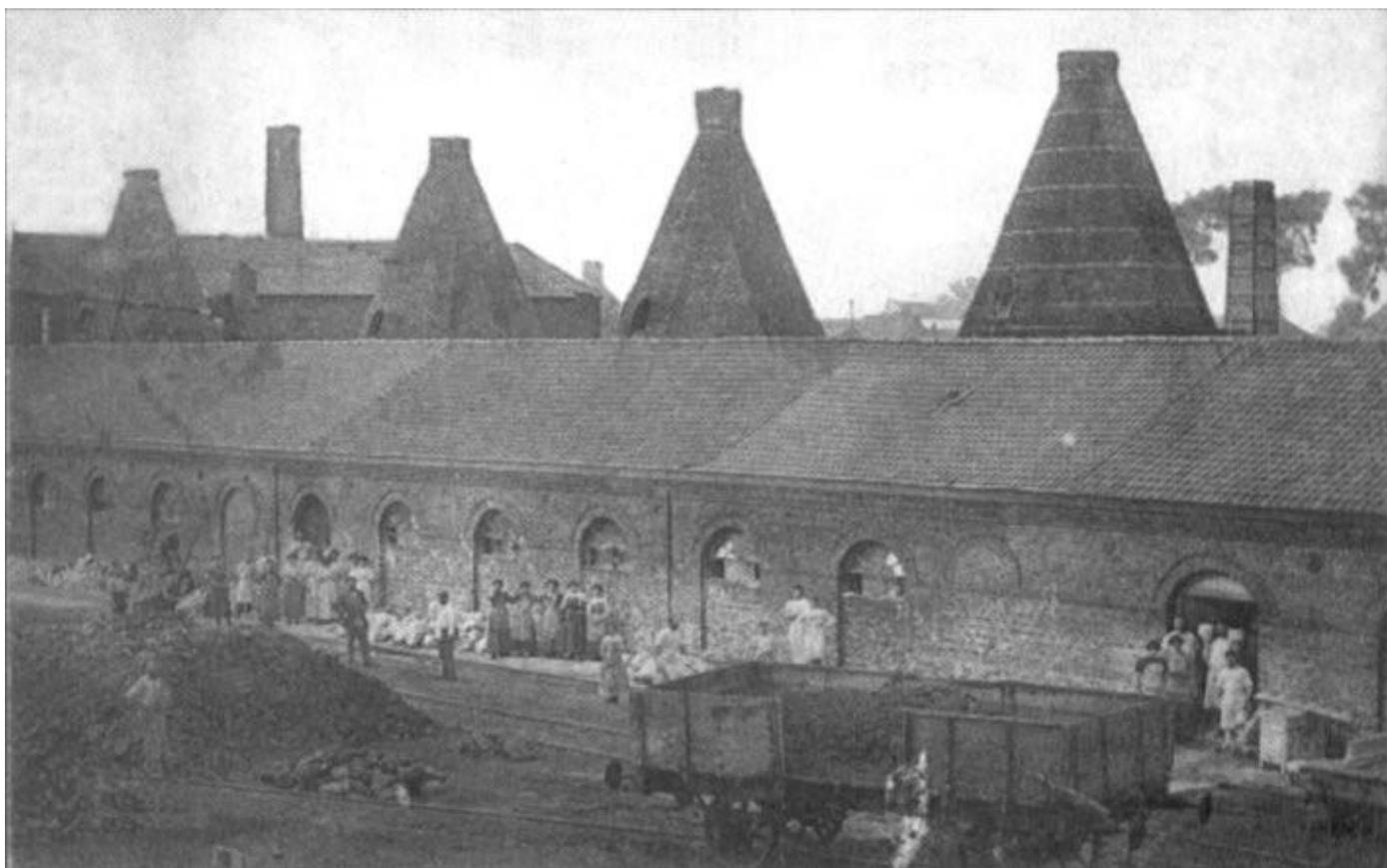
### Le déclin

Les destructions dues à la Première Guerre mondiale affectent fortement la manufacture : fours, moules, bâtiments sont détruits. Le redémarrage de la production en 1921 ne permet pas de retrouver les niveaux du début du siècle. La demande a également évolué et la fabrication cesse en 1938. La manufacture est définitivement liquidée en 1947 ».

Sur la production de la faïencerie, on peut se reporter au très intéressant site web :

[www.barbotine-belge.com](http://www.barbotine-belge.com) [www.lafaïenceriedewasmuel.be](http://www.lafaïenceriedewasmuel.be)

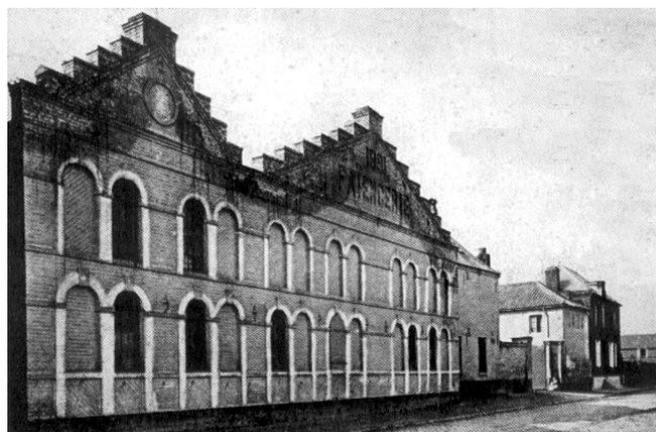
## La faïencerie d'Onnaing



**Une partie du personnel en 1905**



**La faïencerie d'Onnain, vers 1910, façade principale**



**Cachet de la faïencerie d'Onnain XIXe siècle**



## 1825 : Naissance de la piperie Scouflaire

La fabrique de pipes Scouflaire débute son activité en 1825.

Elle apparaît aujourd'hui comme étant une activité curieuse, ayant pourtant un caractère industriel. Mais sait-on que ces bonnes pipes en terre étaient jadis prisées, qu'elles ont été fabriquées pendant plus d'un siècle dans des fours et qu'elles ont été expédiées à travers le monde. Elles ont permis à plusieurs générations de fumeurs de griller des montagnes de tabac !

Les pipes Scouflaire ont acquis une grande popularité. Onnaing s'est vu attribuer le surnom de « Onnaing les pipes », et la rue Scouflaire rend hommage à cet industriel.

Les débris de pipes en terre sont innombrables sur les champs de bataille, la pipe en terre faisant partie du paquetage du poilu. De nombreux farfouilleurs exhument aujourd'hui au fil de leurs recherches des morceaux de scouflaires identifiables par la célèbre signature Scouflaire à Onnaing.

La signature « **Scouflaire à Onnaing** »



**Bref historique : origines, expansion, déclin** (source : Wikipedia)

### Les origines

En 1825, Pierre-Joseph Scouflaire, potier de Nimy, fonde une fabrique de pipes dans la ville française d'Onnaing, près de la frontière belge.

Son épouse Agnès Maujeau était rôleuse dans une fabrique de pipes ; la rôleuse étant celle qui fait les rôles de tabac (cordes de tabac à mâcher obtenues par torsion et enroulements de feuilles macérées). Elle commence à fabriquer, avec l'aide son mari, quelques pipes en terre rudimentaires cuites dans le four familial. Le succès est surprenant, et Pierre Scouflaire invite son frère Antoine à les rejoindre pour se lancer dans cette nouvelle activité.

## **Le siècle de l'expansion**

D'une modeste fabrique dans un hangar en 1825, les frères puis les fils d'Antoine bâtiront une entreprise fructueuse et renommée. Cent ouvriers en 1840, trois cents en 1860, la firme ne cessera de s'agrandir fabriquant à son apogée jusqu'à 50 000 pipes par jour.

Il faut dire que d'une part, la majorité des pipes à l'époque étaient en terre, et d'autre part, « l'avantage d'une pipe en terre, c'est qu'il n'est pas nécessaire de la ramasser lorsqu'elle tombe » !

## **Le tournant de la première guerre mondiale**

Avec la première guerre mondiale, la pipe en terre et notamment la fabrique Scouflaire, connaissent de gros bouleversement, suite à l'arrivée, avec les Américains, de la pipe en bois et de la cigarette. La pipe en bois est une révolution à l'époque. Plus facile à confectionner, elle possède également l'énorme avantage de ne pas casser après un choc et quant à la cigarette, si elle ne peut prétendre au charme d'une bonne pipe, elle n'en est pas moins incontestablement plus pratique.

## **La fermeture de la piperie**

L'usine ferme ses portes en 1936, après plus d'un siècle d'existence ; 45 ouvriers y travaillaient encore.



## Onnaing – Piperie Scouflaire – Atelier de moulage



## Onnaing – La piperie



C'est entre 1860 et 1890 que la piperie Scouflaire fonctionne à plein régime: 350 ouvriers travaillent alors sans relâche pour faire fonctionner pleinement les 3 fours, de forme conique. Pour une pipe en terre, il faut jusqu'à 14h00 de cuisson dans un four à 800 degrés !

### **La piperie (vers 1900)**



Source des cartes postales ci-dessus :

<https://www.claypipes.nl/buitenland/frankrijk/scoufflaire/>

### **Le musée de la piperie Scouflaire**

Le musée de la piperie Scouflaire a été inauguré en 1991 dans le but de préserver le savoir-faire unique de la famille Scouflaire. Le musée est situé rue de Paris à Onnaing.

Il présente une collection de pipes en terre cuite produites par la famille Scouflaire ainsi que des outils utilisés dans la fabrication des pipes. Le musée est ouvert au public et permet de découvrir l'histoire de cette activité artisanale.

## Tout pour le fumeur à Onnaing

En conclusion, au XIXe siècle, il y avait tout pour le fumeur à Onnaing.

Tout d'abord, le tabac belge : de meilleure qualité et moins cher qu'en France, c'est la denrée par excellence qui fait l'objet d'une fraude régulière entre la France et la Belgique.

Ensuite, il y avait la pipe.

Enfin, la faïencerie fabriquait des pots à tabac ou des services fumeurs, comme ceux-ci-après.

### Pots à tabac (vers 1910)



De gauche à droite : Têtes de lion, Eléphant, Oiseaux, Chalet-Moulin, Chats

### Service fumeurs (vers 1910)



Le moulin

Les rigolards

## **En guise de conclusion sur la faïence et le tabac**

En guise de conclusion sur la faïence, le tabac et leur histoire dans la France rurale vers la fin du XIXe siècle, on souhaite apporter ici des éléments d'Eugen Weber, selon lequel :

« Les boutiques vendaient de la faïence, dans un premier temps uniquement pour les jours de fête et les dimanches, puis pour l'usage quotidien, et des articles de table, - à telle enseigne qu'en 1900, dans de nombreuses maisons de Mazières, les gens commencèrent à employer des couteaux de table et même à changer d'assiettes pour les différents plats. [...]. Les boutiques vendaient du tabac, pendant longtemps sous la forme de tabac à priser, luxe introduit « dans les rites matrimoniaux de nos campagnes » où les futures épouses attendaient qu'on leur offre une boîte à tabac à priser en argent. Ce qui suggère que, comme tous les produits du marché, le tabac était rare. En 1893, dans les Côtes-du-Nord, c'était encore « une coutume récente » que de sacrifier quelques paquets de tabac lorsqu'on posait la première pierre d'une ferme. Joseph Cressot se rappelait qu'on fumait très peu dans son village de la Haute Marne dans les années 1880. « Qui serait assez fou pour transformer des sous en fumée ? ». Le paysan de la Haute-Bretagne appelait une pincée de tabac à priser *tabac de diot*, tabac d'idiot. Ce furent les soldats, qui, après sept, cinq ou trois ans de service militaire, de retour dans leurs villages, imposèrent l'usage de la cigarette. Le père de Cressot, recruté de 20 ans en 1870, alluma sa première cigarette pour lutter contre le typhus et continua à fumer le restant de sa vie. La guerre de 1870, qui enrôla dans les rangs de l'armée beaucoup plus d'hommes que d'habitude, doit avoir contribué décisivement à répandre l'habitude de fumer. Et de fait, la marque *Caporal*, vendue dans les cantines de l'armée, devint bientôt un synonyme du tabac. »

### **c) L'industrie métallurgique et minière**

On regroupe ici la métallurgie et la mine qui sont des activités industrielles caractéristiques du Nord de la France, existantes à Onnaing. Par rapport aux activités précédemment décrites, elles se sont développées plus tardivement : au milieu du XIXe siècle pour la métallurgie ; fin du XIXe pour la mine.

L'essor d'Onnaing se poursuit et devient, outre une cité industrielle, une cité minière.

#### **L'activité métallurgique**

Les premières activités métallurgiques commencèrent au début du XIXe siècle. L'usine Lefebvre commença son activité de mécanique générale en 1846. Elle fut suivie à partir de 1880 par les Ets Barbier Venot et Lemaire. L'usine Venot, la plus importante, spécialisée dans le matériel de mines et la grosse mécanique, équipa de nombreuses usines en France et à l'étranger. Dirigée à partir de 1946 par Fernand Venot, ce dernier en fit une société prospère et mondialement connue. Elle occupait, après la seconde guerre mondiale, plus de 1 300 personnes.

Elle cessa son activité en 1976.



### 1893 : Début de l'exploitation charbonnière : la fosse Cuvinot

A la fin du XIXe siècle, l'exploitation charbonnière débute à Onnaing avec la fosse Cuvinot fondée par la Compagnie des mines d'Anzin.

« La fosse Cuvinot doit son nom à Paul Cuvinot qui fut sénateur de 1879 à 1920. Le fonçage des deux puits commence en juillet 1893 ou en 1894 et la fosse commence à extraire en mars 1897. Des cités, ainsi que des écoles sont bâties à Onnaing et à Vicq. La fosse est détruite durant la Première Guerre mondiale mais sera reconstruite dès la fin de la guerre. Elle cesse définitivement d'extraire le 29 décembre 1967 ».



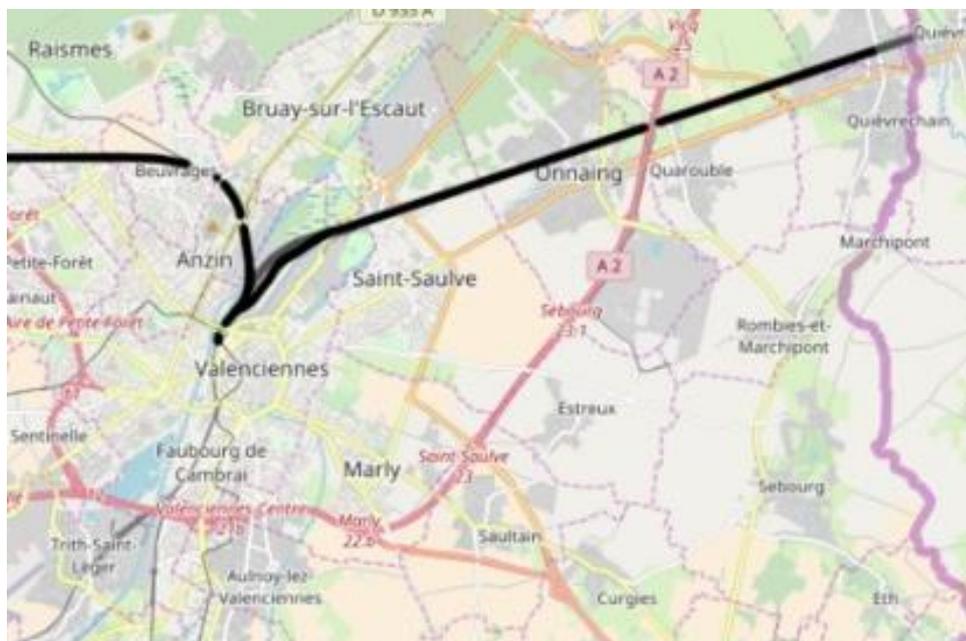
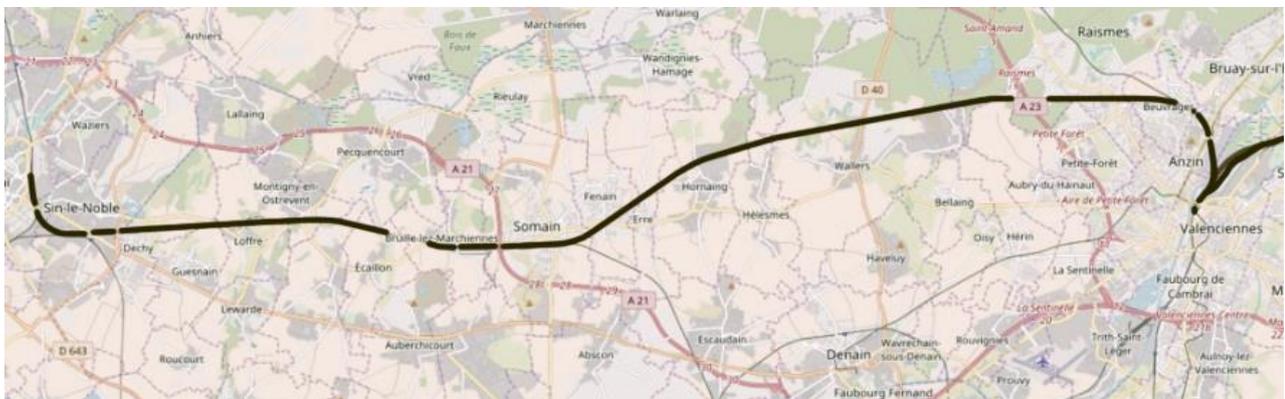
## Le chemin de fer arrive en 1842

La gare d'Onnaing est une gare ferroviaire française de la ligne de Douai à Quiévrain, située sur le territoire de la commune d'Onnaing, dans le département du Nord, en région Hauts-de-France.

Elle est mise en service en 1842, par la Compagnie du chemin de fer de Lille à Valenciennes et ses extensions.

La ligne de Douai à Quiévrain est une ligne de chemin de fer française intégralement située dans le département du Nord, d'une longueur de 46 kilomètres, qui relie la gare de Douai à celle de Quiévrain, à la frontière belge, via la gare de Valenciennes.

Gare fermée en 1954 (voyageurs)



La gare est ouverte au service de fret. Elle dessert deux installations terminales embranchées. L'une d'entre elles desservait la faïencerie (voir ci-dessus) On précise ici qu'une installation terminale embranchée est une voie ferrée desservant une entreprise, une usine, un entrepôt, une zone industrielle ou une zone portuaire, à partir d'un réseau ferroviaire principal afin de permettre le transport des marchandises sans rupture de charge.

## Onnaing – La Gare



La gare d'Onnaing et la halle à marchandises (au fond), vers 1900



## 2) Onnaing, une ville

Onnaing fait partie des villes satellites proches de la grande ville de Valenciennes. Elle a connu une dynamique démographique importante tout au long du XIXe siècle jusqu'au tout début des années 1960. Au cours de cette longue période, la population a été multipliée par cinq, passant de 2.000 à 10.000 habitants entre 1800 et 1960. A la différence de nombreux bourgs de l'Avesnois, Onnaing ne connaît pas l'exode rural.

A noter qu'aux recensements de 1851 et de 1856, la population d'Onnaing diminue. Elle est sans doute à mettre en relation avec l'importante épidémie de choléra en 1849 ayant décimé 10% de la population (voir ci-après).

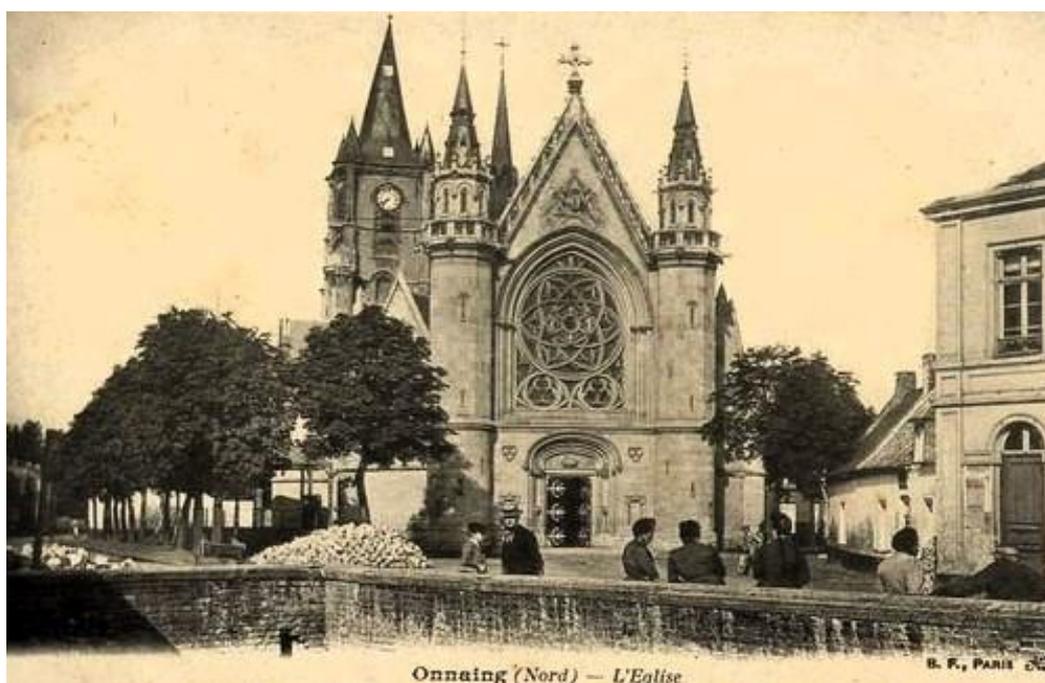
<b>1800</b>	<b>1806</b>	<b>1821</b>	<b>1831</b>	<b>1836</b>	<b>1841</b>	<b>1846</b>	<b>1851</b>	<b>1856</b>
1 862	2 058	2 048	2 712	2 786	3 308	3 443	3 427	3 357
<b>1861</b>	<b>1866</b>	<b>1872</b>	<b>1876</b>	<b>1881</b>	<b>1886</b>	<b>1891</b>	<b>1896</b>	<b>1901</b>
3 544	3 685	3 763	3 997	4 066	4 317	4 412	4 613	4 954
<b>1906</b>	<b>1911</b>	<b>1921</b>	<b>1926</b>	<b>1931</b>	<b>1936</b>	<b>1946</b>	<b>1954</b>	<b>1962</b>
5 412	5 763	5 549	7 313	7 816	7 510	7 583	9 098	10 044

Cette croissance démographique ne va pas sans poser de problèmes. A commencer par l'église : elle devient trop petite et il faut l'agrandir ! Il y a également le cimetière.

### L'agrandissement de l'église d'Onnaing (1894)

Rénovée au XVIe siècle, l'église d'Onnaing est agrandie à partir de 1894 pour faire face à la croissance démographique de la ville. Cet agrandissement est l'œuvre de l'architecte Dutouquet.

### L'église d'Onnaing



## Onnaing – Le Clocher et la Grande - Rue



Source : <https://www.geneanet.org/cartes-postales/view/6103316#0>

Notons qu'Onnaing possède aussi plusieurs chapelles (Saint Roch, Notre-Dame de Tongres...) ainsi qu'une pierre tombale adossée sur le mur coté route nationale de l'église de Johan Damours décédé en 1408 (classée monument historique) et Agnès Brundine sa femme.

### **Le cimetière ouvert en 1849**

Onnaing connaît plusieurs épidémies au cours du XIXe siècle.

1794: épidémie de dysenterie: 2 à 3 décès par jour

1832: épidémie de choléra: 120 victimes en 2 mois.

1849: Choléra-morbus: 350 victimes en 3 mois: 1/10 de la population 20 victimes certains jours. C'est en 1849 que le cimetière a été ouvert, suite à cette épidémie.

Ces épidémies sont courantes au XIXe siècle en France. Eugen Weber rappelle les grandes épidémies qui frappaient, notamment dans les campagnes. Il donne l'exemple de l'Ariège où le choléra tua 11 226 personnes en 1854, soit une personne sur 23.

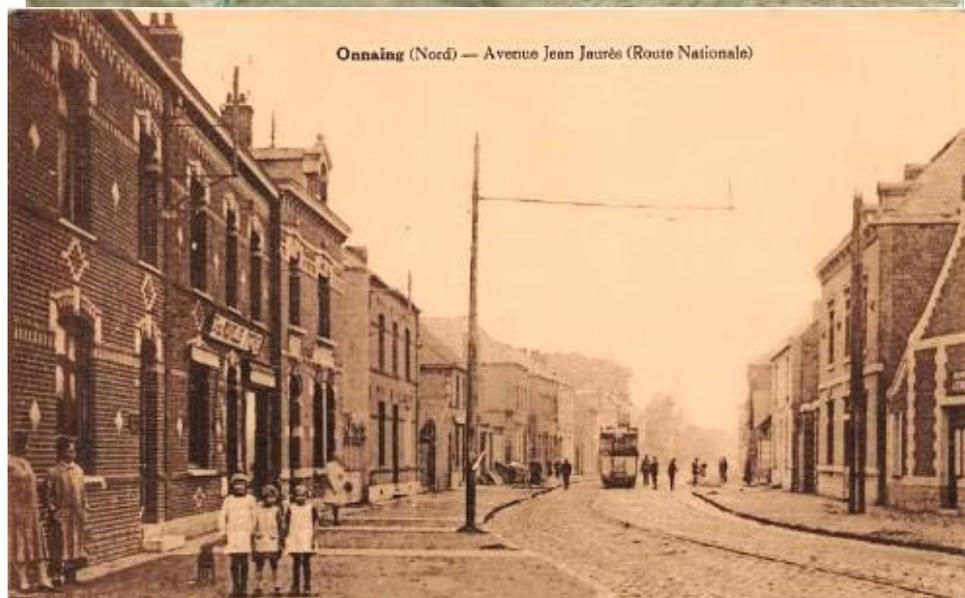
A Onnaing, d'autres épidémies suivront : épidémie d'influenza en 1890 et en 1892.

Le cimetière contient des tombes remarquables comme celles des anciennes familles industrielles (Venot, Scouflaire, Mouzin...). Source des informations ci-dessus :

[Mémoires et renouveau de VENOT - Ville d'Onnaing](#)

<http://www.genealexis.fr/cartes-postales/onnaing.php>

**Onnaing, une ville : la rue de Valenciennes, la rue Nationale et l'Avenue Jean Jaurès**



**Onnaing – Café-Hôtel de l'Industrie**

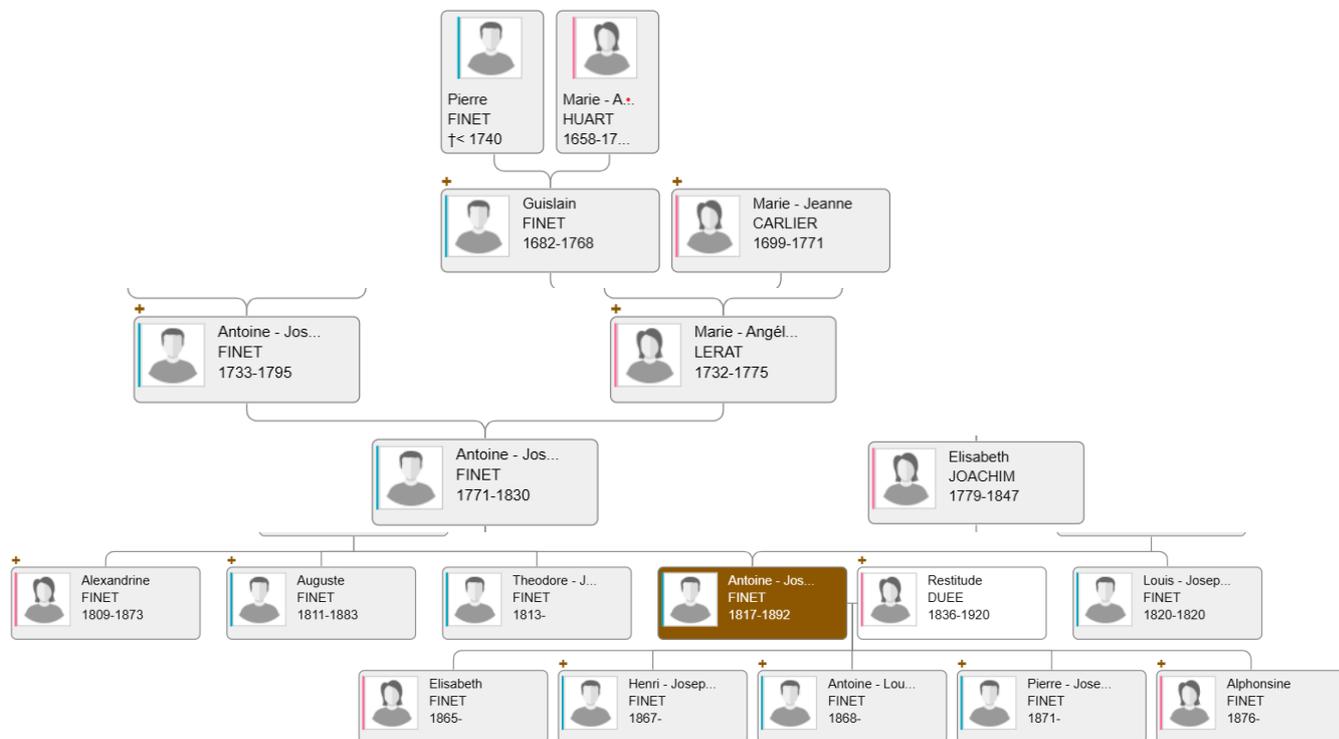


**Onnaing – Un coin de la Place Verte**



### 3) Une sortie de l'agriculture singulière

La sortie de l'agriculture prend ici une forme singulière car elle ne s'accompagne pas d'une exogamie géographique. Echapper à la condition paysanne ne se fait pas ici au prix d'un exode rural comme on a pu l'observer dans un bourg comme celui de Ruesnes, en prenant l'exemple de membres de la famille Vaille en Avesnois. En quelque sorte, les Finet changent de groupe social, sans changer d'espace géographique local.

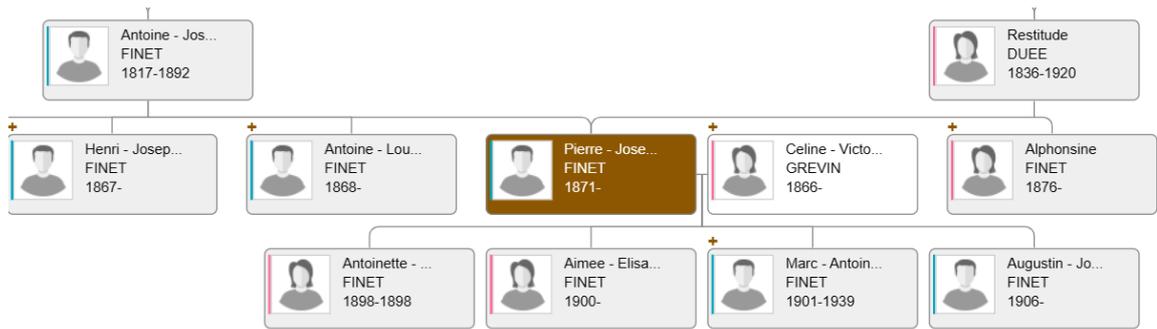


Source : généalogie de Luc Thebaud

### D'origine paysanne, les Finet deviennent ouvriers

Fils de paysans, les trois garçons de la fratrie : Henri, Antoine et Pierre (le père de Marc Finet) deviennent ouvriers vers la fin du XIXe siècle, aux environs des années 1880. Ce sont des mouleurs : l'un est mouleur en fer, l'autre mouleur en fonte ; le dernier, mouleur en sable.

Henri - Joseph FINET <i>Mouleur en fer</i>	Antoine - Louis - Joseph FINET <i>Mouleur en fonte</i>	Pierre - Joseph FINET <i>Mouleur en sable</i>
<b>Naissance</b> 14 juil. 1867 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 15 sept. 1868 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 3 sept. 1871 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 6 mai 1905 avec Marie - Louise DEVAUX Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 21 janv. 1905 avec Augustine PLICHON Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 21 sept. 1896 avec Celine - Victoire GREVIN Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France



Source : généalogie de Luc Thebaud

### La fille Finet épouse un maçon

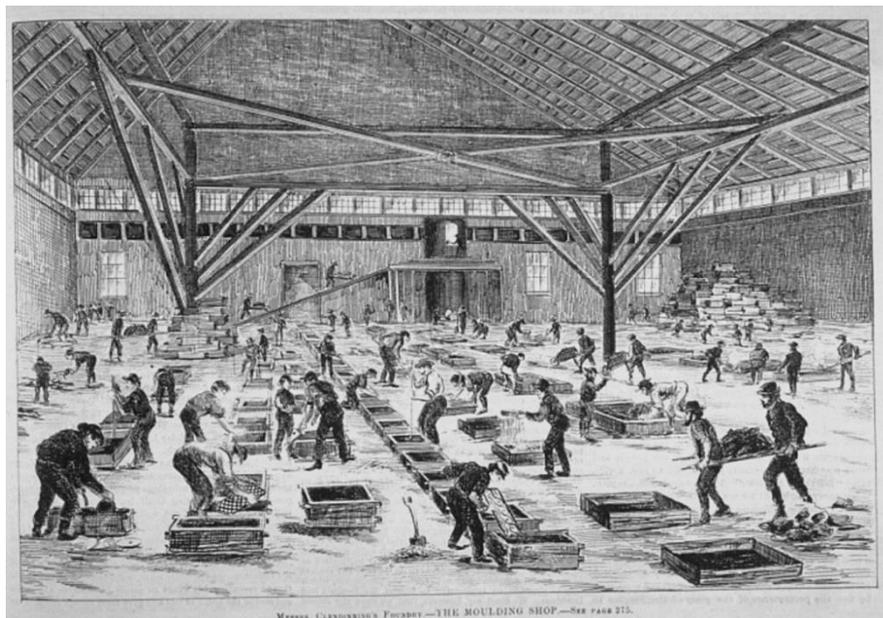
Fille de paysan, la cadette de la fratrie, Alphonsine Finet (1876-1909) échappe quant à elle à la condition paysanne en épousant en 1899 Antoine Joseph Braconnier (1860-1944), un maçon. Au moment du mariage, elle déclare être « ménagère », et non pas « cultivatrice ».

Le devenir du couple Finet-Braconnier sera abordé ultérieurement (partie 3, §g).

Revenons au métier de mouleur : il est au cœur du travail d'une fonderie ; une industrie importante au XIXe siècle. Celui qui va devenir le prétendant de Céline Grevin, Pierre Finet devient mouleur en sable.

### La fonderie : une industrie importante au XIXe siècle

Au XIXe siècle, la fonderie est devenue une industrie très importante pour la production de machines, de ponts et de bâtiments en fer.



Les ouvriers d'une fonderie au travail en 1872 au Canada

Source : <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/les-ouvriers-mouleurs>

« Le dur métier d'ouvrier mouleur est au cœur du travail des fonderies. Le mouleur est un ouvrier hautement qualifié qui doit faire preuve d'habiletés acquises au cours des nombreuses années d'un apprentissage commencé dès l'âge de 13 ans. De plus, une grande force physique lui est nécessaire dans l'accomplissement de son travail. D'ordinaire, c'est à 50 ans que l'ouvrier termine sa carrière après plus de 35 ans de dur labeur ».

### **Pierre Finet (1871 - 1911), mouleur en sable**

Compte-tenu des éléments ci-dessus, Pierre Finet (1871- 1911) a sans doute commencé l'apprentissage du métier de mouleur dès l'âge de 13 ans, comme ses deux frères.

### **Qu'est-ce qu'un mouleur en sable ?**

On s'appuie ici l'article intitulé : « Le mouleur en sable, un ouvrier méthodique ». Il résume très succinctement les étapes de fabrication d'un objet en fonte et le travail d'un mouleur en sable dans une fonderie

### **Le mouleur en sable, un ouvrier méthodique**

« Il s'agit d'abord de bien préparer le sable en en mélangeant différents types afin d'obtenir un matériau à la qualité parfaitement adaptée à l'objet à mouler. Tout sable est un mélange argilo-siliceux dont les proportions des différents minéraux lui confèrent des comportements différents. Ainsi, le "sable maigre" (contenant peu d'argile) est réfractaire ; mais peu consistant, il s'éboule facilement. Le "sable gras", plus ou moins mêlé d'argile, présente quant à lui des qualités opposées. Du point de vue de la granulométrie, un sable très fin aura l'avantage de s'adapter aux moindres recoins d'un modèle, mais il présentera l'inconvénient d'être beaucoup plus hermétique aux gaz qu'un sable plus grossier. Dans tous les cas, le mouleur va chercher à épurer le sable de tout élément étranger qui le fragiliserait.

Les étapes de réalisation d'un moule dans lequel sera coulée la fonte pour y réaliser une empreinte sont nombreuses et nécessitent beaucoup d'habileté et de force de la part du mouleur.

Celui-ci remplit d'abord un châssis de sable qu'il compacte avec un maillet en bois selon un schéma bien précis. Il place ensuite le modèle confectionné précédemment voire l'œuvre originale dans le châssis en l'enfonçant dans le sable. Il finit de remplir le châssis avec du sable qu'il compacte tout aussi méthodiquement pour recouvrir le modèle.

Puis il retourne le moule avec précaution et après avoir retiré le modèle, il obtient une forme en creux, permettant une coulée à ciel ouvert. Ce type de coulée est suffisant pour un objet dont une seule face est d'une forme particulière, l'autre face étant plane. Pour une forme tridimensionnelle, il réalise un moule pour coulée fermée, en procédant une seconde fois comme précédemment, lui permettant d'obtenir en négatif l'autre face de l'objet à reproduire. Des évents sont ajoutés dans le deuxième châssis pour éviter des déformations au moule une fois fermé, quand les deux châssis seront assemblés et fixés exactement l'un en face de l'autre.

On fera sécher le moule afin d'en assurer la solidité, puis la coulée pourra avoir lieu ».

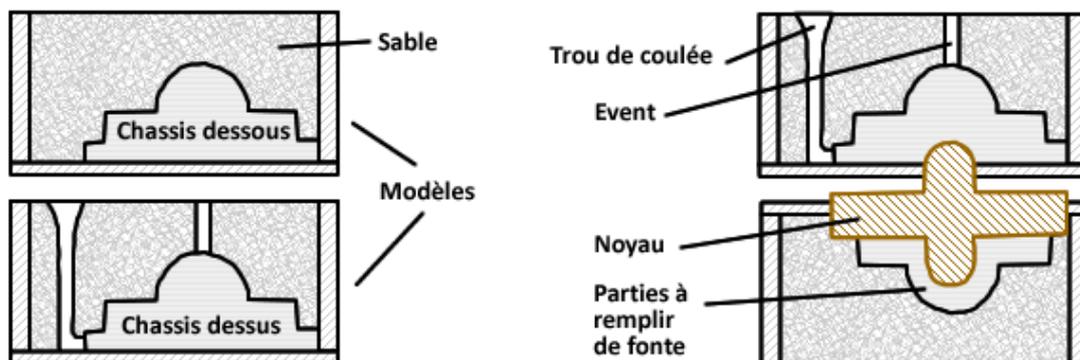
## Le tassage du sable pour un gros châssis



Fig. 3. Le tassage du sable à l'aide de gros caissons

Source : Thérèse Beaudoin

## Le moule



source : Franck Pohnu

L'article ci-dessus est accessible sur :

[Des métiers anciens dans une fonderie d'art : le mouleur en sable | Scribavita](#)

## **Les Finet : un autre monde**

A la fin du XIXe siècle, les Finet appartiennent à un autre monde tout en continuant à vivre là où ils sont nés. Le monde qui est le leur est celui des ouvriers et de la ville. Et ce, on le rappelle, à la différence de ceux habitant la campagne dans des bourgs ruraux.

Leur mode de vie est ouvrier et citadin, différent de celui des artisans ruraux et des paysans. Il s'agit là de deux mondes dissemblables sur le plan social, économique mais aussi sur le plan politique : un processus de politisation est en cours.

## **Un processus de politisation en cours**

Dans le contexte industriel et urbain d'Onnaing, un processus de politisation est en cours. Ce n'est pas le cas dans les campagnes et dans une grande partie de la France rurale où la politisation des paysans en reste à un stade archaïque.

On manque ici d'éléments sur les mouvements sociaux à Onnaing au XIXe siècle. On prend ici pour exemple Anzin, une commune distante de 8 km d'Onnaing, dans laquelle la grande grève des mineurs de 1884 a autorisé les syndicats.

« Anzin est connue pour être le premier site du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais où la houille fut exploitée, et réputée pour la grande grève des mineurs d'Anzin de 1884 dont Émile Zola s'inspira pour écrire *Germinal*. Le mouvement aboutit à la promulgation de la loi Waldeck-Rousseau qui autorise les syndicats ». (Source : Wikipedia)

## **L'archaïsme de la politisation de la paysannerie**

Selon Eugen Weber, « La politique dans cette France rurale, en restait à un stade archaïque - local et personnel -, et cela dura jusqu'aux années 1880 au moins. Dans ces zones, l'évolution vers la modernité, c'est-à-dire vers la conscience des problèmes sur un plan national et international, semble commencer après les années 1870. Cela vient de l'intégration de ces zones à la France, et renvoie à ce processus que nous avons déjà examiné : les manières et les valeurs des villes pénétrant les campagnes, la colonisation des campagnes par les villes».

« Le gouvernement et l'Etat, dans la première moitié du XIXe siècle, étaient purement et simplement considérés comme des agences de perception des impôts, interférant à l'occasion pour imposer l'ordre public et administrer la justice. [...] Les gens des campagnes de l'époque connaissaient uniquement « la douane et le fisc ». Le gouvernement, sa forme, son nom, les noms de ses chefs et de ses institutions, tout cela restait inconnu d'eux, ou presque. [...] Pour le paysan, le gouvernement était un être tracassier, dur envers les petites gens, qui exige des impôts, réprime la contrebande, et réside à Paris. Il ne faisait pas partie de la vie du paysan, ne partageait rien avec lui ; le fait qu'il pût le représenter semblait à l'habitant des campagnes un non-sens. [...] Il fallait distinguer entre les populations rurales et les citadins, écrivait le procureur impérial à Bordeaux en 1864. Les gens des campagnes se montraient indifférents aux débats et aux problèmes politiques qui ne les affectaient pas directement, alors qu'au sein des classes éclairées et parmi les populations laborieuses des

villes, la vie politique, l'esprit de la critique et de la discussion prenaient une nouvelle dimension. [...] Jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'activité politique ou du moins la discussion est limitée aux villes ; indifférentes à la politique, les campagnes ne s'intéressent qu'à leurs travaux. [...] Les paysans ne prêtaient l'oreille que quand les choses affectaient directement leur propre vie, par exemple le projet de réorganisation de l'armée et le coût des exemptions ».

### **La colonisation de la campagne par la ville**

C'est la colonisation de la campagne par la ville qui a sorti les paysans de leur archaïsme politique.

### **Un bourg rural colonisé par la ville : Onnaing**

Onnaing est l'exemple même du bourg rural peuplé de paysans qui a été ensuite colonisé par la ville !

### **Le mariage de Pierre Finet et de Céline Grevin**

On rappelle ici que les membres de la famille Finet, comme beaucoup d'autres familles, sont nombreux à être nés, à avoir trouvé l'âme sœur, à s'être mariés et à être décédés à Onnaing. Ils ont tous vécu l'évolution d'un même contexte économique, social et politique.

Pierre Finet épouse à la fin du XIXe siècle Céline Grevin. Tous deux ont grandi dans des contextes différents.

Céline est une fille de la campagne née dans un bourg rural de l'Avesnois : Beaudignies. Ce bourg n'a pas été colonisé par la ville. Il n'y a pas d'industries. La plupart des habitants sont des paysans. Le monde ouvrier est inconnu.

Le mariage entre deux personnes appartenant à deux mondes différents provoque-t-il un véritable choc de civilisations ?

La question est intéressante.

### **La constitution d'une mémoire de Céline Grevin**

Suite au décès de son fils Marc, Céline Finet, née Grevin a joué un rôle important dans la vie de ma grand-mère, devenue veuve, et de celle de ses cinq enfants.

Devenue « Maman Céline », personnage hors norme, elle a laissé son empreinte dans notre famille.

On souhaite constituer ici sa mémoire, en lui allumant une flamme.

C'est l'objet de la partie qui suit (**Partie 3**).

### Partie 3 - Les Grevin

Cette partie aborde les points suivants : Qui sont les Grevin ? (§a). Qui est Céline Grevin ? (§b). Le mariage de Pierre Finet avec Céline Grevin (§c). Leurs enfants (§d). Le veuvage précoce de Céline en 1911 (§e). Après avoir évoqué mes souvenirs des années 60 (§f), on abordera les relations de cousinage avec les Finet-Braconnier-Dochez (§g).

#### a) Qui sont les membres de la famille Grevin ?

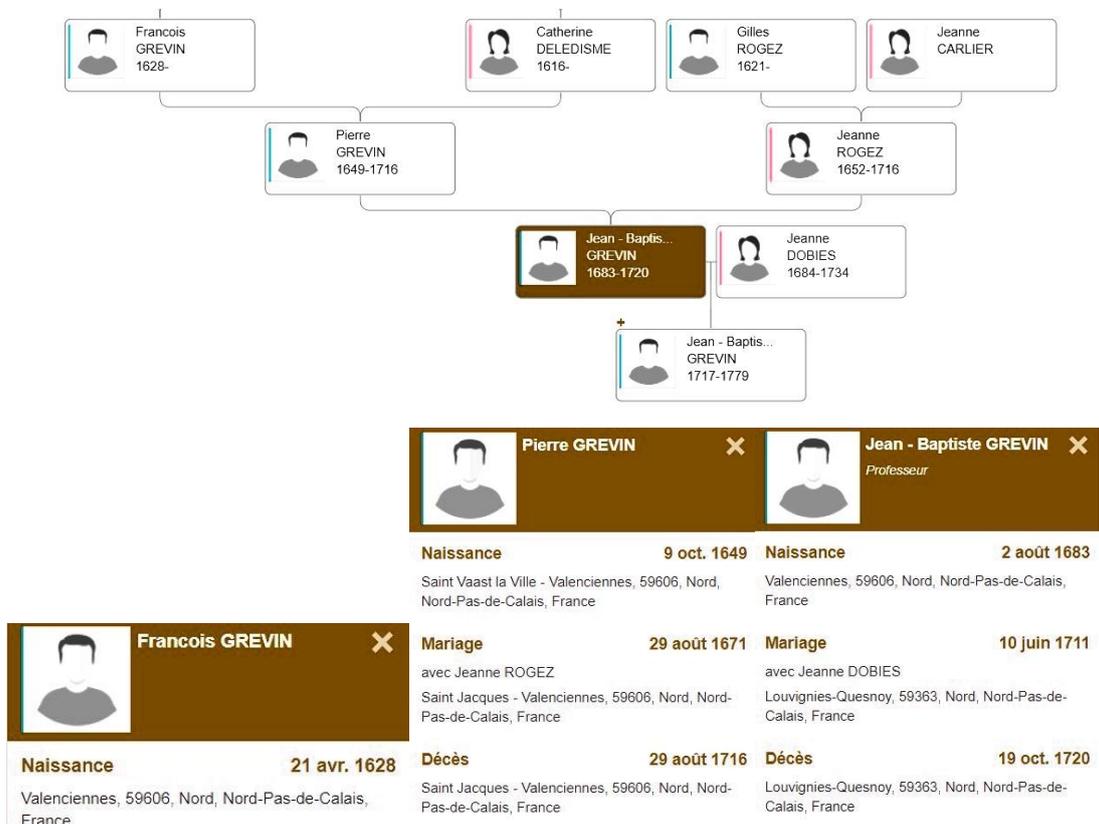
Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, les membres de la famille Grevin ne sont pas originaires de l'Avesnois, mais de Valenciennes. Ils se sont ensuite répandus à Beaudignies. Voici les étapes de leur migration.

Côté paternel Céline Grevin appartient à une famille originaire de Valenciennes : trois générations s'y sont succédé au XVIIe siècle, entre 1626 et 1683. Puis, au début des années 1700, la famille migre du Valenciennois vers l'Avesnois : à Louvignies - Quesnoy d'abord, puis à Beaudignies où la famille Grevin s'établit avant le milieu des années 1700 et ce, pendant cinq générations, Céline appartenant à la sixième génération.

#### François Grevin : l'ancêtre né à Valenciennes en 1628

L'arbre généalogique consulté permet de repérer l'ancêtre de la famille Grevin. Il s'agit de François Grevin né à Valenciennes le 21 avril 1628. Puis se succèdent deux autres générations de Grevin jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste Grevin en 1683.

#### Trois générations de Grevin nés à Valenciennes entre 1626 et 1683



## Du Valenciennois à l'Avesnois

Le mariage de Jean-Baptiste Grevin en 1711 a lieu à Louvignies - Quesnoy : c'est dans ce bourg qu'il épouse Jeanne Dobies, née à Villereau ; deux bourgs ruraux distants de moins de dix kilomètres. Il est professeur.

### Jean-Baptiste Grevin, professeur

Être professeur au début du XVIII<sup>e</sup> siècle peut paraître surprenant. Ce n'est pas le cas si on se réfère à l'histoire de l'enseignement sous l'Ancien Régime. Ce terme désigne « l'organisation sociale, économique, religieuse et politique du royaume de France dans toutes ses dimensions avant la Révolution Française, entre le XV<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle. Avec la Révolution française, le régime qui existait auparavant est aboli. Il devient donc ancien ».

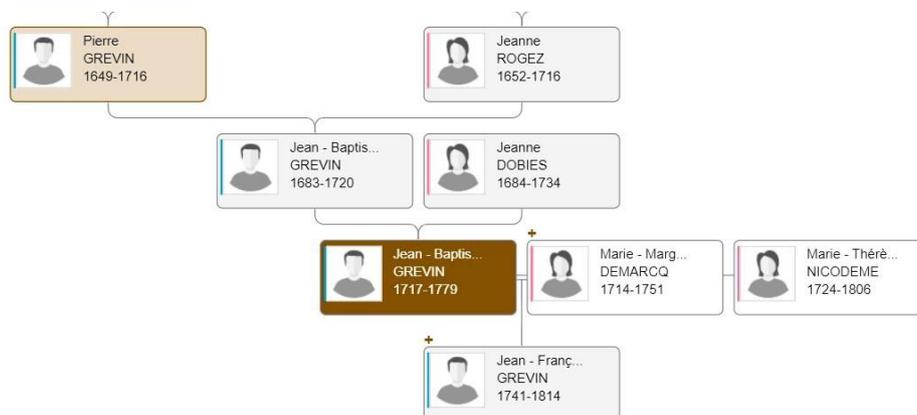
Dans le domaine de l'enseignement, selon les informations ci-dessous, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la diminution du nombre d'ecclésiastiques « obligeait les paroissiens et les curés à recourir à des clercs ou maîtres laïques ».

Jean-Baptiste Grevin est probablement dans ce contexte où il devient professeur.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la majorité des écoles de garçons étaient tenues par les vicaires ou par les curés. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la diminution progressive du nombre des ecclésiastiques, obligeait les paroissiens et les curés à recourir à des clercs ou maîtres laïques. Ils étaient nommés par la Communauté d'habitants (assemblée à l'issue des offices religieux) et étaient liés par un contrat civil indiquant la durée d'engagement et la période scolaire. Certaines localités possédaient des écoles fondées par des particuliers. Un seigneur bienfaisant, un riche bourgeois, une dévote aisée, affectaient par testament une somme d'argent à leur établissement, et souvent des biens légués soit à la communauté ou à l'église étaient destinés à perpétuer cette institution utile. Il se pouvait aussi qu'on se passait d'instruction quand l'instituteur coûtait trop cher et que le curé ne pouvait exercer en plus de ses fonctions cultuelles celles non moins absorbantes de maître d'école. En résumé, pourvu qu'il fût de bonnes mœurs, qu'il sût lire, écrire et compter passablement, le premier venu pouvait, à défaut d'un autre gagne-pain, obtenir l'autorisation de tenir les petites écoles. Les maîtres étaient peu instruits et leur discipline était dure et parfois brutale. Avant d'enseigner, ils avaient souvent exercé d'autres professions : "notaire, charron, sacristain, boucher, laboureur, sergent civil, parfois anciens soldats du roi.

Source : [l'école sous l'Ancien Régime \(le-temps-des-instituteurs.fr\)](http://le-temps-des-instituteurs.fr)

Jean-Baptiste décède prématurément à l'âge de 37 ans. De son union de relativement courte durée (neuf années) naît à Louvignies Quesnoy en 1717 Jean-Baptiste Grevin (1717-1779), portant le même prénom que celui de son père.



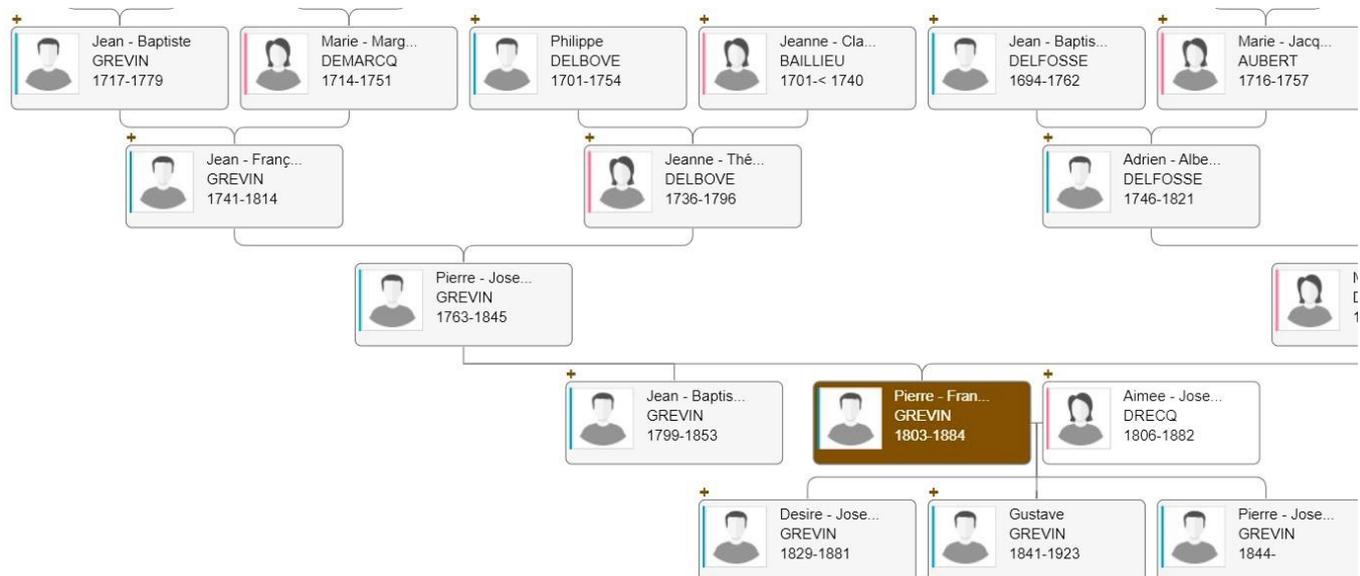
 <b>Jean - Baptiste GREVIN</b> <i>Mendiant, Valet de charrue, Manouvrier</i>	 <b>Marie - Marguerite DEMARCQ</b>
<b>Naissance</b> 10 mai 1717 Louvignies-Quesnoy, 59363, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 1714 Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 15 nov. 1740 avec Marie - Marguerite DEMARCQ Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 15 nov. 1740 avec Jean - Baptiste GREVIN Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 23 juin 1751 avec Marie - Thérèse NICODEME Escarmain, 59204, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b> 15 janv. 1751 Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Décès</b> 3 mars 1779 Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	

Jean-Baptiste épouse en 1740 Marie-Marguerite Demarcq, une Beaudignoise. C'est à partir de cette date que plusieurs générations de Grevin se succèdent à Beaudignies où ils s'établissent.

### Cinq générations de Grevin à Beaudignies (1740-1923)

De 1740 (mariage de Jean-Baptiste) à 1923 (décès de Gustave), cinq générations de Grevin se succèdent à Beaudignies où la famille s'implante.

### Cinq générations de Grevin à Beaudignies



Céline appartenant à la sixième génération de ce bourg.

Son père Gustave Grevin (1841-1923) était, selon les généalogies consultées, valet de charrue ou domestique.

Qu'est-ce qu'être un valet de charrue ou être un domestique au cours de la seconde moitié du XIXe siècle ?

### **Gustave Grevin (1841-1923) : valet de charrue, domestique**

« Le valet de charrue est un domestique de ferme chargé d'une manière générale des travaux de culture dans les champs et non de l'étable ou de l'écurie.

Il est employé dans les grandes (plus de 40 ha) exploitations agricoles les "censes", tenues par les "censiers" ».

<https://www.cetaitautemps.net/pages/metiers-d-antan/valet-de-charrue.html>



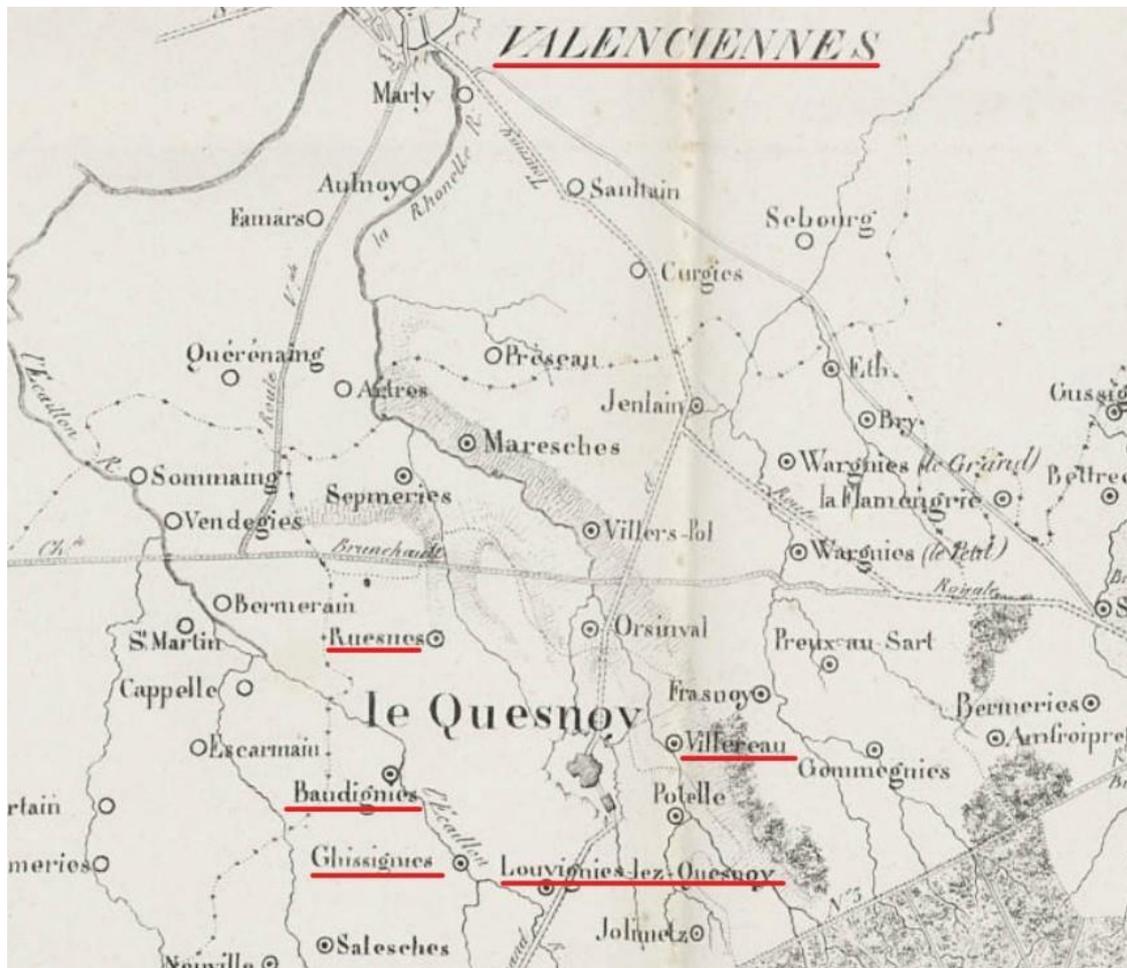
Être domestique au XIXe siècle, c'est avoir une vie misérable. A l'époque, on serre la main d'un ouvrier ; jamais celle d'un domestique. C'est le mépris qui pèse sur lui.

### **Domestique au XIXe siècle : une vie misérable, le poids du mépris**

On s'appuie ici sur un compte-rendu de l'ouvrage de Pierre Guiral et de Guy Thuillier sur la vie quotidienne des domestiques en France. Selon les auteurs, le XIXe siècle marque l'âge d'or des domestiques ; leur déclin commença au début du XXe siècle et s'accrut

considérablement après la guerre de 1939-1945. Les auteurs insistent sur l'aspect misérable de la vie des domestiques. Il pèse sur cette classe, quelle que soit sa diversité, le poids du mépris et, comme il est rappelé d'après plusieurs souvenirs, on serre la main d'un ouvrier, mais jamais celle d'un domestique.

### La migration des Grevin : du Valenciennois vers l'Avesnois



Source : Annuaire statistique du département du Nord, 1836

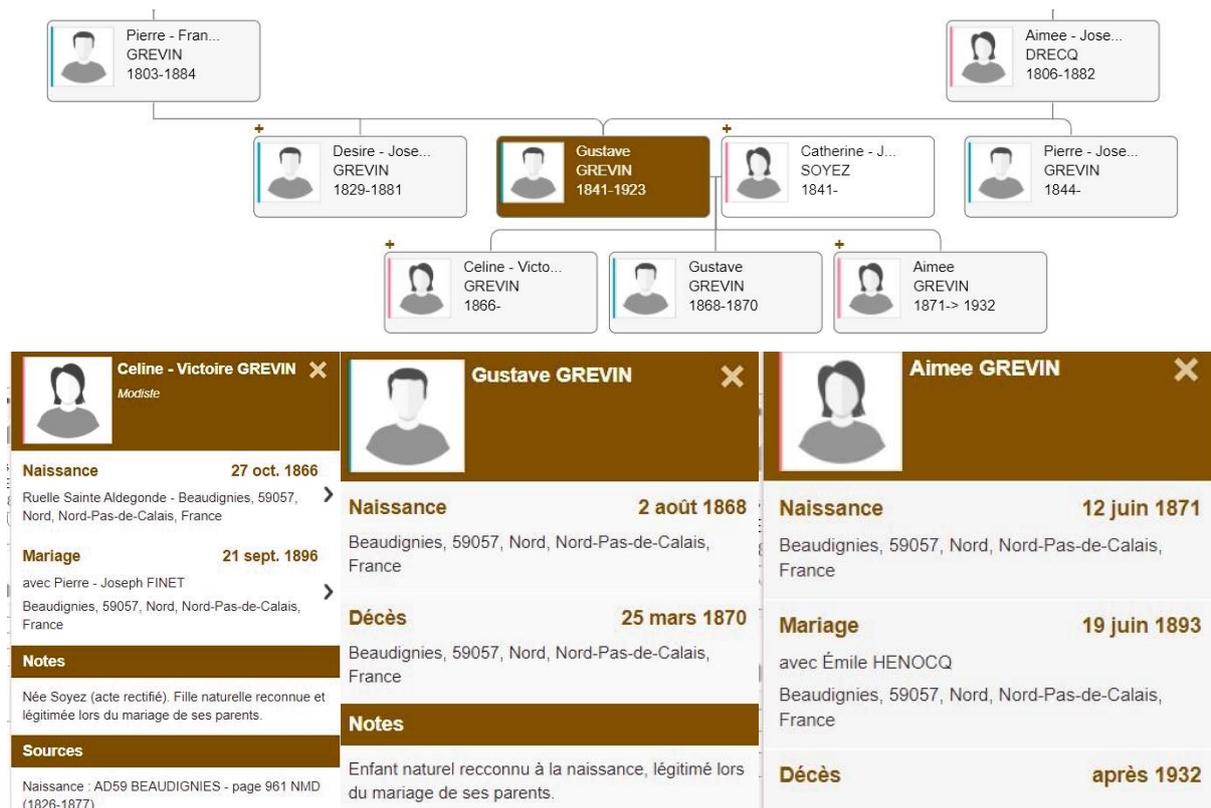
#### b) Qui est Céline Grevin ?

Celine Grevin est l'aînée d'une fratrie de trois enfants.

Enfant illégitime, née Soyez le 27 octobre 1866, ruelle Sainte Aldegonde à Beaudignies, Céline a été légitimée à l'âge de deux ans environ suite au mariage de sa mère Catherine, Josèphe Soyez avec Gustave Grevin le 7 novembre 1868.

Cette année-là, le 2 août était né un frère à qui il a été donné le prénom de son père [Gustave] ; il est décédé en mars 1870 avant d'atteindre l'âge de deux ans.

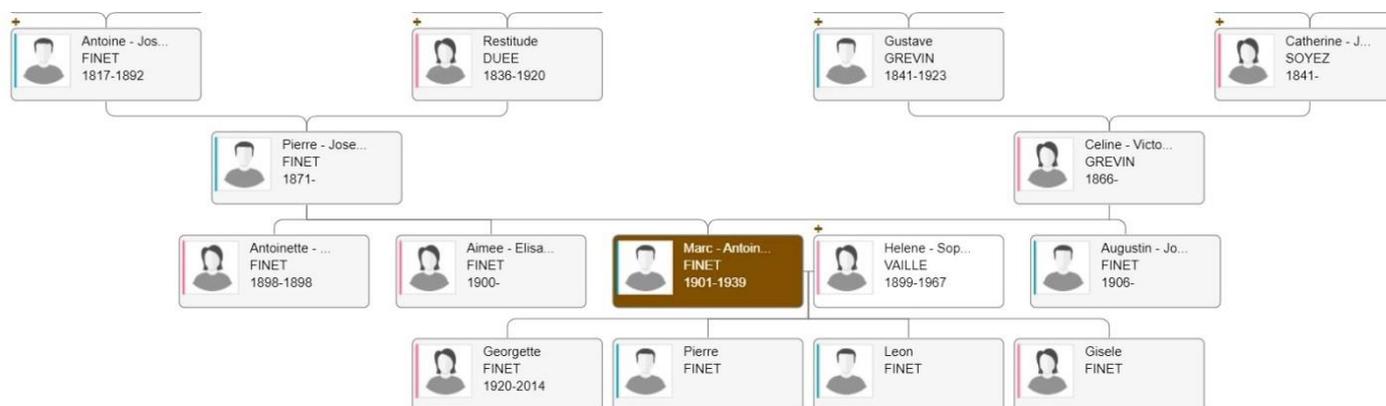
L'année suivante naît Aimée.



On s'appuie sur les données généalogiques de Luc Thébaud, accessibles sur Geneanet.

L'arbre généalogique consulté permet d'établir que Céline Grevin appartient, côté maternel à une famille originaire de Beaudignies et d'un bourg proche : Ghissignies où un certain Médard Soyez était né en 1736. Plus de deux siècles après, c'est dans ce village qu'un membre de la parentèle (Léon Finet) trouve l'âme sœur dans les années 1960 et qu'y naît une enfant (Laurence Finet). On vérifie ici, une fois de plus, et sur le temps long, l'importance de l'endogamie géographique.

Les grands-parents et les arrière-grands-parents de Céline étaient des artisans ; l'homme était tisseur, tisserand ou mulquinier et la femme, fileuse.



Céline Grevin est modiste.

## **Qu'est-ce qu'une modiste ?**

Être modiste à la campagne fin du XIXe – début du XXe peut surprendre. C'est sous-estimer l'importance de la mode et l'existence de vêtements de confection à cette époque, même à la campagne. Il y a à cette époque une révolution vestimentaire dans les campagnes en France.

## **Une révolution vestimentaire dans les campagnes**

Faire les choses à la campagne comme on les faisait en ville, et particulièrement s'habiller de la même façon, voilà ce qui constitue une véritable révolution.

## **L'irruption du prêt-à-porter dans les campagnes**

Avant la Grande Guerre, des boutiques vendaient des vêtements, et de plus en plus de gens en achetaient ; preuve d'une évolution importante dans les façons de s'habiller, même si ce changement mit un certain temps à pénétrer les couches rurales. Mais la mode des villes finit par faire irruption dans les campagnes, notamment auprès des jeunes filles.

Cette révolution vestimentaire dans les campagnes n'était pas passée inaperçue par un prêtre d'un bourg du Périgord qui, dans son rapport de 1925 à l'évêché, mentionne qu'on ne s'étonne plus de voir les jeunes métayères garder les vaches avec des bas de soie dans les prés !

## **En Périgord, les jeunes métayères ont des bas de soie dans les prés**

Dans les années 1920, à Saint-Saud-Lacoussière, un bourg rural du Périgord, le curé de la paroisse, Georges Julien, est frappé par les effets d'une prospérité économique qui marque la fin de la guerre et qui semble tourner ses paroissiens vers le culte de l'argent. Dans son rapport de 1925 à l'évêché, il semble particulièrement frappé par cet enrichissement et les changements dans la vie quotidienne précisant que c'est à cette date que les vêtements traditionnels font place à un habillement de type nouveau, plus semblable à celui de la ville. « Le mobilier à la maison est neuf. Les armoires sont garnies de linge acheté au plus haut cours. On n'entend plus les sabots le dimanche. Plus une coiffe. La mode est suivie scrupuleusement. Maintenant on ne s'étonne plus de voir les petites métayères garder les vaches avec des atours de villageoises: elles ont des bas de soie dans les prés ! ».

## **Les chaussures et les vêtements industriels remplacent les produits domestiques**

Les modes modernes qui avaient pénétré dans les campagnes depuis le milieu du XIXe siècle avaient supprimé les costumes locaux. Mais certaines régions de France avaient été envahies par les modes urbaines plus rapidement que d'autres.

Autrefois, les vêtements étaient de confection locale et ils le restèrent jusqu'à la fin du XIXème siècle dans certaines régions comme en Auvergne ; un habit durait entre vingt et trente ans. Le père de famille fabriquait souvent lui-même les sabots, la femme tricotait des bas de chanvre qui ne s'usaient jamais, mais ne tenaient pas très chaud.

Selon Eugen Weber, « Partout où les habits locaux subsistèrent jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle – dans le Limousin, en Auvergne, dans le Velay, en Bretagne -, les jeunes tentèrent d'y échapper. Les garçons portaient au moins la blouse, ou des vestes de drap noir, ou des habits d'étoffe de laine ou de coton ; les filles avaient des vêtements achetés en magasin, des ombrelles. Même les chapeaux ornés de fleurs et de plumes se répandaient. Et il en allait de même - grande nouveauté – pour les bijoux des villes... Faire les choses comme on les faisait en ville et particulièrement s'habiller de la même façon, voilà qui constituait une véritable ascension... Les coiffes et les costumes disparurent, au bout du compte, parce qu'ils étaient trop coûteux. Les industries locales du bonnet et de la dentelle déclinèrent ; les tailleurs fermèrent boutique les uns après les autres. Il en alla de même pour les brodeuses ; les coupes locales de la blouse disparurent quand un modèle unique élaboré à Paris commença à s'imposer à tous les acheteurs de province. Les sabots, et particulièrement ceux de luxe, furent abandonnés, tout comme les souliers de cuir confectionnés localement, dont on ne voulait plus maintenant que les chaussures fabriquées à Paris dont les prix étaient abordables ».

### **Du sabot aux chaussures industrielles**

Selon Eugen Weber, « A une époque où les chaussures constituaient un luxe, les villageois vivaient en sabots – du moins quand ils en avaient. Un jeune garçon recevait sa première paire à sa première communion....L'accroissement de la prospérité signifia d'abord des sabots pour tout le monde.... Puis bottes et souliers éliminèrent les sabots, et ces derniers ne furent plus guère employés que pour les tâches les plus salissantes.... A Mazières, cinq hommes fabriquaient des sabots en 1886, et seulement deux vingt ans plus tard.... Entre-temps, on était passé d'un cordonnier à trois.... Bientôt, les cordonneries allaient d'ailleurs céder la place aux chaussures industrielles, qui, à la veille de la guerre, étaient achetées par tout le monde ».

### **Un changement en deux étapes**

Selon Eugen Weber, le changement se produisit en deux étapes : le fait d'avoir de l'argent, le fait qu'il existait désormais des vêtements de confection.

L'auteur prend l'exemple du lointain Aveyron dans lequel « les campagnes avaient été envahies par le prêt-à-porter dans les années 1880 ; et il semblerait qu'en 1900, une modiste pouvait fort bien vivre dans un village modeste et que, le dimanche au moins, les jeunes filles de la campagne s'habillaient comme leurs sœurs des villes : chapeau à plumes, corset, robes aux couleurs vives, dessous ruchés, chausses noires, bottines jaunes, et ombrelle ».

### **Qu'est-ce qu'être modiste ?**

La modiste confectionne et vend des chapeaux. Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est un métier féminin, souvent exercé à domicile dans un petit atelier. La modiste doit faire preuve de création et avoir un goût artistique.

Artisane, la modiste du début du XX<sup>e</sup> siècle fabrique le chapeau à la main, bien souvent comme un objet unique. Elle conçoit des chapeaux de tissu, de feutre ou de fourrure

en fonction de la mode, de ses goûts artistiques et du visage de sa cliente. Elle modèle, teint, taille, coud et assortit ses chapeaux en les imaginant de toutes formes, tailles et matières. Chacune se fait un point d'honneur d'avoir les créations des plus originales, surtout le matin de Pâques. « Les chapeaux étaient garnis de fleurs, rubans, velours, tulle et plumes, c'était tout un art que de savoir disposer tous ces éléments »

### **Être modiste au XIXe siècle**

Selon le dictionnaire Wikipedia, le métier de modiste « était fort pratiqué par les femmes au début du XXe siècle, grande période de la mode du chapeau. Il était alors beaucoup moins « huppé », plus banalisé et plus répandu qu'il ne l'est aujourd'hui. Cependant, les modistes avaient le privilège de livrer leurs créations par le grand escalier et non par l'entrée des fournisseurs.

En France, Sainte Catherine est la patronne des modistes. Les jeunes femmes âgées de 25 ans non mariées qui travaillent dans l'industrie du vêtement sont surnommées « catherinettes ». Le 25 novembre, jour de la Sainte Catherine, elles se doivent de porter un chapeau souvent « farfelu », fabriqué par leurs amies. Cette tradition du XIXe siècle subsiste encore dans le milieu de la mode ».

### **Être modiste à Beaudignies en 1900**

Compte-tenu de ce qui précède, être modiste à Beaudignies en 1900 est tout-à-fait possible. C'est le cas de Céline Finet, née Grevin qui l'était. Elle pouvait vivre de ce métier dans ce petit village de l'Avesnois, un bourg d'un peu plus de 1 000 habitants jusqu'à la veille de la Grande Guerre. Elle peut même continuer à être modiste ensuite, même si son village natal connaît entre les deux guerres un net déclin démographique : Beaudignies perd 1/3 de sa population entre 1911 et 1936, soit en l'espace de vingt-cinq ans (700 habitants en 1936).

Céline contribue ainsi aux revenus familiaux en travaillant à son compte, à la maison, conciliant tâches domestiques et vie familiale; le métier de modiste convenant bien à ce style de vie.

Jusqu'aux années 1960, le chapeau fait partie intégrante de l'habillement féminin, conformément aux conventions sociales et religieuses. Dans la décennie suivante, cette mode séculaire disparaît avec l'esprit de liberté qui se développe dans la société française.

### **c) Le mariage de Pierre Finet avec Céline Grevin : un choc de civilisations ?**

Pierre Finet épouse Céline Grevin le 21 septembre 1896 à l'âge de vingt-cinq ans. Si ses frères aînés épousent des Onnaingeoises ; sa sœur cadette un habitant d'une commune proche d'Onnaing (Quarouble) ; lui épouse une Beaudignoise ! De la ville, il migre à la campagne.

### **De la ville vers la campagne**

Onnaing se trouve à un peu plus d'une vingtaine de kilomètres de Beaudignies. Il y a ici une exogamie relative sur le plan géographique. Le fait plus marquant est la migration de

Pierre du Valenciennois vers l'Avesnois ; de la ville vers la campagne. En cette fin du XIXe siècle, Pierre est à contre-courant du mouvement d'exode rural existant.

Mais cette migration n'est pas le fait du hasard. La sœur cadette de Céline, Aimée Grevin avait fait le chemin inverse trois années auparavant : le 19 juin 1893, elle épouse Emile Henocq (1868-1917), originaire d'Onnaing ! Si leur mariage a lieu à Beaudignies, le couple Grevin-Henocq réside en ville, à Onnaing où Emile est usinier, chaudronnier (chez Venot) et où naissent leurs six enfants (trois garçons et trois filles).



 <b>Émile HENOCQ</b> <i>Usinier</i>	 <b>Aimée GREVIN</b>
<b>Naissance</b> 27 août 1868 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 12 juin 1871 Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 19 juin 1893 avec Aimée GREVIN Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 19 juin 1893 avec Émile HENOCQ Beaudignies, 59057, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Décès</b> 24 avr. 1917 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b> après 1932

Décès d'Aimée Grevin : le 9 mars 1957 à Onnaing

### Le devenir des enfants du couple Henocq-Grevin

Les données généalogiques consultées confortent l'idée selon laquelle, dans le contexte d'Onnaing, cité industrielle et minière, les enfants deviennent ouvriers. On peut donner l'exemple de la fille aînée Emilia, née en 1894 qui devient faïencière ; elle épouse Paul Demain en 1912, ouvrier mineur.



 <b>Émilie - Aimée HENOCQ</b> <i>Faïencière</i>	 <b>Paul DEMAIN</b> <i>Ouvrier mineur</i>
<b>Naissance</b> 12 mai 1894 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 7 déc. 1888 Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 22 juin 1912 avec Paul DEMAIN Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 22 juin 1912 avec Émilie - Aimée HENOCQ Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France

## **Pourquoi Aimée a-t-elle quitté la campagne pour la ville ?**

On rappelle l'importance et le rôle de la migration en milieu rural à la fin du XIXe siècle, notamment parmi les jeunes filles. Citons Eugen Weber, selon lequel : « Quant aux femmes, tous les témoins soulignent qu'elles ont contribué à persuader les hommes d'abandonner la terre et le village, à délaissier une vie qui, pour elle, signifiait la peur, l'insécurité, l'ennui et l'excès de travail. Quand elles n'arrivaient pas à persuader les jeunes gens, les jeunes filles partaient toutes seules. Dans un village de l'Eure, en 1900, 42 fils de travailleurs agricoles sur 100 restaient à la campagne, mais seulement 15 filles sur 100 ».

### **S'élever socialement**

Partir en ville, permet de s'élever socialement. Epouser un ouvrier à la fin du XIXe siècle est une occasion supplémentaire de monter dans l'échelle sociale. Faut-il rappeler qu'Aimée est une fille de domestique et que sa condition de vie est à cette époque misérable (voir ci-dessus). Comment alors ne pas vouloir fuir cette condition ?

Il est fort probable que les relations familiales entretenues entre les deux sœurs ont été pour Céline l'occasion d'une rencontre avec un Onnaingeois : Pierre Finet.

Peut-être l'a-t-elle rencontré un week-end, dans l'une des nombreuses guinguettes de la frontière belge, toute proche ? Ou l'a-t-elle rencontré lors d'un bal de ducasse ; la fête populaire annuelle des villages et villes, en Belgique et dans le nord de la France, organisée généralement le jour de la fête du saint patron de la localité ?

La question reste posée.

Toujours est-il que Pierre Finet devient son prétendant ! Il est ouvrier et réside en ville. Âgée alors de trente ans au moment de son mariage, Céline n'épouse ni un paysan, ni un habitant de la campagne.

Mais, à la différence d'Aimée, le couple Grevin-Finet réside à Beaudignies où quatre enfants sont nés sur la période 1898-1906 et où Céline exerce le métier de modiste. C'est sans doute la raison pour laquelle, à la différence de sa sœur, elle ne quitte pas la campagne pour la ville. Peut-être a-t-elle aussi souhaité rester auprès de ses parents à Beaudignies. Son père est décédé en 1923 ; sa mère, en 1933. Ils étaient âgés, respectivement, de 81 ans et de 92 ans. Pierre continuera probablement quant à lui son métier de mouleur sur sable. Une ligne de chemin de fer relie l'Avesnois au Valenciennois.

Cette description opposant la ville et la campagne et l'exogamie géographique de Pierre ont-ils été l'occasion d'un véritable choc des civilisations entre Pierre et Céline

### **Un choc de civilisations ?**

Nous ne le pensons pas. Tandis que Pierre Finet est à Onnain dans le contexte de la révolution industrielle, Céline Grevin est à Beaudignies dans le contexte de la révolution vestimentaire qui fait irruption dans les campagnes : elle est modiste. Céline est une femme moderne, en avance sur son temps.

## Etre modiste à Beaudignies dans les années 1900



#### d) Qui sont les enfants du couple Finet – Grevin ?

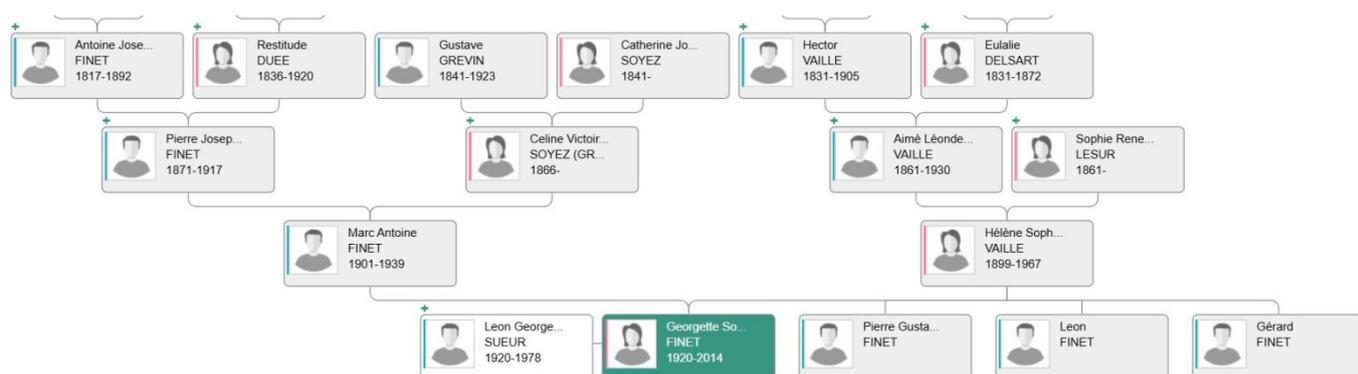
D'Onnaing, les Finet s'implantent à Beaudignies: quatre enfants naissent dans ce bourg entre 1898 et 1906. Qui sont-ils ? Quel est leur devenir ?

- Née le 15 juin 1898, Antoinette, Catherine Finet décède la même année le 25 décembre, vérifiant l'importance de la mortalité infantile à la fin du XIXe siècle.

- Aimée Elisabeth Finet naît le 28 février 1900. Elle appartient à une génération de jeunes filles qui ne trouveront pas toutes des prétendants. La Grande Guerre a des conséquences indirectes pour les jeunes filles en âge de se marier. La pyramide des âges, aux jeunes âges, se trouve être déséquilibrée, suite au grand carnage. La compétition en vue du mariage est défavorable pour les jeunes filles, les garçons ayant l'embarras du choix. J'avais déjà fait cette remarque au sujet de ma grand-mère Hélène Vaille. Elle vaut également pour Aimée Finet : célibataire, elle le restera et elle sera sans postérité.

- Marc Antoine Finet naît le 24 avril 1901. Marié à Hélène Vaille c'est leur histoire, et celle de leurs enfants, qui est ici contée.

#### Arbre généalogique du couple Marc Finet-Hélène Vaille



Source : **Généalogie de Christiane Combat**

- Augustin Joseph Finet naît le 20 juillet 1906 ; il est décédé le 17 décembre 1986, âgé de 80 ans. Il a épousé Olympe Honorine Blas en 1934. Née en 1905 à Beaudignies, elle est décédée en 1991, âgée de 85 ans. Le couple n'a pas eu d'enfant.

#### e) Le veuvage précoce de Céline en 1911

En 1911, à l'aube d'un conflit mondial, Céline entre dans une période de veuvage précoce suite au décès prématuré, à l'âge de 40 ans, de Pierre Finet (1871 - 1911). La vie maritale a été de courte durée : 15 ans. Céline est veuve, à l'âge de 45 ans.

Elle entre dans une longue période de veuvage qui durera une quarantaine d'années.

Ses enfants sont encore en bas âge : l'aînée (Aimée) est âgée de 11 ans ; Marc est âgé de 10 ans ; le cadet (Augustin) est seulement âgé de 5 ans.

Ses parents vivent encore (pour rappel : son père est décédé en 1923 ; sa mère, en 1933). Six personnes appartenant à trois générations différentes habitent sous le même toit dans la maison de famille, située sans doute ruelle Sainte Aldegonde.

Les ressources sont celles de l'atelier de modiste de Céline. Mais elles ne suffisent sans doute pas. Le salaire de Pierre manque. De source familiale, Céline a travaillé dans les champs de betteraves à une époque où le travail agricole n'était pas encore mécanisé. Et c'est le contexte de la Grande Guerre : les paysans quittent les fermes pour aller au front.

#### **f) Evocation de quelques souvenirs des années 1960**

Evoquer des souvenirs des années 60 est l'occasion de rappeler les relations familiales existantes entre les Finet de Beaudignies et ceux de Ruesnes (les enfants du couple Vaill-Finet).

Les membres descendants de la famille Finet ont entretenu régulièrement des liens familiaux avec Aimée et Augustin. Au nouvel an par exemple, on s'échangeait les vœux. Il y avait un certain attachement entre les membres de la famille appartenant aux Finet. La proximité géographique entre Ruesnes et Beaudignies aidant, Aimée venait régulièrement rendre visite au domicile familial de mes parents, à Ruesnes.

Né en 1948, je n'ai pas connu Marc Finet, mon grand-père maternel. Je n'ai que le souvenir du cliché du cadre-photo.

Augustin et Aimée étaient, respectivement mon grand-oncle et ma grand-tante. Celle-ci envoyait à ma sœur Marie-France et à moi une carte à l'occasion de la Sainte Catherine et de la Saint Nicolas.

#### **La carte de Sainte Catherine et de Saint Nicolas d'Aimée Finet**

Au moment de la Sainte Catherine et de la Saint Nicolas, ma sœur et moi, nous recevions à cette occasion une carte nous souhaitant « Bonne fête ». Elle la signait de façon originale : « 1 - 6 », la première et la sixième lettre de l'alphabet correspondant aux initiales de son prénom (Aimée) et de son nom (Finet).

#### **La carte de Ste Catherine d'Aimée Finet**



Cette tradition devait être importante pour notre grand-tante. On rappelle ici que Sainte Catherine est la patronne des modistes. Sa mère Céline l'était ! Au XIXe siècle, et même après, la tradition voulait que les « catherinettes » se doivent de porter un chapeau, souvent farfelu, fabriqué par leurs amies. Dans le nord de la France, les petites écolières s'offrent des cartes de vœux pour la Sainte Catherine, évènement traditionnellement perçu comme la fête des filles, tandis que la Saint Nicolas est considérée comme celle des garçons.

### **L'accident du travail d'Augustin Finet**

Dans la tradition ouvrière des Finet, Augustin était métallurgiste dans une entreprise du Valenciennois. Vers la fin de sa carrière, il a eu un accident du travail. Il racontait avoir eu la vie sauve grâce à l'opérateur qui avait arrêté la machine dans laquelle il était tombé accidentellement. Il s'était retrouvé à l'hôpital de Valenciennes et nous étions allés lui rendre visite avec ma mère.

Suite à cet accident, Augustin avait perdu l'usage du bras droit. Ce handicap ne lui sans doute pas permis de reprendre son activité professionnelle. Dans la vie quotidienne, on devinait également l'existence de ce handicap ; et il lui manquait un morceau de l'oreille droite. Son épouse, Olympe pour l'état civil, avait un prénom usuel : Laure ; on l'appelait « tante Laure ».

Le cliché ci-après les présente. Il a été tiré à l'occasion de la célèbre braderie de Valenciennes. Le photographe professionnel était présent ! Pour l'occasion, et dans la tradition des Finet, Augustin avait mis son beau costume, la chemise blanche et la cravate !

**Augustin Finet (1906-1986) - Laure Finet, née Blas (1905-1991)**



Cliché de Marie-Hélène Lemoine, née Finet

### g) Des relations de cousinage avec les Finet-Braconnier-Dochez

On souhaite ici faire état de relations de cousinage existantes entre les Finet de l'Avesnois et les Finet-Braconnier-Dochez du Valenciennois, notamment avec deux des descendants : Alphonse Braconnier (1906-1987), coiffeur et Jean-Marie Dochez, boucher.

Ils ont participé à des événements de la vie familiale ayant eu lieu dans l'Avesnois : mariage, communion, baptême. En 1964, par exemple, Jean-Marie Dochez (à gauche sur le cliché) est présent lors de la communion d'Annie Bédenel ayant eu lieu à Louvignies-Quesnoy (ferme du Futoy). Il est également le parrain de la sœur cadette, Françoise.



### Qui sont les Braconnier ?

Les Braconnier sont une famille de Quarouble, un bourg proche de celui d'Onnaing. On rappelle ici qu'Alphonsine Finet est la sœur cadette de la fratrie, sortie de la condition paysanne en épousant un membre de la famille Braconnier de Quarouble, maçon. Ils sont nombreux.

Comme pour les Finet d'Onnaing, les ancêtres des Braconnier sont des paysans à une époque où nombreux étaient ceux occupés par le travail de la terre. Certains membres de la famille Braconnier sont demeurés cultivateurs jusqu'au XXe siècle. D'autres sont devenus maçons vers la fin du XVIIIe siècle et le sont restés pendant plusieurs générations. C'est un membre de la 3<sup>ème</sup> génération qu'épouse Alphonsine Finet à la fin du XIXe siècle.

Les maçons constituent un groupe social différent de celui des paysans. Leur histoire est ancienne ; ils appartiennent à un autre monde. C'est un vaste sujet sur lequel on apportera quelques éléments.

Sur le plan étymologique, en 1178 « broconnier » signifie : « veneur ou valet qui s'occupe des chiens de chasse ». On trouve la même idée dans la définition suivante de braconnier : « celui qui dirige les chiens braques ». Ce nom a pris ensuite le sens détourné qu'il a maintenant : celui qui se livre au braconnage, qui s'empare furtivement du gibier ou du poisson d'autrui.

## Le tribut des Braconnier à la Grande Guerre

Les Braconnier, comme d'autres familles, ont payé un tribut à la Grande Guerre.

[Monument à Quarouble | Les monuments aux morts \(univ-lille.fr\)](#)

Deux membres de la même famille Braconnier sont morts pour la France ; l'un le 16 octobre 1914, au début de la guerre ; l'autre le 11 septembre 1918, à quelques mois de la signature de l'armistice. Il s'agit de : Braconnier Alfred, Emile (1893-1914) et de Braconnier Edgar, Auguste (1891-1918) ; « Morts pour la France ».

 <b>Alfred Emile BRACONNIER</b> <i>Soldat 2è Cl. 1er Rgt d'infanterie - Mort pour la France</i>	 <b>Edgard Auguste Arthur BRACONNIER</b> <i>Soldat 2èCl 259è Rgt d'Artillerie - Mort pour la France</i>
<b>Naissance</b> 28 août 1893 Quarouble, 59243, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Naissance</b> 31 déc. 1891 Quarouble, 59243, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Décès</b> 16 oct. 1914 La Neuville - Cormicy, 51220, Mame, Grand Est, FRANCE	<b>Décès</b> 11 sept. 1918 Ferme de Cuperly - Cuperly, 51400, Mame, Grand Est, FRANCE
<b>Sources</b> Naissance : Acte de naissance - AD - QUAROUBLE - Copy - N 1875/1899 - P. 559/687 Décès : Acte de décès - AD - QUAROUBLE - - D 1919 - P. 23/80 - Transcription	<b>Sources</b> Naissance : Acte de naissance - AD - QUAROUBLE - Copy - N 1875/1899 - P. 532/687 Décès : Acte de décès - AD - QUAROUBLE - - D 1919 - P. 13/80 - Transcription

Source : Arlette Dochez

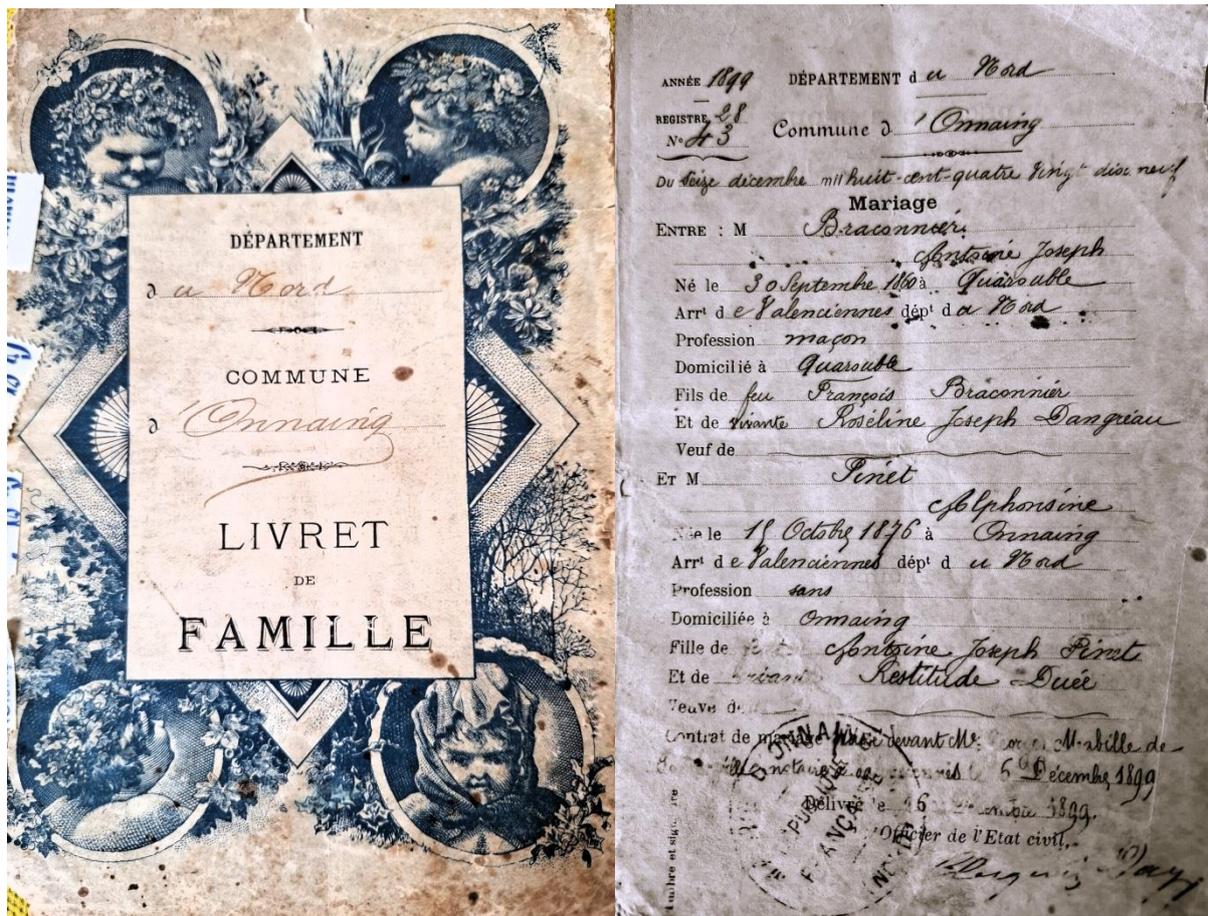
## Le couple Finet-Braconnier

Alphonsine Finet (1876-1909), sœur cadette de Pierre Finet [l'époux de Céline Grevin], épouse en 1899 Antoine Joseph Braconnier (1860-1944). Il appartient à la troisième génération de maçons.

 <b>Alphonsine FINET</b> <i>Ménagère</i>	 <b>Antoine Joseph BRACONNIER</b> <i>Maçon</i>
<b>Naissance</b> 15 oct. 1876 Onnaing, 59264, Nord, FRANCE	<b>Naissance</b> 30 sept. 1860 Quarouble, 59243, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Mariage</b> 16 déc. 1899 avec Antoine Joseph BRACONNIER Onnaing, 59264, Nord, FRANCE	<b>Mariage</b> 16 déc. 1899 avec Alphonsine FINET Onnaing, 59264, Nord, FRANCE
<b>Décès</b> 1 févr. 1909 Quarouble, 59243, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Décès</b> 28 janv. 1944 Quarouble, 59243, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Sources</b> Naissance : Acte de naissance - AD - ONNAING - - NMD 1872/1884 - P. 173/509 Décès : Acte de décès - AD - QUAROUBLE - - D 1875/1910 - P. 418/446	<b>Sources</b> Naissance : Acte de naissance - AD - QUAROUBLE - Copy - NMD 1852/1871 - P. 383/857 Décès : Acte de décès - AD - QUAROUBLE - - D 1944 - P. 3/15

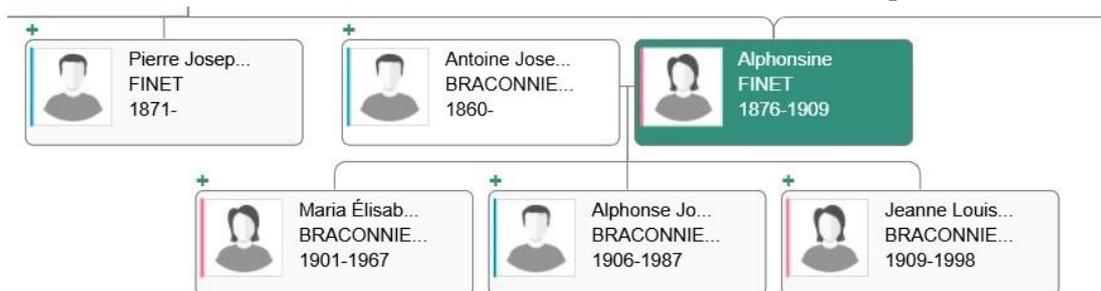
Source : généalogie d'Arlette Dochez

**Livret de famille, 1899** (Mariage Antoine Braconnier-Alphonsine Finet)



Source : Jean-Marie Dochez

De cette union sont nés trois enfants entre 1901 et 1909 : Maria, Alphonse, Jeanne.



Généalogie de Michel Lacour

Alphonsine Finet décède prématurément à l'âge de 33 ans. Elle laisse trois enfants orphelins âgés respectivement de 8 ans (Maria), 3 ans (Alphonse) et Jeanne qui vient de naître : née le 13 janvier 1909 ; sa mère décède des suites de couches le 1<sup>er</sup> février 1909.

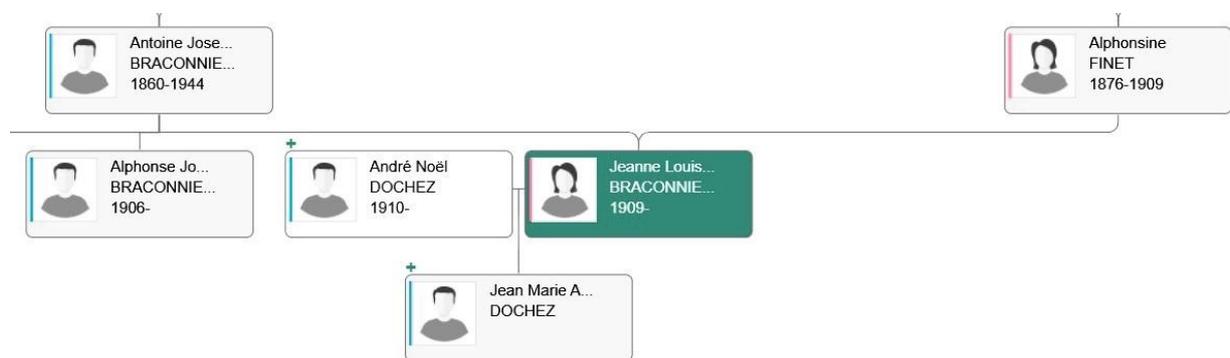
Leur père Antoine entre alors dans une longue période de veuvage de plus de quarante ans. Il ne se remarie pas. La solidarité familiale est ici importante en ce début du XXe siècle. Par ailleurs, l'aînée de la fratrie, Maria, en grandissant, a eu de plus en plus le rôle d'une seconde maman. A l'âge de 23 ans, elle épouse Emile Delpature en 1924. Son frère Alphonse

est alors âgé de 18 ans : il apprend le métier de coiffeur et l'appel sous les drapeaux n'est pas loin. Sa petite sœur quant à elle n'est âgée que de 15 ans. De source familiale, le couple Braconnier-Delpature a un rôle important vis-à-vis de la sœur cadette jusqu'à son mariage en 1935.

### Le mariage de Jeanne Braconnier et d'André Dochez

Jeanne, née Braconnier, épouse André Noël Dochez en 1935. Les Dochez sont une famille de bouchers depuis plusieurs générations. Elle est originaire de Quarouble. De cette union naît Jean-Marie Dochez. Il devient boucher dans la tradition paternelle de sa famille.

Jean-Marie Dochez est le petit-fils d'Alphonsine Finet (arbre généalogique ci-après). C'est un cousin des Finet de l'Avesnois.

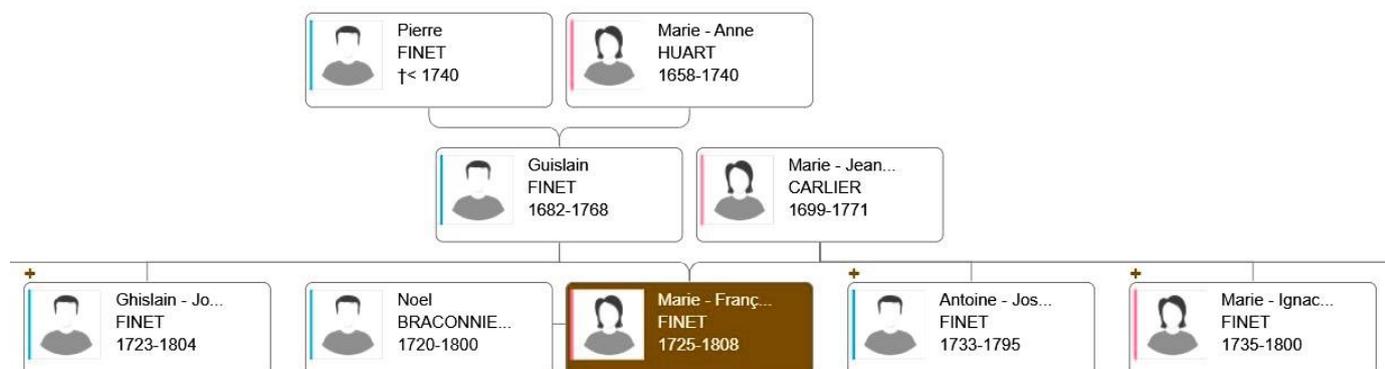


**Jean-Marie Dochez : le petit-fils d'Alphonsine Finet, cousin des Finet de l'Avesnois**

### L'endogamie dans certaines familles

A noter qu'au XVIIIe siècle un membre de la famille Braconnier avait épousé un membre de la famille Finet ; soulignant ici l'importance de l'endogamie.

C'était en 1748 : Marie-Françoise Finet (1725-1808) épouse à Onnaing Noël Braconnier (1720-1800), censier. Ils sont tous deux décédés à Quarouble (source : généalogie de Luc Thebaud). On rappelle ici que Marie-Françoise Finet est la fille de Guislain Finet (1682-1768) et de Marie Carlier (1699-1771). Cf. l'arbre généalogique ci-dessous.



Source : généalogie d'Arlette Dochez

Marie - Françoise FINET ✕		Noel BRACONNIER ✕	
<b>Naissance</b>	<b>1725</b>	<b>Naissance</b>	<b>29 oct. 1720</b>
Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France		Quarouble, 59479, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
<b>Mariage</b>	<b>22 oct. 1748</b>	<b>Mariage</b>	<b>22 oct. 1748</b>
avec Noel BRACONNIER Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France		avec Marie - Françoise FINET Onnaing, 59447, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
<b>Décès</b>	<b>7 avr. 1808</b>	<b>Décès</b>	<b>29 oct. 1800</b>
Quarouble, 59479, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France		Quarouble, 59479, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	

### Naissances et mortalité infantile au milieu du XVIIIe siècle

Marié en 1748, le couple Finet-Braconnier ci-dessus a eu dix enfants en vingt ans, nés entre 1749 et 1770. On vérifie ici qu'à cette époque il n'y a pas de limitation volontaire des naissances. Elles se succèdent ; seul l'allaitement les espace.

La mortalité infantile est importante ; les décès prématurés sont nombreux. On peut le vérifier dans le cas présent. Sur les dix enfants nés, la moitié d'entre eux sont décédés à la naissance, le plus souvent, ou avant d'atteindre l'âge de 1 an. Deux enfants sont décédés prématurément (l'un à l'âge de 25 ans ; l'autre à l'âge de 13 ans). Seuls trois enfants sont survivants : deux garçons et une fille.

Quel est leur devenir ?

Si la fille est journalière et épouse un journalier, les deux garçons : Antoine [1749-1820] et Pierre [1769-1839] quant à eux sortent de l'agriculture en devenant maçon, avant la Révolution Française.

Ce point est intéressant et il est à souligner : d'origine paysanne, les membres de la famille Braconnier deviennent avant la fin de l'Ancien Régime, des maçons. Et ce, à la différence des Finet qui sortiront de l'agriculture un siècle plus tard.

Les enfants de Pierre Braconnier deviennent des maçons pour la seconde génération. Marié à Marie Rose Cazin (1770-1848), 15 enfants naissent, dont 12 sont survivants : 7 filles et 5 garçons.

Si l'un devient cultivateur, un autre, charpentier-menuisier, trois d'entre eux deviennent maçons, dont François (1810-1881). Ils ont des enfants qui deviennent la 3<sup>ème</sup> génération de maçons, dont Antoine (1860-1944) qui sera le prétendant d'Alphonsine Finet (voir généalogie ci-après).

Bref, on l'a compris, chez les Braconnier de Quarouble, les maçons sont nombreux. Et les maçons constituent un autre monde.

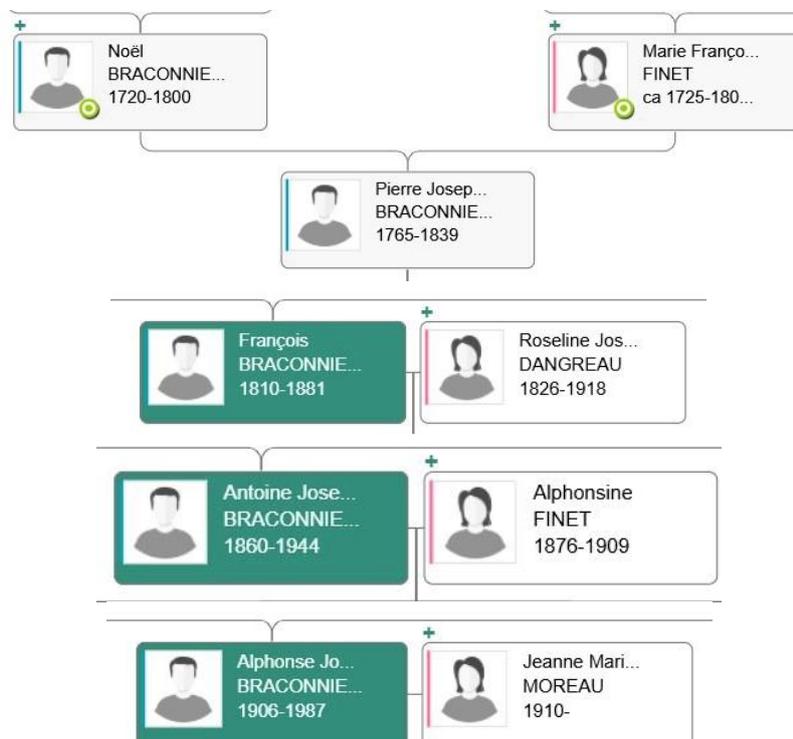
## Le monde des maçons : le cas des Braconnier

« Les maçons forment une corporation soudée par une histoire ancienne de plusieurs millénaires. Au Moyen Âge, le métier de maçon s'organise en une corporation très hiérarchisée entre apprentis, compagnons et maîtres. Malgré plusieurs mesures visant à interdire ce mouvement, le compagnonnage connaît son apogée aux 18e et 19e siècles » (source : Bnf).

Les Braconnier sont dans ce contexte. Les éléments nous manquent ici pour savoir si les trois générations de Braconnier (Cf. arbre généalogique ci-après) ont été des compagnons avant de devenir des maçons. La question reste donc posée. Mais toujours est-il qu'en devenant maçon, les Braconnier appartiennent à un groupe social à part. Et ce, même si « la révolution industrielle bouleverse beaucoup de pratiques et de coutumes ancestrales ; les maçons forment toujours un groupe social à la culture riche de nombreux rituels, traditions et chansons » (source : Bnf).

### Le couple Alphonsine Finet (1876-1909) - Antoine Braconnier (1860-1944)

En 1899, Alphonsine Finet épouse Antoine Braconnier un membre de la troisième génération de maçons d'une famille sortie de l'agriculture depuis plus d'un siècle. Elle conforte ainsi sa sortie de l'agriculture, en réalisant toutefois une exogamie géographique, toute relative, résidant après son mariage à Quarouble, le berceau des Braconnier !



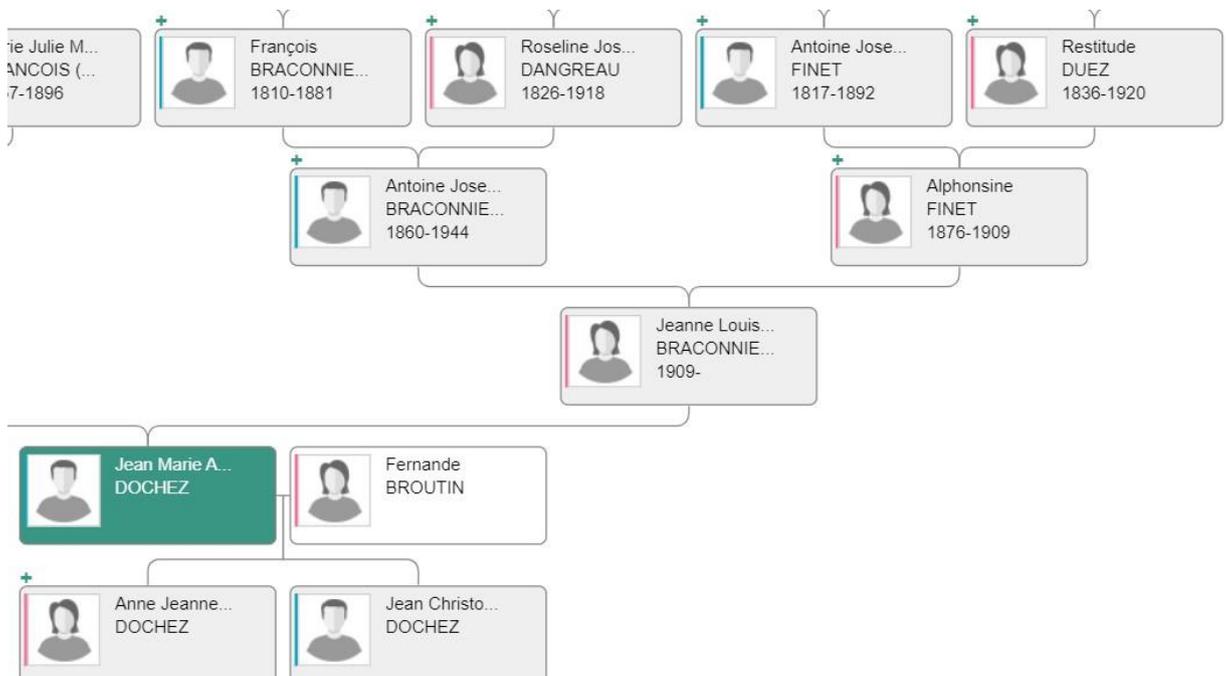
**Alphonse** est le second membre de la fratrie. Il ne poursuit pas la tradition de maçon des Braconnier : il est coiffeur. Il conforte son statut d'artisan en épousant Jeanne Moreau, tailleur d'habits. Alphonse a entretenu des relations de cousinage avec les Finet de l'Avesnois.

 <b>Alphonse Joseph BRACONNIER</b> <i>coiffeur</i>	 <b>Jeanne Marie Virginie MOREAU</b> <i>tailleur d'habits</i>
<b>Naissance</b> 18 mars 1906 Quarouble, 59243, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Naissance</b> 15 oct. 1910 Onnaing, 59264, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Mariage</b> 10 févr. 1935 avec Jeanne Marie Virginie MOREAU Onnaing, 59264, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Mariage</b> 10 févr. 1935 avec Alphonse Joseph BRACONNIER Onnaing, 59264, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Contrat de mariage</b> 13 févr. 1935 avec Jeanne Marie Virginie MOREAU étude de Me Carpentier Jean - Valenciennes, 59300, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Contrat de mariage</b> 13 févr. 1935 avec Alphonse Joseph BRACONNIER étude de Me Carpentier Jean - Valenciennes, 59300, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Décès</b> 11 févr. 1987 Valenciennes, 59300, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	
<b>Sources</b> Naissance : registre de l'état civil de QUAROUBLE - 19060319_N_DSC04240.JPG - travaux GENEALO-Photograph	

Source : Généalogie de Michel Lacour

Jeanne Braconnier, (la sœur d'Alphonse) est la cadette de la fratrie du couple Alphonse Finet-Antoine Braconnier. Sa mère était décédée à sa naissance en 1909, des suites de couches. En 1935, elle épouse à Quarouble André Noël Dochez. De cette union naît **Jean-Marie Dochez**. Marié à Fernande Broutin, ils ont deux enfants : Anne et Jean-Christophe (voir généalogie ci-après). Cette famille sera associée à de nombreux événements familiaux des Finet de l'Avesnois avec lesquels des rapports de cousinage sont entretenus.

### Des rapports de cousinage entre Jean-Marie Dochez et les Finet de l'Avesnois



Source : Généalogie d'Arlette Dochez

## **Clin d'œil à Jean-Marie Dochez et à Fernande**

Des cousins ici réunis à l'occasion d'événements familiaux

**Les 90 ans de Gisèle** (20-02-2022), Maroilles



Gisèle, Fernande, Jean-Marie Dochez et, ci-dessus, sa filleule Françoise

**Les 70 ans de Patrick** (9-03-2025), Maroilles



Jean-Marie Dochez et son épouse Fernande, née Broutin ; à droite : Gisèle Bédenel, née Finet

(Cliché de Pierrot Finet)

## Partie 4 - La vie d'Hélène après le décès de Marc Finet

On poursuit l'histoire d'Hélène après la disparition de son époux. Il est inutile de dire que le décès de Marc Finet a été un drame. Par ailleurs, l'hiver 1939-1940 fut rude.

### Un hiver rude après le décès de Marc Finet

Le mois ayant suivi le décès de Marc Finet (janvier 1940) est celui d'un hiver rude à Ruesnes. On s'appuie ici sur le carnet d'un soldat mobilisé lors de la guerre 1939-45.

En effet, en septembre 1939, la guerre est encore loin mais de nombreux soldats sont mobilisés en France. Pierre Bédenel en fait partie : c'est le père dont le fils Roland deviendra le prétendant de Gisèle une décennie plus tard. Il se trouve dans les Ardennes en décembre 1939 et en janvier 1940, à moins d'une centaine de kilomètres de Ruesnes. Dans son carnet de route, Pierre Bédenel mentionne une température de moins 22° le 26 janvier 1940. Il ajoute : « le débarquement a lieu à Rimogne (Ardennes) sous une tempête de neige. Pendant la route de Rimogne aux Mazures (Les Mazures, Ardennes, vers Revin), une brume glaciale nous ensevelit et nous sommes recouverts de glace ».

### Janvier 1940 : le mois d'un hiver rude dans les Ardennes

*Nous débarquons à **Montmeillant** (Ardennes, entre Rethel et Hirson) le **14 décembre** sous une pluie diluvienne. Arrivé à **Grand Champ** (Ardennes) à 19h. Nous repartons **le 16** au matin pour cantonner à **Lucquy** (Ardennes). Nous restons jusqu'au **26 janvier 1940** où nous embarquons à **Novion-Porcien** (Ardennes) par un froid de moins 22°. Le débarquement a lieu à **Rimogne** (Ardennes) sous une tempête de neige. Pendant la route de Rimogne aux **Mazures** (Les Mazures, Ardennes, vers Revin), une brume glaciale nous ensevelit et nous sommes recouverts de glace. Nous arrivons aux Mazures le **27 (janvier)** à 3 heures et demi. Pendant trois mois,*

Source : Le Magazine de la Société Historique de Maroilles, mai 2020, p. 46

D'après le carnet de route du Maréchal des Logis Chef, Pierre Bédenel (en possession de la famille)

A l'âge de 40 ans, Hélène est veuve et elle se retrouve alors seule avec cinq enfants à charge, dont certains sont en bas âge : Gérard, à peine âgé de 3 ans, ne peut avoir de souvenirs de son père ; Gisèle, 7 ans ; Léon, 9 ans ; Pierre, 11 ans. C'est Georgette, notre mère, qui à 19 ans est la plus âgée de la fratrie. Elle sera pour sa sœur et ses frères, notamment le cadet, une seconde mère. Elle nous expliquera que c'est elle qui s'occupera de Gérard pour s'habiller ou pour faire sa toilette, par exemple.

Pour vivre et faire grandir ses enfants, Hélène n'aura pas d'autres choix que de poursuivre la petite exploitation familiale sur le modèle de l'autosubsistance. Certes, on ne manquera pas de lait, ni de beurre, ni de fromage blanc au moment des vaches grasses. Il n'y avait pas d'œufs à profusion toute l'année, mais on savait les conserver tout l'hiver. La production domestique n'est pas négligeable et on ne laisse « rien perdre » des produits du jardin. L'argent étant rare, on achète peu.

L'autosubsistance n'est pas un vain mot et on en rappelle ici la définition d'Eugen Weber : « Les paysans cultivaient ce dont ils avaient besoin, ou apprenaient à n'avoir de besoin que pour ce qu'ils pouvaient cultiver ; ils gardaient ce qu'il leur était possible d'emmagasiner, vendaient ce qu'ils pouvaient, du mieux qu'ils le pouvaient ».

La mort d'un conjoint est un traumatisme. Hélène va pouvoir compter sur la solidarité d'une famille voisine : les Carpentier (§1). Par ailleurs, les solidarités familiales vont entrer en jeu ; la présence chaleureuse de la famille et de proches est importante (§2).

### 1) - La solidarité d'une famille voisine : les Carpentier

La famille Carpentier est voisine de celle des Vaille. Ce sont deux familles qui ont laissé une empreinte dans l'histoire du bourg. Elles ont également un passé en commun puisque de la fin du XIXe au début du XXe siècle, un membre de la famille Carpentier (Isidore) était Maire de Ruesnes ; Hector Vaille (1831-1905), son adjoint.

La famille Carpentier avait mis à disposition de la nôtre un terrain lui permettant d'avoir un grand jardin ; jouxtant le leur. Ce jardin sera cultivé par plusieurs générations pendant de nombreuses décennies. Il a permis d'avoir des ressources complémentaires à celles tirées de la petite exploitation familiale. D'une superficie de 2 ares et 40 centiares (240 m<sup>2</sup>), ce terrain sera acheté par ma mère à la famille en 1966.

On gardera ici la mémoire de cette solidarité villageoise de voisinage qui a été importante après le décès de Marc Finet. Quatre années plus tard, c'est au tour de la famille Carpentier de connaître la disparition prématurée de leur fils Michel, âgé de 19 ans. Parmi nos photos de famille, on trouvera l'image gardée, en son souvenir. Elle témoigne des bonnes relations de voisinage existantes.

### Le souvenir de Michel Carpentier

Michel Carpentier décède à Ruesnes le 4 mars 1944, à l'âge de 19 ans. On vérifie ici l'existence encore à cette époque, de disparitions prématurées. C'était quelques mois avant le mariage de mes parents. Gisèle était alors âgée de 12 ans et elle en garde le souvenir. C'était « un beau garçon », dit-elle. Il est tombé malade. La guerre n'était pas encore terminée. Le système de soins n'était pas encore développé comme aujourd'hui.



## Qui sont les Carpentier ?

Les Carpentier sont nombreux, voire très nombreux, ne serait-ce qu'en Avesnois et même dans des bourgs voisins comme ceux de Maresches et de Ruesnes, distants de cinq kilomètres.

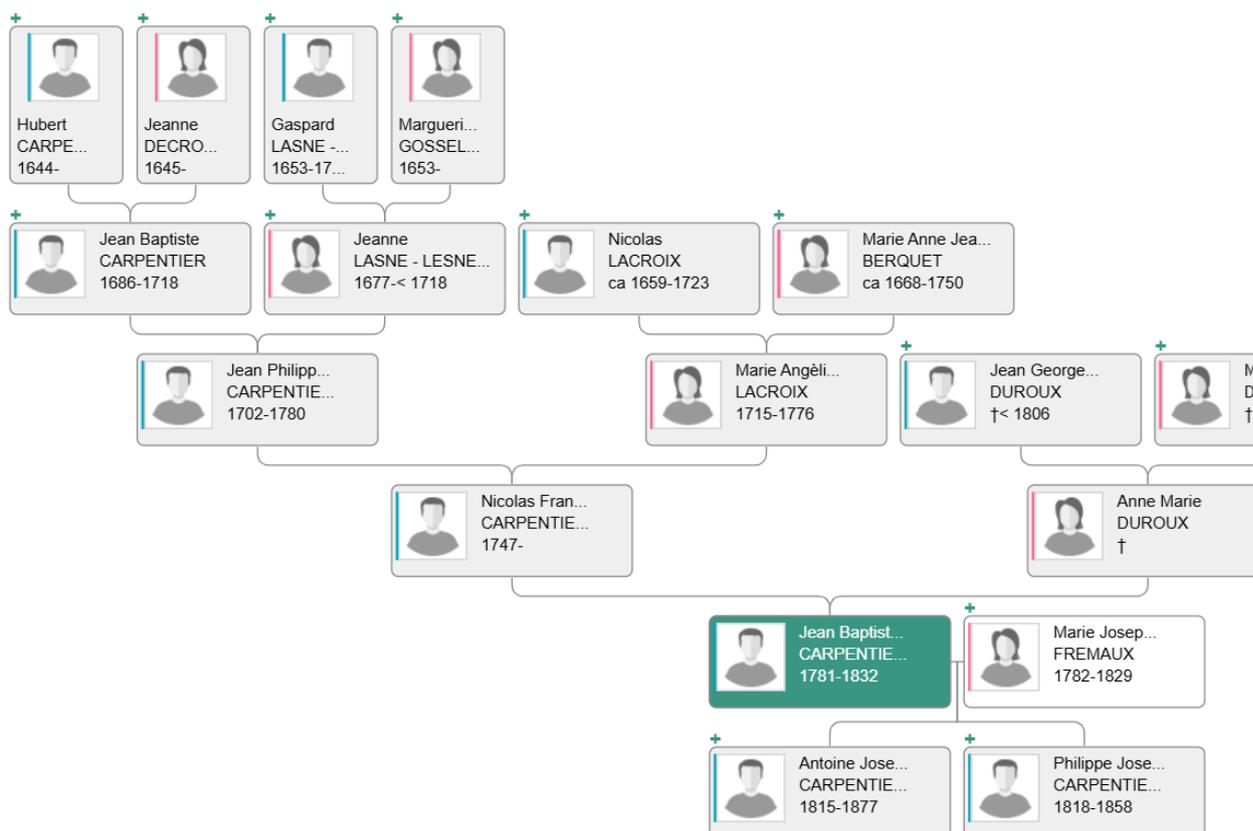
On s'appuie ici sur les travaux généalogiques de Benoit Carpentier accessibles sur le site Geneanet. Le moteur de recherche ci-après permet de rechercher nos ancêtres :

<https://www.geneanet.org/>

## L'exemple des Carpentier de Maresches

Pour mémoire on évoque ici l'existence d'un moulin Carpentier à Maresches. Situé sur la Rhonelle, en amont du moulin Sueur, il appartenait à Philippe Carpentier « qui demanda au Préfet le 17 novembre 1844 l'autorisation d'ériger un moulin à eau à farine ayant deux paires de meules et qui en obtint l'accord par arrêté préfectoral du 5 août 1848 avant un décret présidentiel du 27 février 1849 signé Louis Napoléon Bonaparte » (source : Moulins en Avesnois au fil de l'eau).

### Philippe, Joseph Carpentier (1818-1858), meunier à Maresches



Source : Généalogie de Benoit Carpentier

Philippe Carpentier appartient à une famille dont le berceau se trouve à Maresches : cinq générations avant lui, un ancêtre Hubert Carpentier y est né en 1644.

## Carpentier de Maresches: l'ancêtre, le meunier et son épouse

 <b>Hubert CARPENTIER</b> <span style="font-size: small;">X</span>	 <b>Philippe Joseph CARPENTIER</b> <i>Meunier</i> <span style="font-size: small;">X</span>	 <b>Marie Joseph BRUYERE</b> <i>Fileuse</i> <span style="font-size: small;">X</span>
<b>Naissance</b> <span style="float: right;">4 mars 1644</span> Maresches, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >	<b>Naissance</b> <span style="float: right;">7 mai 1818</span> Maresches, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >	<b>Naissance</b> <span style="float: right;">3 juin 1812</span> Ruesnes, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >
<b>Mariage</b> <span style="float: right;">1 juin 1670</span> avec Jeanne DECROUEZ Maresches, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >	<b>Mariage</b> <span style="float: right;">27 nov. 1839</span> avec Marie Joseph BRUYERE Ruesnes, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >	<b>Mariage</b> <span style="float: right;">27 nov. 1839</span> avec Philippe Joseph CARPENTIER Ruesnes, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >
<b>Décès</b>	<b>Décès</b> <span style="float: right;">22 mai 1858</span> Maresches, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >	<b>Décès</b> <span style="float: right;">15 juil. 1881</span> Maresches, 59, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France >
<b>Sources</b>	<b>Sources</b>	<b>Sources</b>
Naissance : AD 59 - MARESCHEs / BMS [1643-1679] - vue 4/469 - <a href="https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/032de-4cfa-a385-32bfb4df0e25">https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/032de-4cfa-a385-32bfb4df0e25</a>	Naissance : AD 59 - MARESCHEs / NMD [1787-1846] - vue 390/853 - <a href="https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/jh-dfea-4974-9960-a7f85a64f777">https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/jh-dfea-4974-9960-a7f85a64f777</a> Décès : Acte de mariage de son fils Philippe Joseph	Naissance : AD 59 - RUESNES / NMD [1737-1844] - vue 272/666 - <a href="https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/3199bc-469a-bf0c-452d3768daa0">https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/3199bc-469a-bf0c-452d3768daa0</a> Décès : AD 59 - MARESCHEs / NMD [1866-1891] - vue 273/459 - <a href="https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/31f2a2-41c1-9433-c4f4e2306c4b">https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/31f2a2-41c1-9433-c4f4e2306c4b</a>

### L'exemple des Carpentier de Ruesnes

Les Carpentier de Ruesnes n'ont pas le même ancêtre que ceux de Maresches. Leur histoire n'est pas la même. On rappelle ici qu'on s'intéresse aux ascendants des membres de la famille Carpentier cités précédemment. Les données généalogiques de Benoît Carpentier consultées sur Geneanet, permettent de repérer leur berceau : Amfroipret, un petit bourg rural de l'Avesnois situé à cinq kilomètres de Bavai : un ancêtre pourrait y être né vers 1630. Puis, des membres de cette famille « migrent » à Gommegnies ; puis, plus tard, un autre membre de cette famille (la mère et son fils) « migre » à Ruesnes.

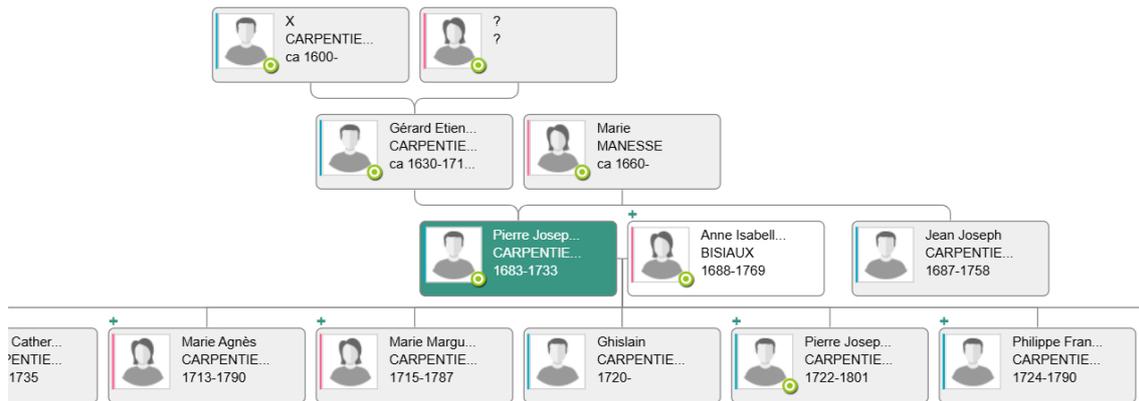
C'est donc l'histoire de cette « migration » qui est ici contée, sachant ces bourgs sont proches : quelques kilomètres seulement séparent Amfroipret de Gommegnies ; dix kilomètres séparent ce bourg de Ruesnes. A l'époque (XVIIe et XVIIIe siècles), la seule façon de se déplacer, c'était à pied ou à cheval.

### Le berceau des Carpentier : Amfroipret

L'ancêtre Gérard Etienne Carpentier, laboureur, marchand de bois pourrait être né à Amfroipret vers 1630 ; c'est tout au moins dans ce bourg qu'il épouse Marie Manesse en 1672 et qu'il y est décédé.

 <b>Gérard Etienne CARPENTIER</b> <i>Laboureur, marchand de bois</i> <span style="font-size: small;">X</span>	 <b>Marie MANESSE</b> <span style="font-size: small;">X</span>
<b>Naissance</b> <span style="float: right;">vers 1630</span>	<b>Naissance</b> <span style="float: right;">vers 1660</span>
<b>Mariage</b> <span style="float: right;">24 janv. 1672</span> avec Marie MANESSE Amfroipret, 59144, Nord, Hauts-de-France, FRANCE >	<b>Mariage</b> <span style="float: right;">24 janv. 1672</span> avec Gérard Etienne CARPENTIER Amfroipret, 59144, Nord, Hauts-de-France, FRANCE >
<b>Décès</b> <span style="float: right;">6 janv. 1710</span> Amfroipret, 59144, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	

De cette union naissent plusieurs enfants, dont : Jean, Pierre Joseph, et Jean Joseph.



	<b>Jean CARPENTIER</b> <i>Marchand de bois</i>
<b>Naissance</b>	vers 1661
<b>Mariage</b>	17 nov. 1707 avec Antoinette BRASSEUR Gommegnies, 59265, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b>	avec Agnès BE (T) TIGNIES
<b>Décès</b>	6 janv. 1741 Gommegnies, 59265, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Sources</b>	Décès : - geneanet - Jean-Pol Michez - A G F H - n°191/Gommegnies, 59

	<b>Pierre Joseph CARPENTIER</b> <i>Charretier ; laboureur ;</i>
<b>Naissance</b>	15 juin 1683 Amfroipret, 59006, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b>	avec Anne Isabelle BISIAUX
<b>Décès</b>	15 nov. 1733 Gommegnies, 59265, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Sources</b>	Naissance : geneanet - Pierre Grivillers Décès : geneanet - André Toilliez

Source : généalogie de Benoit Carpentier

Jean Carpentier, tout comme Pierre Joseph, poursuivent le métier de leur père : laboureur, marchand de bois.

A noter l'existence sur le territoire d'Amfroipret, à parts à peu près égales, de pâtures, de terres labourables et de superficies plantées en bois : respectivement, 41 hectares, 43 hectares et 46 hectares pour une superficie de ce bourg de 154 hectares. Par ailleurs, la seule industrie est, après l'agriculture, la fabrication de la toile (source : annuaire statistique du département du Nord, 1836). Enfin, Amfroipret se situe près de la forêt de Mormal.

### La « migration », puis l'essaimage des Carpentier à Gommegnies

Jean Carpentier (1661-1741) « migre » ensuite dans un bourg situé à moins de trois kilomètres d'Amfroipret : Gommegnies. Il y a trouvé l'âme sœur et le mariage a lieu dans ce bourg où neuf enfants naissent. Il en est de même pour son frère cadet Pierre Joseph Carpentier (1683-1733) ; il épouse Anne, Isabelle Bisiaux (1688-1769) ; neuf enfants naissent dans ce bourg.

Bref, à partir des années 1700, les Carpentier essaient à Gommegnies pendant plusieurs générations. Ils ont beaucoup d'enfants. Ils s'y établissent en force. Ils sont nombreux à y être nés, mariés et décédés ; vérifiant ici l'endogamie de ce groupe familial.

On précise que ce bourg devient une ville qui connaît une dynamique démographique importante entre 1793 et 1851: sur cette période, la population passe de 2 000 à plus de 3 000 habitants. Les Carpentier y contribuent.

### **De Gommegnies à Ruesnes**

La « migration » d'un membre des Carpentier (une mère et son fils), de Gommegnies à Ruesnes, est à la fois intéressante et singulière.

- Elle est relativement **récente** par rapport à d'autres familles établies dans ce bourg depuis de nombreuses générations.

Elle date du tout début du XIXe siècle (§a).

- C'est un membre de ma famille maternelle, **un Vaile de Ruesnes**, qui a convolé en justes noces en 1799 une dame de Gommegnies née Carpentier.

Elle n'est pas seule : elle a un fils, âgé de 13 ans, portant son patronyme.

Si le mariage a lieu à Gommegnies, elle réside à Ruesnes avec son fils. Son époux n'est pas cultivateur, mais mulquinier et cabaretier (§b).

- En 1818, ce fils né Carpentier trouve l'âme sœur dans ce bourg. Ce couple est à l'origine de **quatre générations de Carpentier** qui se succèdent à Ruesnes au cours des XIXe et XXe siècles (§c).

- Ces générations de Carpentier apportent à Ruesnes **du sang neuf** : dans chacune d'entre elles, on compte **des hommes d'engagement** (§d).

- Il y a une **tradition marchande** chez les Carpentier de Gommegnies : les ancêtres ont travaillé la terre, mais ils sont aussi marchands de bois ; à Amfroipret, on y fabriquait de la toile ; à Ruesnes aussi.

Mais, entre 1880 et 1900, l'avènement d'une économie de marché fait disparaître les petites industries rurales comme la mulquinerie. Un Carpentier migre alors **de Ruesnes à Roubaix**, capitale du textile, où il est négociant en tissus (§e)!

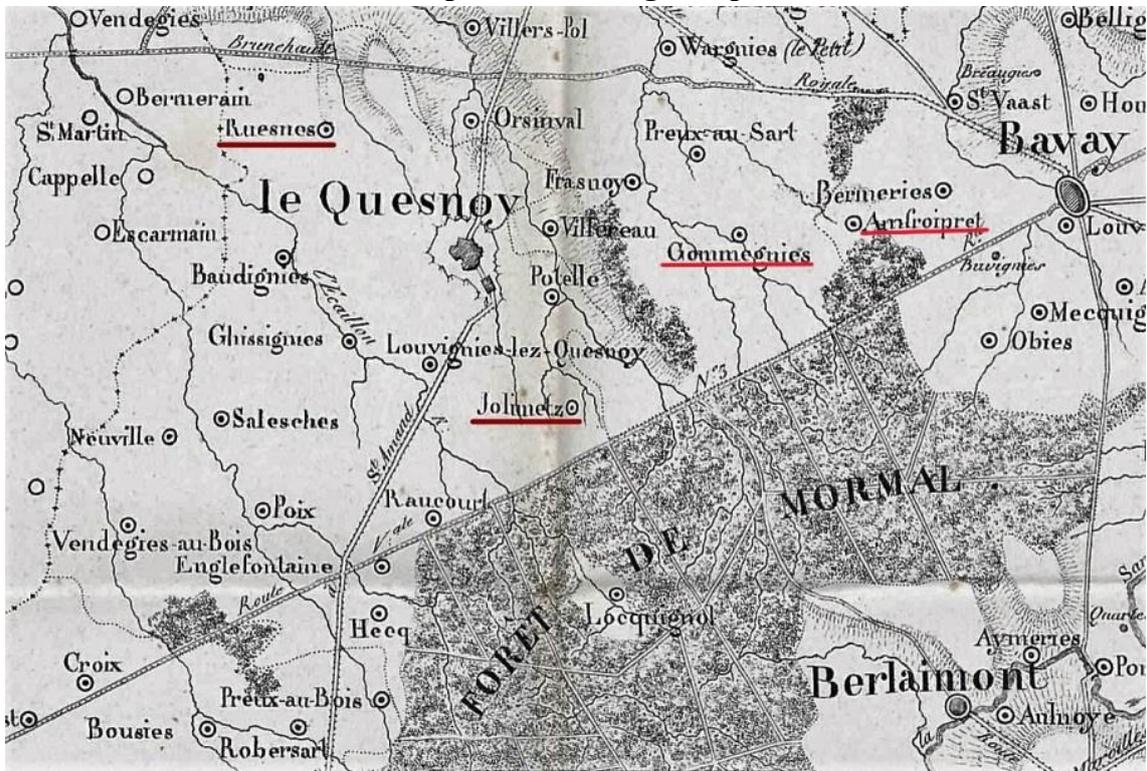
- Enfin, on évoquera les mariages de la famille Carpentier avec des membres de la famille Bouchez, originaire du bourg voisin de Sepmeries : deux frères épousent deux d'entre elles, devenant alors dans l'entre-deux-guerres, « épouse d'agriculteur ».

Mais la sœur cadette de Marie-Thérèse, Sylvie Bouchez, épouse quant à elle Jean Coppée, ingénieur Renault. Il représente chez les Carpentier **le modèle de l'ascension sociale et de la vie en région parisienne** (§f).

### a) La « migration » d'un Carpentier à Ruesnes : 1799

En 1799, un Carpentier de Gommegnies (une mère et son fils) « migre » à Ruesnes.

#### D'Amfroipret à Gommegnies, puis à Ruesnes



Cette « migration » est relativement récente par rapport à d'autres familles, plus anciennes, installées dans ce bourg depuis près de dix générations comme les Prévost, voire les Vaille ! Qui est ce Carpentier ?

### b) Une dame et son fils, nés Carpentier

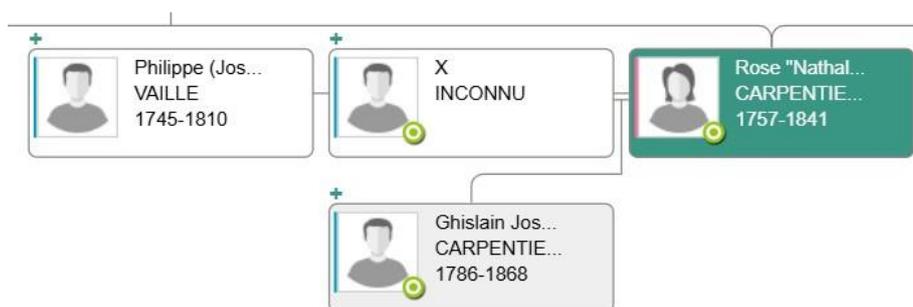
La « migration » d'un Carpentier à Ruesnes est une dame de 42 ans qui épouse un Vaille ! Il s'agit de Rose, « Nathalie », Joseph Carpentier (1757-1841). Née à Gommegnies elle épouse en 1799 Philippe (Joseph) Vaille (1745-1810), né à Ruesnes.

Si le mariage a lieu à Gommegnies, le couple s'établit à Ruesnes où ils sont tous deux décédés. Lors de ce mariage Rose, « Nathalie », Joseph Carpentier, devenue épouse Vaille, n'est pas seule : elle a un fils Ghislain Carpentier, alors âgé de 13 ans.

#### Qui est ce Ghislain Carpentier ?

Né de père inconnu, Ghislain porte le patronyme de sa mère et il le garde, même suite au mariage de celle-ci. Précisons que ce Vaille, à l'âge de 43 ans, avait épousé en 1ères noces en 1788, Brigitte, Joseph Delsart (1758-1795), âgée de 30 ans. De cette union était né en 1794 Henri Vaille. Sa mère décède l'année suivante ; la vie maritale a été de courte durée (7 ans). Philippe Vaille entre alors dans une période de veuvage. Au second mariage, il est âgé de 54 ans ; plus jeune Rose, « Nathalie », Joseph Carpentier est âgée de 42 ans.

## Le mariage de Philippe Vaille et de Rose Carpentier en 1799



<b>Naissance</b> 23 mars 1757 Gommegnies, 59144, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	<b>Naissance</b> 22 juin 1745 Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
<b>Mariage</b> 11 oct. 1799 avec Philippe (Joseph) VAILLE Gommegnies, 59144, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	<b>Mariage</b> 26 nov. 1788 avec Brigitte Joseph DELSART Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
<b>Décès</b> 22 juin 1841 Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	<b>Mariage</b> 11 oct. 1799 avec Rose "Nathalie" Joseph CARPENTIER Gommegnies, 59144, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
	<b>Décès</b> 7 avr. 1810 Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE

Source : généalogie de Benoit Carpentier

### Qui est Philippe Vaille ?

Il s'agit d'un membre des « Vaille de Ruesnes » : son ancêtre est Jean Vaille, charron.

Il ne se situe pas dans la tradition charronnière de cette famille ; il ne cultive pas la terre. Il est mulquinier [tisserand] et cabaretier à une époque où il est difficile de vivre d'un seul métier. Mais Philippe Vaille va transmettre à Ghislain Carpentier son savoir de mulquinier à la fois artisan tisserand et marchand de toiles. Et chez les Carpentier, outre le travail de la terre, il y a une tradition marchande ; comme on va le voir, elle va se transmettre au cours des générations.

Ghislain Carpentier va assurer la continuité de la mulquinerie : Philippe Vaille décède en 1810, à l'âge de 64 ans. L'union avec Rose Carpentier aura été de courte durée : dix ans.

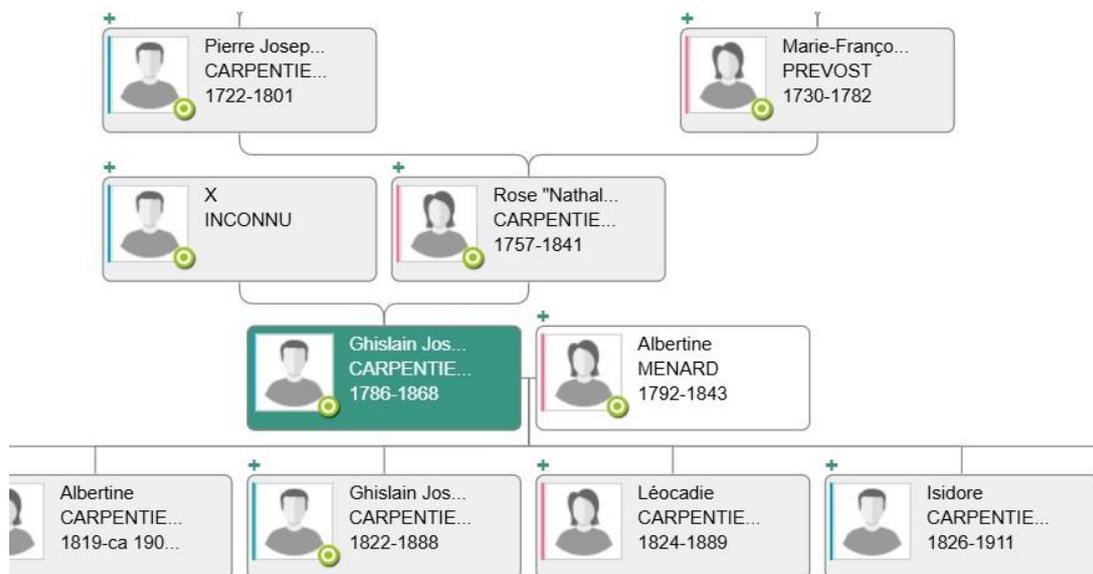
A partir de 1810, au décès de Philippe Vaille, la vie continue pour cette famille composée de Rose Vaille, née Carpentier, âgée de 53 ans ; de Henri Vaille (le fils de Philippe), plus jeune, âgé de 16 ans ; de son fils Ghislain Carpentier âgé de 24 ans.

Encore quelques années, et à l'âge de 32 ans, Ghislain Carpentier trouve l'âme sœur à Ruesnes : Albertine Menard, âgée de 26 ans, qu'il épouse en 1818. Pour son frère Henri Vaille, le mariage a lieu l'année suivante avec Elisabeth Bara, née à Ruesnes. En ce début du XIXe siècle, on vérifie ici l'endogamie existante : on se marie à l'intérieur du bourg.

### c) La formation du couple Carpentier-Menard en 1818

Ce couple Carpentier-Menard qui se forme en 1818 est à l'origine des Carpentier de Ruesnes. Qui est-il ?

Il s'agit de Ghislain, Joseph Carpentier (1786-1868), maître mulquinier, cultivateur. Né à Gommegnies peu avant la Révolution Française, il épouse en 1818 Albertine Menard (1792-1843), née à Ruesnes. Le couple s'établit dans ce bourg où ils sont tous deux décédés.



Source : généalogie de Benoit Carpentier

 <b>Ghislain Joseph CARPENTIER</b> <i>maître mulquinier, cultivateur</i>	 <b>Albertine MENARD</b>
<b>Naissance</b> 6 févr. 1786 Gommegnies, 59144, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	<b>Naissance</b> 22 janv. 1792 Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
<b>Mariage</b> 15 avr. 1818 avec Albertine MENARD Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	<b>Mariage</b> 15 avr. 1818 avec Ghislain Joseph CARPENTIER Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
<b>Décès</b> 21 mars 1868 Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	<b>Décès</b> 16 mars 1843 Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE

### Un couple dont les parents respectifs sont mulquiniers

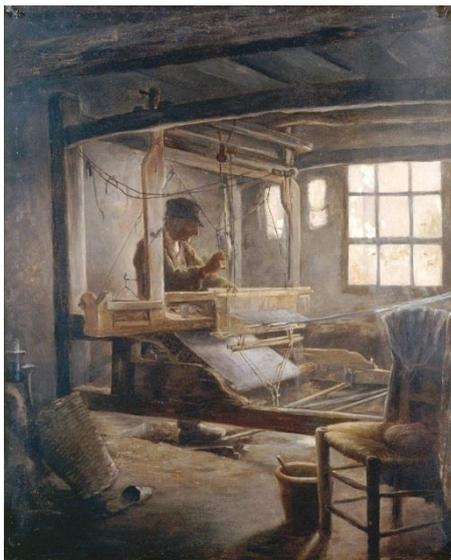
Au décès de Philippe Vaille en 1810, Ghislain Carpentier poursuit l'activité de la mulquinerie à Ruesnes. Lors de son mariage en 1818, il déclare même être « maître mulquinier », ce qui suppose une certaine maîtrise de l'art du tissage.

Il épouse Albertine Menard, une fille dont le père est mulquinier à Ruesnes. Il s'agit d'Isidore Joseph Menard (1753-1823). Il avait épousé en 1791 Catherine Joseph Petit dont les parents et grands-parents étaient tisserands à Ruesnes depuis les années 1720 environ.

## La mulquinerie

Selon le dictionnaire en ligne Wikipedia, « La mulquinerie est l'activité du tissage et du commerce de toiles fines composées exclusivement de lin : batiste, linon, toile de lin. Le mulquiner est l'artisan tisserand et le marchand de toiles.

Cette activité a été très développée dans les villages du Cambrésis et de Thiérache sous la forme d'une proto-industrie rurale, les mulquiniens possédant des métiers à tisser à leur domicile (dans leur cave pour des raisons d'humidité). Les toiles étaient vendues à des négociants ».



Source : Wikipedia

### d) Du sang neuf

Le couple Carpentier-Menard est à l'origine de quatre générations de Carpentier de Ruesnes qui vont se succéder en un peu plus d'un siècle (entre 1818 et la période de l'entre-deux-guerres). Elles apportent à Ruesnes du sang neuf : plusieurs membres de cette famille vont être des hommes d'engagement.

### Les Carpentier de Ruesnes : des hommes d'engagement

Deux membres de la famille Carpentier deviennent Maire ; un autre membre est élu Président de Jeunes Agriculteurs du Nord. Tous trois appartiennent à trois générations différentes. Mais ils sont en descendance directe de ce **Ghislain, Joseph Carpentier père** (1786-1868), venu avec sa mère de Gommegnies.

- Il s'agit de **Ghislain, Joseph Carpentier fils** (1822-1888) : cultivateur, il est **Maire de Ruesnes en 1876**. Marié à Adélaïde Bruyère en 1846, le couple réside rue de Bermerain.

Sept enfants naissent dont Isidore Joseph Carpentier, le cadet des garçons de la fratrie.

- **Isidore Joseph Carpentier** (1859-1940) : il est élu **Maire de Ruesnes avant l'année 1900** ; Hector Vaille (1831-1905), mon arrière-arrière-grand-père-maternel était son adjoint. Il est décédé à Eppeville (Somme) le 8 juillet 1940 juste avant d'atteindre ses 81 ans. Ce décès intervient au moment de la guerre 1939-45, dans le contexte de l'évacuation.

Marié en 1ères noces à Cornélie, Fidéline Hénaux en 1893, quatre enfants naissent, dont Isidore, Victor Carpentier (1897-1979).

En 1924, Isidore, Victor Carpentier épouse Marie-Thérèse Bouchez (1904-1997), six enfants naissent dont Ferdinand Carpentier, le cadet des garçons de la fratrie.

- **Ferdinand Carpentier** (1933-2024) : âgé d'une trentaine d'années, il s'engage dans le syndicalisme agricole. Dans les années 1960, il est élu Président des Jeunes Agriculteurs du Nord.

Il est le petit-fils et l'arrière-petit-fils de deux anciens Maires de Ruesnes. Il est dans la lignée des hommes d'engagement de sa famille.

### **Les Carpentier, une famille importante de Ruesnes**

Malgré leur implantation relativement récente dans le bourg, les Carpentier s'y installent en force. Ils étaient nombreux à être agriculteurs. Ils exploitaient plusieurs fermes situées, dans les années 1960 :

- dans le centre du bourg (Gustave Carpentier ; celui qui a prêté son attelage de chevaux pour l'évacuation des membres ma famille),

- route de Beaudignies (Ghislain Carpentier)

- rue de Bermerain (ou rue du Rogneau) où deux fermes étaient exploitées. L'une l'était par Ghislain Carpentier et son fils Georges ; l'autre était exploitée par Isidore Carpentier et leurs fils (Jean, André et Ferdinand). C'est leur ferme qui était voisine de celle de la famille Vaille, plus modeste.

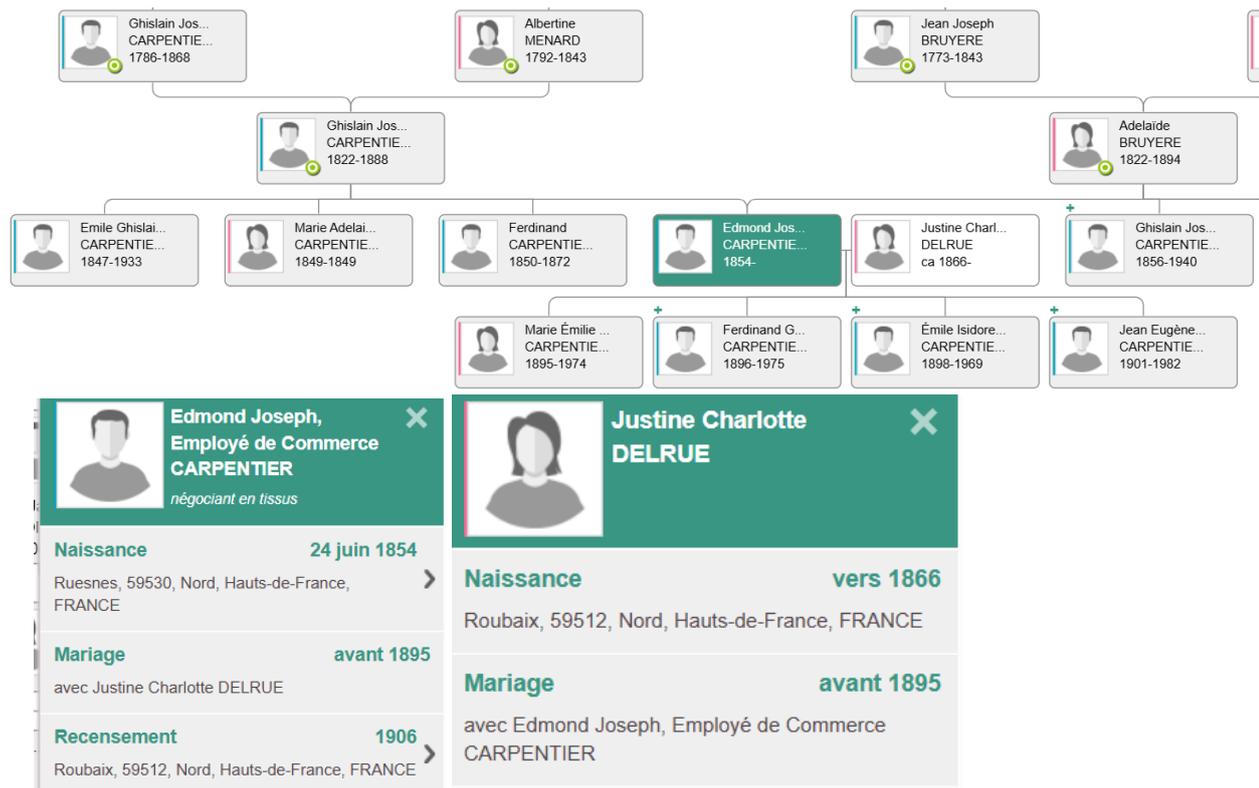
- banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes : une fille de Ghislain Carpentier, Marie-Thérèse, exploitait une ferme avec son époux Albert Noisette.

Mais tous les Carpentier ne sont pas devenus agriculteurs ou épouse d'agriculteur ; ils n'ont pas toujours habité là où ils sont nés. L'un d'entre eux a migré de Ruesnes à Roubaix : il s'agit d'Edmond Joseph Carpentier.

#### **e) La migration d'Edmond Joseph Carpentier à Roubaix (vers 1890 ?)**

Edmond Joseph Carpentier est l'un des frères aînés d'Isidore Joseph Carpentier (1859-1940). Né en 1854 à Ruesnes, après son service militaire vers 1880, il devient négociant en tissus à Roubaix. Avant 1895, il épouse Justine Charlotte Delrue, née à Roubaix vers 1866.

Au recensement de la population en 1906, le couple habitait une maison, située dans une des principales artères de Roubaix, la rue de l'Alma, n°216.



Source : généalogie de Benoit Carpentier

Par rapport à son origine rurale et paysanne, Edmond opère ici une exogamie sur le plan géographique et professionnel. Il n'est pas le seul.

Dans les travaux conduits sur l'histoire de ma famille, j'avais évoqué le cas d'Hector Vaille (1852-1917), mon arrière-grand-oncle, devenu douanier en 1877 dans les environs d'Avesnes-sur-Helpe, puis il rejoint la ville de Raismes en 1892. On avait alors insisté sur le rôle du service militaire comme agent d'émigration et facteur d'exode rural. Par ailleurs, j'avais rappelé l'existence d'un courant d'exode rural amorcé depuis le dernier quart du XIXe siècle ; les trente-cinq années suivantes marquant l'apogée de l'émigration rurale. Au cours de cette période, Ruesnes perd un tiers de ses habitants.

Edmond Carpentier, comme Hector Vaille son voisin, fait partie des jeunes Ruesnois à alimenter ce courant d'exode rural. Dans le dernier quart du XIXe siècle, le chemin de fer permet d'aller de Ruesnes à Roubaix, la capitale du textile. Edmond devient négociant en tissus.

Être négociant en tissus peut surprendre. C'est oublier qu'il y avait chez les Carpentier une tradition marchande et que certains d'entre eux étaient tisserands. Les petites industries rurales comme la mulquinerie disparaissent à partir des années 1880, avec le développement d'une économie de marché, il fallait s'adapter. Leur disparition encouragea la migration vers les villes, particulièrement chez les jeunes. C'est ce que fait Edmond.

Edmond Carpentier épouse une Roubaissienne et quatre enfants naissent : les Carpentier se répandent à Roubaix !

## Les Carpentier essaient à Roubaix

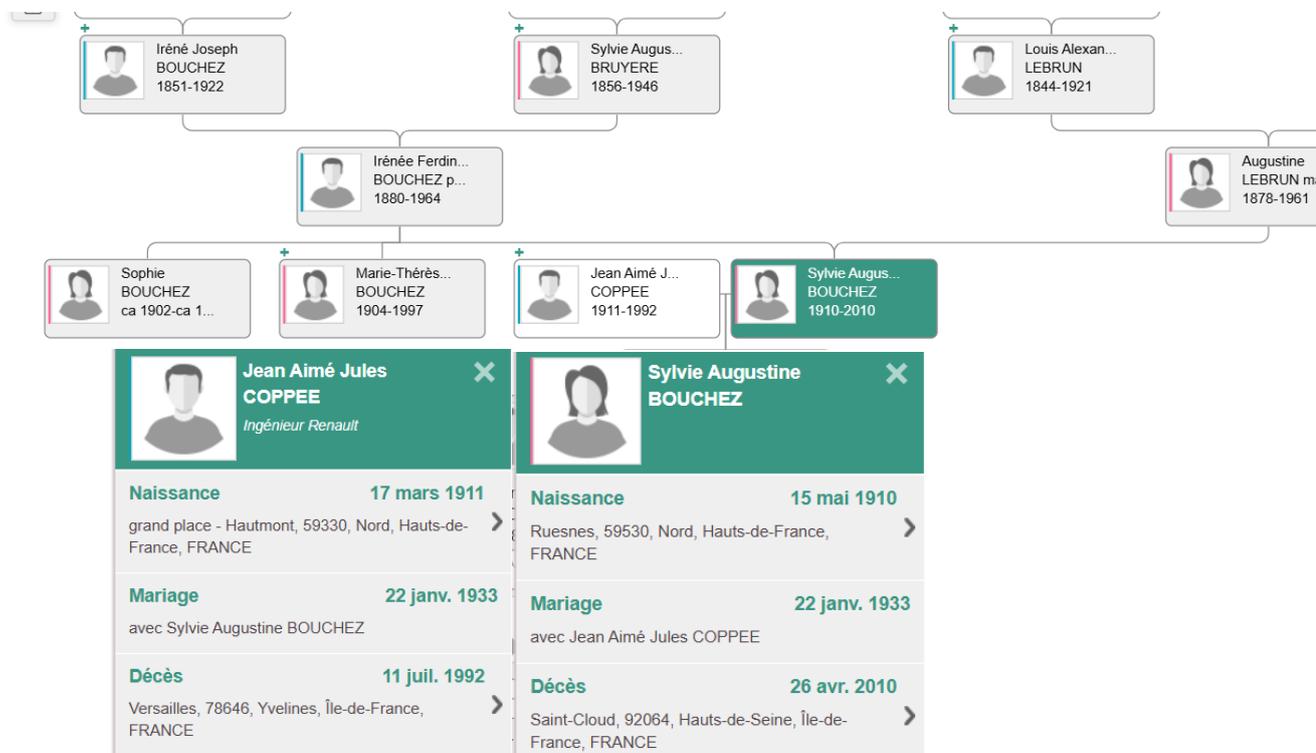
Entre 1895 et 1901, quatre enfants naissent à Roubaix : Marie Emilie Joseph Carpentier (1895-1974) ; Ferdinand Carpentier (1896-1975). Marié en 1926 avec Georgette Flavie Marchand (1906-1971), il est acheteur de laine ; Emile Isidore Joseph Carpentier (1898-1969). Marié en 1930 avec Marie Antoinette Voitout (1898-1956) ; Jean Eugène Joseph Carpentier (1901-1982). Marié en 1924 avec Julienne Emilie Soubrie (1901-2000).

### f) L'alliance matrimoniale Bouchez-Coppée : le modèle d'ascension sociale

Suite à l'alliance matrimoniale Bouchez-Coppée, on souhaite évoquer l'existence d'un modèle d'ascension sociale pour la famille Carpentier, et au-delà. Il est porté par Jean Aimé Jules Coppée (1911-1992), ingénieur Renault. Son père était traceur. La famille est originaire d'Hautmont ; une ville industrielle de 16.000 habitants en 1931, située près de Maubeuge et distante d'une trentaine de kilomètres de Ruesnes.

Il épouse en 1933 Sylvie Bouchez (1910-2010). Elle est la sœur cadette de Marie-Thérèse Carpentier (prénom usuel : Maman Thérèse ; son époux : Isidore), née Bouchez (1904-1997).

Marie-Thérèse est la belle-sœur de Jean Coppée ; ses enfants sont leur neveu. Ils entretiennent entre eux des relations familiales régulières. Jean Coppée laissera une empreinte représentant pour eux le modèle de l'ascension sociale de la France d'après-guerre. Ils auront pour leurs enfants des aspirations à la réussite sociale. L'une d'entre elle, Pascale, y répond en accédant dans les années 1970 et suivantes à des études très sélectives : la médecine.



Source : généalogie de Benoit Carpentier

## **Le modèle de la vie en région parisienne**

Outre le modèle de l'ascension sociale, le couple Coppée-Bouchez représente aussi celui de la vie citadine en région parisienne où ils sont tous deux décédés: Jean à Versailles (Yvelines) en 1992 ; Sylvie à Saint-Cloud (Hauts-de-Seine) le 26 avril 2010, 20 jours avant d'atteindre son 100<sup>ème</sup> anniversaire ; elle était née à Ruesnes le 15 mai 1910.

### **2) - La présence chaleureuse de la famille et de proches**

Lors de la mort d'un conjoint, la présence chaleureuse de la famille et de proches est importante. Hélène n'est pas seule. Outre le voisinage, elle a aussi de la famille. Parmi les solidarités familiales existantes dont l'objet n'est pas d'en faire ici la liste, on donnera deux exemples : le rôle de « Maman Céline » (§2.1) ; le rôle de celui qu'on a appelé dans notre histoire « le grand-frère », Georges Delsart. Pour les enfants, c'est l'oncle ; ils l'appellent « Oncle Georges » (§2.2). Qui sont-ils ?

#### **2.1) - « Maman Céline »**

C'est la maman de Marc Finet. À l'âge de 73 ans, elle est endeuillée par la disparition de son fils. Elle est très tôt aux côtés d'Hélène et de ses enfants. Elle sera pour eux une seconde maman.

#### **Céline Finet : une seconde maman, « Maman Céline »**

Céline Finet est la grand-mère des cinq enfants. On l'appelait « Maman Céline ». Cette expression usuelle pour la désigner dit à elle seule ce qu'elle représente aux yeux des membres de cette famille : une maman ; une seconde maman. Hélène est la maman ; Céline, la seconde maman.

En l'appelant « maman », on fait entrer Céline dans l'intimité familiale, on la convie à y participer, elle devient familière.

« Maman Céline », c'est ainsi qu'on l'appellera pour la suite de notre histoire.

Maman Céline est présente régulièrement dans la famille pour s'occuper des enfants, pour aider aux tâches ménagères et domestiques.

« Elle raccommodait et elle confectionnait des chaussons », se souvient Gisèle, sa petite-fille.

De source familiale, elle vient deux à trois jours par semaine de Beudignies à Ruesnes en parcourant à pied les cinq kilomètres qui séparent les deux villages. Il lui arrive parfois de dormir dans la famille.

Il est utile de préciser les éléments suivants. Après avoir connu la Grande Guerre, Maman Céline est dans le contexte d'un second conflit mondial, avec les craintes qu'elle peut avoir. Appartenant à la génération de ceux nés dans les années 1860, elle est alors âgée de plus de 70 ans. Devenue veuve de façon précoce en 1911, elle a élevé trois enfants alors encore en bas-âge. Elle sait ce qu'Hélène va vivre. Elle a travaillé durement. Elle ne possède

pas de bicyclette. Elle n'a même jamais appris à rouler avec ce moyen de locomotion. C'est plus tard, qu'il lui arrivera d'emprunter une ligne d'autobus reliant les deux bourgs.

Par sa présence, Maman Céline marquera de son empreinte cette famille. Elle apportera bien sûr son aide, mais aussi toute son affection, sans relâche, pendant plus d'une dizaine d'années. Après son décès en 1952, tous les membres de cette famille continueront à parler d'elle sur le mode : « Maman Céline disait ». C'est bien là la preuve qu'elle était entrée dans l'intimité familiale. Nous tous, enfants nés après la guerre, mes cousines et mes cousins, entendrons parler de « Maman Céline », sans savoir au fond qui était-ce ? Mais on savait que « Maman Céline » avait existé, et que même si on n'avait pas retenu « ce qu'elle disait », elle avait été importante et on avait retenu son nom. Ce n'est qu'aujourd'hui, en faisant ce travail de mémoire, qu'on sait qui elle était et quel rôle a été le sien. Il faut dire aussi que, dans la famille, « Maman Céline » force l'admiration.

### « Maman Céline » force l'admiration

Compte-tenu de ce qui précède, les qualités de « Maman Céline » à elles seules auraient suffi à susciter l'admiration. Et nous interroger aujourd'hui sur notre rapport au monde. Mais ceci est une autre question.

Mais « Maman Céline » force aussi l'admiration par son intelligence.

« Maman Céline » force l'admiration dans la famille par sa maîtrise de la lecture et de l'écriture. Dans la famille, on le savait. Les habitants de Beudignies aussi. On disait qu' « elle n'aurait pas eu peur d'écrire une lettre au Président de la République » !

Elle avait « passé le concours cantonal » et obtenu son certificat d'études.

« Maman Céline » (à droite sur la photo de communion de Léon, 1942)



## **Céline obtient son certificat au concours cantonal avant 1880**

Selon la famille, « Maman Céline » aurait « passé le concours cantonal » et obtenu son certificat d'études.

Les éléments en notre possession nous autorisent à penser que c'est vers la fin des années 1870 que « Maman Céline » avait passé avec succès les épreuves. Et ils étaient rares à l'époque puisqu'en 1872 par exemple, il n'y avait eu que 5 000 reçus en France !

Voici les éléments sur lesquels on s'appuie.

Selon Patrick Cabanel, déjà cité, « Par une circulaire du 20 août 1866, le ministre Victor Duruy institue un certificat d'études primaires destiné « aux élèves qui auraient subi avec succès un examen portant au moins sur l'enseignement obligatoire », c'est-à-dire la lecture, l'écriture, l'orthographe, le calcul et le système métrique.

L'examen de 1866 a dû affronter la concurrence d'un autre mode d'évaluation, celui des concours cantonaux entre élèves, qui avaient connu une grande vogue. Il a entamé son irrésistible conquête de la France, département après département : on sait trop peu que l'initiative a été laissée à la libre appréciation des conseils généraux.

Le 16 juin 1880 enfin, un arrêté pris par Jules Ferry impose une réglementation nationale et, le 28 mars 1882, l'article 6 de la loi sur l'enseignement primaire obligatoire institue un certificat d'études primaires « décerné après un examen public, auquel pourront se présenter les enfants dès l'âge de onze ans ».

## **Un diplôme obtenu dans le cadre du concours cantonal**

A partir des éléments ci-dessus, il est probable que « Maman Céline » ait obtenu son certificat dans le cadre du concours cantonal.

Née en 1866, Céline va à l'école au début des années 1870. Elle obtient avec succès vers l'âge de 12 ans, son certificat vers 1878, avant l'instauration deux années après, de la réglementation nationale imposée par Jules Ferry, en 1880.

## **Le contexte de l'école avant Jules Ferry**

On rappelle ici que, pour ce qui est de l'école, selon Eugen Weber le grand changement eut lieu dans les années 1880, avec Jules Ferry.

Maman Céline n'est pas dans ce contexte. Mais dans celui d'avant Jules Ferry où l'école est intermittente, la compétence des maîtres incertaine, lire reste une tâche ardue, écrire une rare performance. La scolarisation des filles est en retard sur celle des garçons.

## **Dans ce contexte, Maman Céline est hors norme**

Elle réussit : son écriture est remarquable et elle ne fait pas de faute d'orthographe. On apporte ici deux preuves à l'appui : lire et répondre au courrier de Beaudignois (§a) ; la rédaction d'une lettre de vœux de mariage à sa petite-fille Gisèle (§b).

### **a) Le courrier d'habitants de Beaudignies**

A Beaudignies, les habitants connaissaient Céline pour son instruction : elle savait lire et écrire. Elle était sollicitée pour lire et répondre à un courrier. Et elle était connue pour savoir faire cela ainsi que pour son dévouement.

Dans son ouvrage, Eugen Weber note qu'il y avait des bénéfices immédiats pour ceux ayant obtenu leur certificat : « on n'aurait plus besoin d'aller à la ville la plus proche consulter un avoué ou un notaire quand on voulait rédiger une simple facture ou un billet à ordre, faire un reçu, un compte d'arrérages, ou simplement écrire une lettre, expliquait un garçon de treize ans dans l'Aube. L'homme qui savait lire et écrire n'avait pas à révéler ses amitiés, ses secrets, ses affaires à quelque tierce partie ».

C'est le cas de Céline et elle rendait également service aux Beaudignois.

### **b) La rédaction d'une lettre de vœux de mariage à sa petite-fille Gisèle**

à Beaudignies, ce 17 novembre 1951.

Mes chers petits enfants, chers époux.

Ce jourd'hui 17 novembre 1951, jour de votre hymen, jour le plus mémorable de votre vie, puisqu'il vous donne l'entrée d'une nouvelle ; permettez à votre grand'mère de venir vous offrir les vœux les plus chers que je forme pour votre bonheur, de prospérité et de réussite dans vos entreprises.

Que la vie nouvelle vous favorise en tout, que vous soyez exempts des peines et des vicissitudes de la vie, que la paix et l'union règne au foyer conjugal, que vous viviez ensemble de longs jours heureux et contents, que jamais l'ombre de la discorde ne vienne ternir votre beau ciel, et surtout que le nœud gordien qui vient de se former ne se desserre que par la mort : en un mot que tout ce que vous désirez soit accompli.

Si je pouvais y contribuer en quelque chose je m'en féliciterai et ne négligerai aucune occasion de vous prouver mon dévouement

Mais chers enfants tout n'est pas rose dans la vie et peut-être un jour les épreuves viendront vous visiter, alors, en union tous deux, redoublez au travail avec ardeur et courage en demandant à Dieu la force de les supporter avec résignation et il vous récompensera en bénissant vos travaux et vos labeurs.

Je réitère les vœux précités avec l'assemblée ici présente et je prie mes chers petits enfants de bien vouloir les accepter car ils ont été dictés sincèrement, ayant le ferme espoir que Dieu les exaucera et les bénira

Enfin que le cher disparu qui nous entend et serait si heureux d'être parmi nous en ce jour, puisse s'associer à votre bonheur, et jouir ensuite de l'éternité bienheureuse que Dieu réserve à ses élus.

Votre grand mère dévouée, Vve Finet Céline

à Beautignies, le 14 novembre 1991.

Mes chers petits enfants, chers époux.

Ce jeudi 14 novembre 1991, jour de votre  
baptême, pour le plus mémorable de votre vie, puisqu'il vous donne  
l'entrée d'une nouvelle; permettez à votre grand-mère de venir vous  
offrir les vœux les plus chers que je forme pour votre bonheur,  
votre santé d'abord, de bonheur, de prospérité et de réussite dans  
vos entreprises.

Que la vie nouvelle vous favorise en tout, que vous soyez exempts  
des peines et des vicissitudes de la vie, que la paix et l'union  
régne au foyer conjugal, que vous viviez ensemble de longs jours  
heureux et contents, que jamais l'ombre de la discorde ne vienne  
ternir votre beau ciel, et surtout que le mot d'union qui vient de se  
formuler ne se dissolve que par la mort: en un mot que tout ce que  
vous désirez soit accompli.

Je ne pourrais y contribuer en quelque chose si je n'en féliciterais  
et ne négligerai aucune occasion de vous prouver mon dévouement

Mais chers enfants tout n'est pas rose dans la vie et peut être  
un jour les épreuves viendront vous visiter, alors, en union  
solidaire; redoublez au travail avec ardeur et courage en  
demandant à Dieu la force de les surmonter avec résignation  
et il vous récompensera en bénissant vos travaux et vos labeurs.

Je reitère les vives précisions avec l'assemblée ici présente et  
je prie mes chers petits enfants de bien vouloir les accepter,  
car ils sont Dieux sincèrement, ayant la ferme espoir que Dieu  
les exaucera et les bénira.

Enfin que le cher disparu qui nous entend et sera si  
heureux d'être parmi nous en ce jour, puisse s'associer à votre  
bonheur, et pour ensuite de l'éternité bienheureuse que Dieu  
réservé à ses élus,

Votre grand mère dévouée

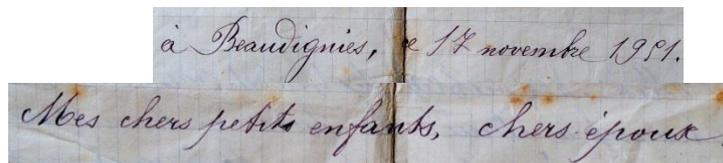
M<sup>re</sup> Janet Coline

## La lettre de vœux de mariage : analyse de contenu

On propose une analyse du contenu de la lettre de vœux de mariage de Maman Céline. Elle est instructive dans la mesure où on y trouve mêlé à la fois l'héritage de sa scolarisation à l'école dans les années 1870 ; celui de la religion catholique et de son influence, à une époque (le derniers tiers du XIXe siècle) où l'Eglise était partie intégrante de la vie des Français ; le catéchisme rivalisait avec le certificat d'études.

Cette lettre a été conservée précieusement par le couple Bédenel-Finet Roland et Gisèle. Il devait fêter soixante-dix ans de mariage, noces de platine, en 2021.

La lettre de vœux de mariage est datée du 17 novembre 1951, un samedi. Elle a été rédigée à Beaudignies, sans doute le jour même du mariage.



A cette date, Maman Céline, née en 1866 était âgée de 85 ans ! Avec les années, elle n'a rien perdu de ses facultés intellectuelles. Maman Céline continue à forcer l'admiration.

### Un texte remarquable

L'écriture du texte est remarquable, il n'y a pas de faute d'orthographe. L'écriture est liée, agréable, les lettres majuscules sont bien faites. Le vocabulaire utilisé est riche ; les termes employés sont justes. Un terme peut être considéré comme « juste », parce qu'il est parfaitement à sa place et remplit son office dans un contexte particulier.

### Un vocabulaire étoffé, des mots justes

Tel est le cas du terme « Ce jourd'hui » employé dès le début de la lettre : il signifie « le jour présent, le jour que l'on est en train de vivre » ; il est parfaitement adapté dans le contexte du jour de la célébration du mariage.

Il en est de même pour le terme « nœud gordien ». Il définit l'union de deux êtres et il est ici parfaitement adapté. Dans sa lettre, Maman Céline formule le vœu selon lequel « le nœud gordien qui vient de se former ne se desserre que par la mort ».

Ce nœud a une haute portée symbolique. L'examen de la légende phrygienne apprend que le nœud gordien est un nœud cosmique, attribué à un dieu céleste, comme le char et les oiseaux ; qu'il est sans commencement ni fin.

### L'importance de la religion et la référence à Dieu

Enfin, Maman Céline fait référence à Dieu à trois reprises. La religion catholique l'a marquée de son empreinte. C'est l'occasion de rappeler ici son importance dans le passé.

Selon Eugen Weber, vers le milieu des années 1870, la plupart des 36 millions d'habitants de la France étaient considérés comme catholiques par les recensements officiels. « Le clergé séculier de l'Eglise catholique comprenait à lui seul 55 369 prêtres, un pour 639 habitants. Le catholicisme romain restait, comme en 1801, la religion de la majorité des Français. L'Eglise était partie intégrante de la vie. Elle présidait à tous les événements essentiels de la vie d'une personne - naissance, mariage, mort -, s'occupait du bien-être de la communauté et de la conduite de ses membres. Elle aidait les cultures à croître et les troupeaux à prospérer. Elle guérissait, enseignait et préservait du mal ».

C'est dans cet état d'esprit que Maman Céline écrit :

« Peut-être un jour les épreuves viendront vous visiter, alors, en union tous deux, redoublez au travail avec ardeur et courage en demandant à Dieu la force de les supporter avec résignation et il vous récompensera en bénissant vos travaux et vos labeurs ».

### **La référence aux valeurs enseignées par l'école**

Dans cette phrase, on relève aussi une référence à la valeur travail et à celle de l'effort. C'est probablement ici l'empreinte de la scolarisation de Maman Céline.

Selon Eugen Weber, « Les écoles enseignaient de grandes leçons de moralité centrées sur le devoir, l'effort, et le sérieux des intentions. Un dur labeur et une grande rectitude, voilà qui devait apporter un mieux-être ».

Telle était la conception de Maman Céline selon laquelle, face aux épreuves, il convient de « redoubler au travail avec ardeur et courage ». Et ce, en union à deux et avec l'aide de Dieu, vous serez récompensés de votre effort.

### **Le sérieux des vœux : réitérés et sincères**

Maman Céline insiste sur le sérieux de ses vœux adressés aux époux. C'est la raison pour laquelle elle les réitère, avec la force de l'assemblée présente, car ils sont sincères et elle a le ferme espoir qu'ils seront exaucés. Elle associe également son fils disparu en rappelant sa mémoire : il « nous entend ».

« Je réitère les vœux précités avec l'assemblée ici présente et je prie mes chers petits enfants de bien vouloir les accepter car ils ont été dictés sincèrement, ayant le ferme espoir que Dieu les exaucera et les bénira ».

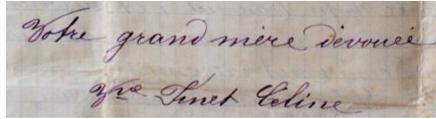
« Enfin que le cher disparu qui nous entend et serait si heureux d'être parmi nous en ce jour, puisse s'associer à votre bonheur, et jouir ensuite de l'éternité bienheureuse que Dieu réserve à ses élus ».

### **Le sens du dévouement**

Par ailleurs, à deux reprises, Maman Céline emploie le terme de « dévouement ». Adressant ses vœux aux époux, elle exprime l'idée selon laquelle, si elle pouvait contribuer à

leur réalisation, elle se dévouerait : « je ne négligerai aucune occasion de vous prouver mon dévouement », écrit-elle.

La lettre se termine par l'expression : « Votre grand mère dévouée ».



Selon le dictionnaire Le Robert, le terme « dévouement », synonyme de bonté, c'est « la disposition à servir, à se dévouer pour quelqu'un ».

Le dévouement, la bonté, c'est ce qui définit Maman Céline.

### **Le sens de la formule de politesse, des vœux sincères**

Enfin à deux reprises, s'adressant aux époux pour leur présenter ses vœux, Maman Céline adopte une formule de politesse, en employant le terme « permettez » : « permettez à votre grand'mère de venir vous offrir les vœux les plus chers que je forme » ; ou encore en employant le terme de « bien vouloir les accepter », car ils sont sincères : « je prie mes chers petits enfants de bien vouloir les accepter car ils ont été dictés sincèrement ».

### **Un héritage de sa scolarisation**

Ce qui précède est un héritage de la scolarisation de Maman Céline.

Dans son ouvrage, Eugen Weber écrit : « La foule « vulgaire » était emplie de ce genre de paysans dont l'image stéréotypée se retrouvait dans la littérature : ils parlaient en faisant des fautes de grammaire, employaient des tournures particulières, maltraitaient le peu de vocabulaire qu'ils avaient à leur disposition, et n'avaient pas « l'air plus intelligent que ses voisins ». La seule manière d'échapper à tout cela, c'était la civilisation, qui enseignait l'ordre, la propreté, l'efficacité, le succès, et la *culture* [...] L'école était supposée améliorer les manières et les coutumes, et adoucir les âmes sauvages. Les formes de politesse qu'elle inculquait « adoucissait la sauvagerie et le rudesse naturelle aux paysans ». Une meilleure conduite, une meilleure moralité, voilà qui était attribué aux effets de la scolarisation. Les écoles s'efforçaient de « modifier sensiblement les habitudes d'hygiène et de propreté corporelle, les mœurs domestiques et sociales ; ainsi que la manière de raisonner des choses et d'en juger ». On enseignait aux enfants non civilisés de nouvelles manières : comment saluer les inconnus, comment frapper aux portes, comment se conduire en bonne compagnie. [...]

Les écoles jouèrent un rôle crucial en forçant les enfants à être plus propres, mais les maîtres durent mener un dur combat pour parvenir à ce résultat. Les cheveux, les ongles et les oreilles étaient soumis à des examens réguliers ; la pompe à eau était souvent utilisée ; l'état des vêtements, tout comme les manières des enfants hors de l'école, recevaient une attention critique constante, étaient soumis à de fréquents reproches. L'étude, disait le texte d'un exercice, « nourrit l'esprit, corrige les faux préjugés, nous aide à mettre de l'ordre dans nos propos et notre écriture, nous enseigne l'amour du travail et augmente la capacité pour les affaires et les métiers ».

## **2.2) - Le grand-frère, Georges Delsart**

Au moment du décès de Marc Finet, c'est une nouvelle fois la guerre pour ma grand-mère qui avait connu le premier conflit mondial. Certes, en 1939 la guerre est déclarée, mais elle est encore très loin. Mais les choses vont aller très vite en France jusqu'à ce moment particulier de juin 1940 : l'évacuation. C'est Georges Delsart qui va être l'organisateur à Ruesnes de l'évacuation des membres de sa famille.

Après avoir précisé qui est Georges Delsart, on aborde ce point à partir des éléments de l'historien Michel Winock pour ce qui est du contexte de cette guerre et de la chronologie des événements vus de la région parisienne où il réside à cette époque. On les complète ensuite, pour Ruesnes, en mobilisant les souvenirs de ceux ayant évacué et rapporté les faits.

### **« Oncle Georges »**

Pour Hélène, Georges est le grand frère que dix années séparent. Pour ses enfants, c'est « Oncle Georges ». Comme pour « Maman Céline », « Oncle Georges », avec son épouse Emilienne, ont joué dans cette famille orpheline du père, un rôle affectif clé dans leur environnement, notamment en devenant un soutien.

### **Le rôle affectif et de soutien d'un oncle et d'une tante**

Gisèle garde encore le souvenir des « bonnes tartines de confiture » préparées par « Ma tante Emilienne ». Elle a également conservé la photo ci-après d'« Oncle Georges ». Au dos de ce cliché, cette mention est indiquée. C'est la preuve de son importance comme oncle.

### **Qui est Georges Delsart ?**

Georges Delsart fils est né à Solesmes en 1889. Les événements de la vie vont le conduire ensuite à Le Quesnoy (banlieue, vers Ruesnes), puis à Ruesnes (rue du Rogneau). Pendant la Grande Guerre, il rejoint une zone de combats à Laventie où il trouve l'âme sœur, Emilienne qu'il épouse. Le couple revient ensuite en Avesnois, à Ruesnes : voici son histoire.

### **Solesmes, une ville importante**

Solesmes est une ville importante de plus de 6 000 habitants jusqu'à la Grande Guerre, située aux limites du Cambrésis, de l'Avesnois et du Valenciennois. La ville est distante d'environ 20 km de Cambrai, de Ruesnes, ou de Valenciennes.

### **Solesmes, centre d'une « étoile » ferroviaire**

Au cours de la seconde partie du XIXe siècle, Solesmes connaît un certain développement économique et démographique. De nombreuses lignes de chemin de fer passaient par cette ville qui se trouvait être au centre d'une « étoile » ferroviaire, aujourd'hui disparue. Le développement industriel, en particulier l'exploitation de la houille et l'installation d'aciéries près de Valenciennes, entraînaient des déplacements importants de main-d'œuvre ouvrière. Il fallait aussi transporter les betteraves vers les sucreries, ainsi que d'autres productions agricoles.

## Solesmes, centre d'une « étoile » ferroviaire



### Solesmes : le lieu de résidence du couple Delsart-Lesur (1883-1894)

C'est sans doute à Solesmes que le couple Delsart-Lesur réside pendant une dizaine d'années : de 1883 (année de leur mariage) à 1894, année du décès dans cette commune de Georges Delsart père. Il est secrétaire de mairie et employé des télégraphes.

A son décès, il est probable que Sophie, née Lesur (celle qui va devenir mon arrière-grand-mère) rejoint ensuite sa maison natale à Le Quesnoy, banlieue vers Ruesnes où elle reprend l'exploitation familiale. Devenue veuve à un âge relativement jeune (33 ans), seule

avec un enfant de 5 ans, elle a besoin de ressources. Elle devient cultivatrice. Sa mère vient de décéder ; son père est âgé de 77 ans. Elle a encore de la famille à Ruesnes, côté Lesur : sa sœur aînée y habite. Ce changement de résidence à partir de 1894 constitue pour Léandre, mon arrière-grand-père, toujours célibataire, une opportunité qu'il va saisir. Il l'épouse en 1897. Ils sont alors âgés tous deux de 36 ans.

### **D'une vie citadine à une vie paysanne**

Pour Sophie, ce changement de résidence est aussi un changement de vie. D'une vie citadine elle rejoint, sous la pression du besoin, la vie paysanne. Lors de son premier mariage, elle épouse un employé et vit en ville. Lors du second mariage, elle est cultivatrice, épouse un cultivateur et vit en milieu rural. Ce retour de Sophie se fait à contre-courant du mouvement d'exode rural observé à Ruesnes durant les 35 années ayant précédé la Grande Guerre, et qu'on déjà évoqué. Il est une aubaine pour Léandre.

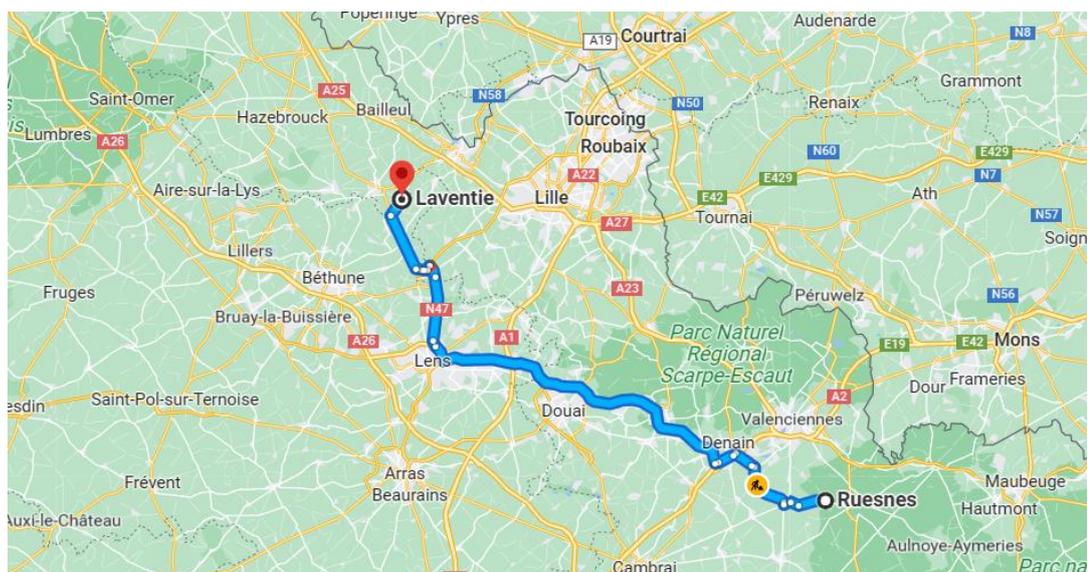
### **Georges Delsart (1889-1954)**

Né à Solesmes, Georges Delsart fils grandit ensuite à Le Quesnoy (banlieue vers Ruesnes), puis, à partir des années 1900 à Ruesnes et ce, probablement jusqu'à sa mobilisation en 1914 pour la Grande Guerre.

En 1920, il trouve l'âme sœur à Laventie !

### **De Ruesnes à Laventie**

Laventie est une commune du Pas-de-Calais, limitrophe du département du Nord (Lille est à 20 km) et de la Belgique (la frontière est à 13 km). Elle est distante de plus de 90 km de Ruesnes !



Georges Delsart épouse à Laventie Emilienne, Germaine, Alice Chombart après la Grande Guerre, le 2 octobre 1920. Il est âgé de 31 ans ; elle est âgée de 23 ans. Il est « employé des régions » ; elle est « débitante de boissons ». Georges n'aurait jamais rencontré Emilienne s'il n'y avait pas eu cette guerre.

Quelle est la raison de cette exogamie géographique ?

La clé de l'explication est la suivante : Georges Delsart a probablement été mobilisé à Laventie lors de la Grande Guerre. C'est un survivant du grand carnage.

### **Georges Delsart, un survivant du grand carnage**

On fait ici l'hypothèse selon laquelle Georges Delsart a été mobilisé à Laventie au moment de la Grande Guerre. Il est âgé de 25 ans au début du conflit. A Laventie, c'est le grand carnage. La guerre des tranchées a lieu. La ville est partiellement détruite. Elle fait partie de la zone géographique complètement dévastée. Sur le plan démographique, c'est une véritable saignée : Laventie perd plus de 1 000 habitants entre 1911 et 1921 ; la population passe de 3.691 à 2.648 habitants. La ville a été décorée de la Croix de guerre 1914-1918, le 28 septembre 1920. La présence sur le territoire de la commune de sept cimetières militaires (six britanniques et un allemand) atteste de l'acharnement des combats qui s'y déroulèrent.

Georges Delsart se trouve dans ce contexte.

C'est un survivant.

Ci-après, quelques clichés de Laventie pendant la Grande Guerre (source : Wikipedia)

### **Laventie - Photo aérienne du 9 juin 1916, montrant les lignes de tranchées**



Laventie - L'église en août 1915, détruite par les bombardements



## Laventie - Soldats indiens de l'Empire britannique

(Ils se restaurent devant des maisons en ruines de Laventie)



## Laventie - Soldats du génie britannique construisant un abri (secteur Fauquissart)



Laventie - Tranchée britannique, 28 octobre 1916



## Laventie - Officiers britanniques dans les tranchées, novembre 1917

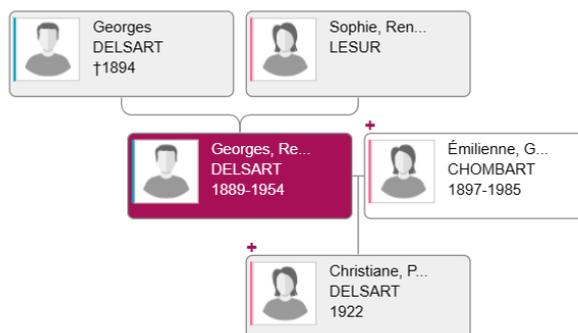
(Secteur de Fauquissart)



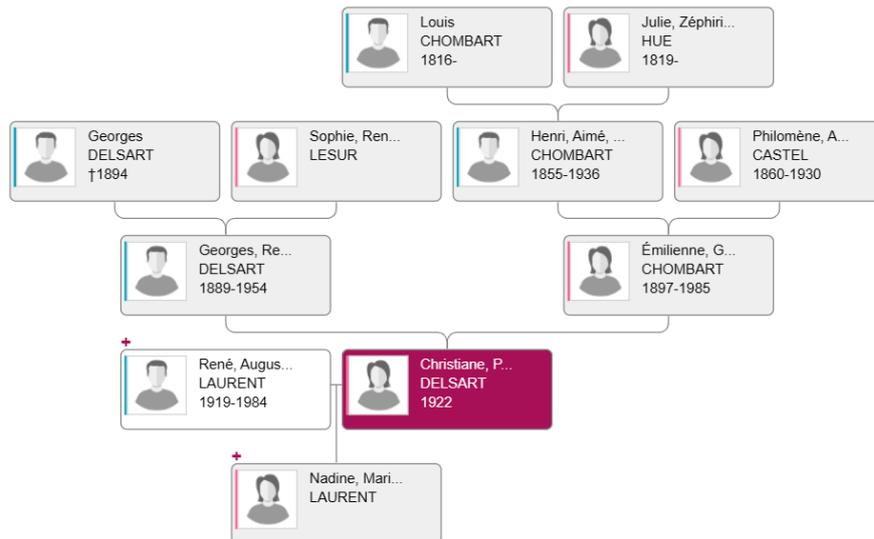
### Laventie : le lieu de résidence du couple Delsart-Chombart de 1920 à ?

Le couple Delsart-Chombart réside à Laventie pendant plusieurs années. Leur fille Christiane y naît le 9 avril 1922. Comme il est souvent d'usage, afin de préserver le lien familial, les prénoms qui suivent celui de Christiane sont ceux de sa grand-mère maternelle (Philomène) et de sa grand-mère paternelle (Sophie).

La famille Chombart est implantée à Laventie depuis le début du XIXe siècle, au moins. La généalogie consultée ne nous a pas permis d'aller plus avant dans le temps. Les Chombart sont des artisans-commerçants. Débitante de boissons au moment de son mariage, Emilienne s'inscrit dans la tradition des artisans-commerçants de la famille. Son père, Henri Chombart (1855-1936) est couvreur ; son grand-père, Louis Chombart, né en 1816 est « marchand épicier ».



 <b>Georges, René, Désiré DELSART</b> <i>Employé Des Régions</i>	 <b>Émilienne, Germaine, Alice CHOMBART</b> <i>Débitante de Boissons</i>	 <b>Henri, Aimé, Florent CHOMBART</b> <i>Couvreur</i>
<b>Naissance</b> 7 mars 1889 Solesmes	<b>Naissance</b> 10 oct. 1897 Laventie	<b>Naissance</b> 25 oct. 1855 Laventie
<b>Mariage</b> 2 oct. 1920 avec Émilienne, Germaine, Alice CHOMBART Laventie	<b>Mariage</b> 2 oct. 1920 avec Georges, René, Désiré DELSART Laventie	<b>Mariage</b> avec Philomène, Augustine CASTEL
<b>Décès</b> 20 mars 1954 Ruesnes	<b>Décès</b> 11 août 1985 le Quesnoy	<b>Décès</b> 13 sept. 1936



 <b>Christiane, Philomène, Sophie DELSART</b>
<b>Naissance</b> 9 avr. 1922 Laventie
<b>Mariage</b> 2 août 1947 avec René, Auguste LAURENT Ruesnes

Source : Généalogie de Charlotte Desrumaux

### Le retour en Avesnois : de Laventie à Ruesnes

Le couple Delsart-Chombart réside ensuite à Ruesnes, un bourg que Georges connaît bien et où il a sa famille. A partir de quand ? Quelles sont les raisons ? Il est difficile de le préciser. D'autant que le modèle de l'enfant unique adopté par le couple ne nous permet pas de connaître d'autres lieux de naissance que celui de leur fille Christiane en 1922.

Le couple Delsart-Chombart a peut-être souhaité quitter une ville située dans une zone géographique dévastée, dont la reconstruction fut longue ?

Par ailleurs, Sophie, la maman de Georges est décédée en 1929. Peut-être a t'il eu besoin de se rapprocher de sa famille ?

Ces questions restent posées.

Mais le couple Delsart-Chombart était présent à Ruesnes au moment du second conflit mondial. Georges a été l'organisateur de l'évacuation en juin 1940. Ayant connu la Grande Guerre, il a vite compris ce qu'était une nouvelle fois la guerre. Alors âgé de 50 ans, Georges était sans doute très attentif au déroulement du conflit. Jusqu'à un jour de juin 1940, il organise l'évacuation des membres de sa famille ; un point développé ci-après.

### **Le second conflit mondial : l'hiver 1939-1940 et la guerre**

Dans son ouvrage *Jeanne et les siens*, l'historien Michel Winock rapporte les choses de la façon suivante à Arcueil pour sa famille, sur la période allant de l'hiver 1939-1940 au 14 juin 1940.

« L'hiver 1939-1940 est dur : neige, froid, verglas

La guerre est très loin, du côté de la Finlande, dont les Soviétiques ont entrepris la conquête.

Ma famille vit ces mois de drôle de guerre sans exaltation ni désespoir. La vie continue.

Arcueil le vendredi 10 mai 1940, est réveillé à cinq heures du matin, par une alerte. Un peu plus tard, à l'atelier René Gillet, il apprend que l'armée allemande a envahi la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. Le lundi 13 mai, les alertes se succèdent après minuit ; les Allemands font leur percée à Sedan ; ils foncent sur Paris.

La grande bataille est engagée. Arras, puis Amiens tombent.

A Paris, on décide de fermer les écoles primaires. Le dimanche 9 juin, une nouvelle vague de Parisiens fuient leur ville ; les Allemands ne sont plus qu'à une trentaine de kilomètres.

Le 10, le gouvernement dirigé par Paul Reynaud quitte Paris pour Tours. L'ordre d'évacuer les usines a été donné.

Pendant ce temps, un nombre incroyables de réfugiés prend la route nationale vers le Sud. A pied, à vélo, en voiture, poussant des landaus surchargés, tirant des charrettes débordantes, un défilé de migrants hagards en provenance de la Belgique et du Nord de la France traverse Montrouge.

Des plans d'évacuation sont prévus depuis longtemps par les autorités françaises, mais le déferlement des réfugiés belges, la progression foudroyante des armées allemandes motorisées, le chaos des routes saturées, les bombardements des ponts, n'ont pas permis un repliement en bon ordre. Les villes et les villages en amont se vident de leurs habitants tout en ouvrant la porte des hôpitaux, des asiles d'aliénés, des couvents, des écoles qui se remplissent des réfugiés venus d'amont.

Vendredi 14 juin, journée noire : les Allemands entrent dans Paris déclaré ville ouverte par le général Héring. Le gouvernement Reynaud est finalement parti pour Bordeaux ».

## **L'évacuation à Ruesnes en juin 1940 : le rôle de Georges Delsart**

Selon Gisèle, alors âgée de 8 ans lors de l'évacuation en juin 1940, Georges Delsart avec son épouse Emilienne, leur fille Christiane [son oncle, sa tante et sa cousine], sont arrivés chez ma grand-mère avec un chariot tiré par un attelage de deux chevaux.

Sur ce chariot, prêté par Gustave Carpentier, un cultivateur de Ruesnes et voisin d'en face de Georges Delsart, des membres de la famille étaient partants pour « évacuer » en direction de Cambrai, suite à l'annonce de l'arrivée des troupes allemandes : sa sœur cadette Suzanne, née Vaille avec son mari Clément Cauchies et leur fille Solange. Des membres de la famille Bruyère étaient également présents.

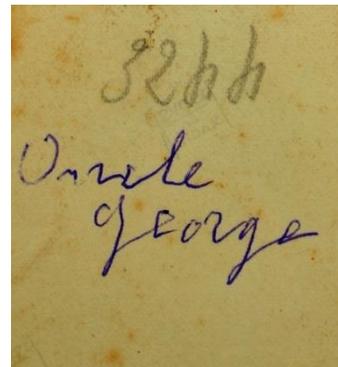
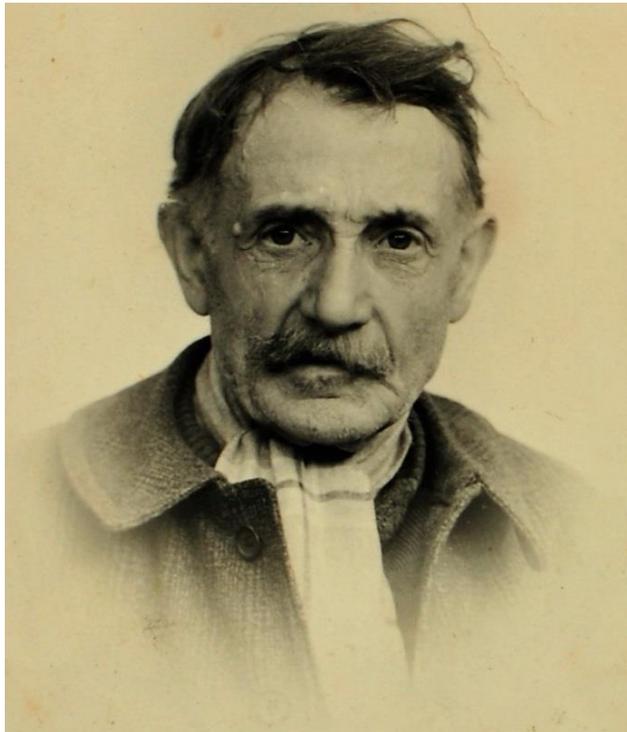
Selon Gisèle, ils sont venus chercher sa mère (ma grand-mère) qui ne voulait pas partir. Veuve suite au décès de son mari six mois plus tôt, et maman de cinq enfants dont certains très jeunes (Gérard, âgé de 3 ans ; Gisèle de 8 ans ; Léon, 10 ans ; Pierre, 12 ans et, ma mère, Georgette, âgée de 20 ans).

Sur l'insistance de sa sœur Suzanne, elle s'est alors décidée; elle l'a aidée à faire rapidement des valises et à prendre quelques affaires pour partir.

Sur le chariot, il y avait alors 22 personnes au total. Ils sont partis en direction de Cambrai. Ils dormirent tous le soir dans une grange.

Gisèle, aujourd'hui âgée de 93 ans [en 2025] a encore des souvenirs très précis de ce moment-là.

### **Oncle Georges - Georges Delsart (1889-1954)**



**L'organisateur de l'évacuation des membres de sa famille en juin 1940**

## **La vie familiale d'Hélène pendant la guerre 1939-1945**

Pendant la guerre, après le décès de son époux, Hélène organise les événements de la vie familiale : pas moins de trois communions et un mariage entre 1940 et 1944 (§1). Par ailleurs, il ne peut y avoir de communions sans prêtre. A Ruesnes, Léopold Decourcelle a eu en charge la paroisse de 1905 à 1954. Prêtre à la dévotion exemplaire, qui est-il ? (§2).

### **1) - La communion de Pierre, de Léon et de Gisèle : c'était pendant la guerre**

La communion est un rite de passage marquant la sortie de l'enfance. Elle a lieu vers l'âge de 12 ans. C'est pendant la guerre, puis sous l'occupation allemande que se déroule la communion de trois des quatre enfants de la famille Finet-Vaille : Pierre, en 1940 ; Léon en 1942 ; Gisèle en 1944, l'année du mariage de sa sœur aînée, Georgette. Sur cette période, malgré la guerre, les événements familiaux sont nombreux, et heureux ! La communion de Gérard aura lieu plus tard, en 1949.

L'ensemble de la famille s'est rassemblée à l'occasion de ces différents moments. On en veut pour preuve les clichés ci-après. La famille Finet est au complet. « Maman Céline » était présente lors de la communion de ses petits-enfants.

On a ajouté les photos de Ghislaine : sa maman Solange avait fait sa communion en même temps que celle de son cousin Léon, nés tous deux la même année.

### **La communion de Pierre Finet, en 1940**

#### **Pierre Finet en habits de communiant (1940)**



## La communion de Léon Finet, en 1942

Plusieurs clichés de la communion de Léon Finet ont été pris à Ruesnes, en 1942, face à la porte d'entrée, puis face à la fenêtre, côté rue de Bermerain.





**La communion de Léon Finet (Cliché de Ghislaine)**

De gauche à droite, on reconnaît le communiant Léon Finet ; derrière lui, sa maman Hélène. A ses côtés, le petit frère Gérard ; derrière lui, le grand frère Pierre, puis la grande sœur Georgette, ici âgée de 23 ans !

**En 1942, la communion de Solange, une cousine de Léon**

La photo ci-après (cliché de Ghislaine) est celle de la communion de Solange, une cousine de Léon auprès de laquelle il se trouve en habit de communiant. Etant du même âge, ils ont fait leur communion ensemble à Ruesnes en 1942.



### La communion de Léon et de Solange (détail du cliché ci-dessus)



Les deux familles Finet et Cauchies sont ici réunies à l'occasion d'une même cérémonie ayant regroupé le cousin Léon et la cousine Solange.

De gauche à droite :

- Au 1<sup>er</sup> rang : Gisèle (10 ans) auprès de son frère Léon Finet en habits de communiant ; Solange Cauchies, la communicante aux côtés de sa mère Suzanne et, devant elle, Gérard Finet; Georgette Finet. Gérard, le petit garçon et Georgette, la jeune fille sont le cadet et l'aînée de la fratrie. On mesure ici leur écart d'âge.

- Au 2<sup>ème</sup> rang : Hélène Finet, la maman du communiant ; ses tantes et oncles : Aimée Finet, Laure et son époux Augustin Finet ; le grand-père de la communicante : Clément Cauchies, portant un enfant dans les bras. Le père de la communicante est prisonnier en Allemagne.

- Au 3<sup>ème</sup> rang (derrière Augustin Finet) : Pierre Finet et « Maman Céline ».



### **En 1944, la communion de Gisèle Finet**

En 1944, Gisèle est âgée de 12 ans ; c'est l'âge théorique de sa communion. Mais, l'année 1944 est aussi celle du mariage de sa sœur aînée Georgette. Elle est présente à ses côtés sur le cliché ci-après, redimensionné.

### **En 1944, une communion et un mariage**

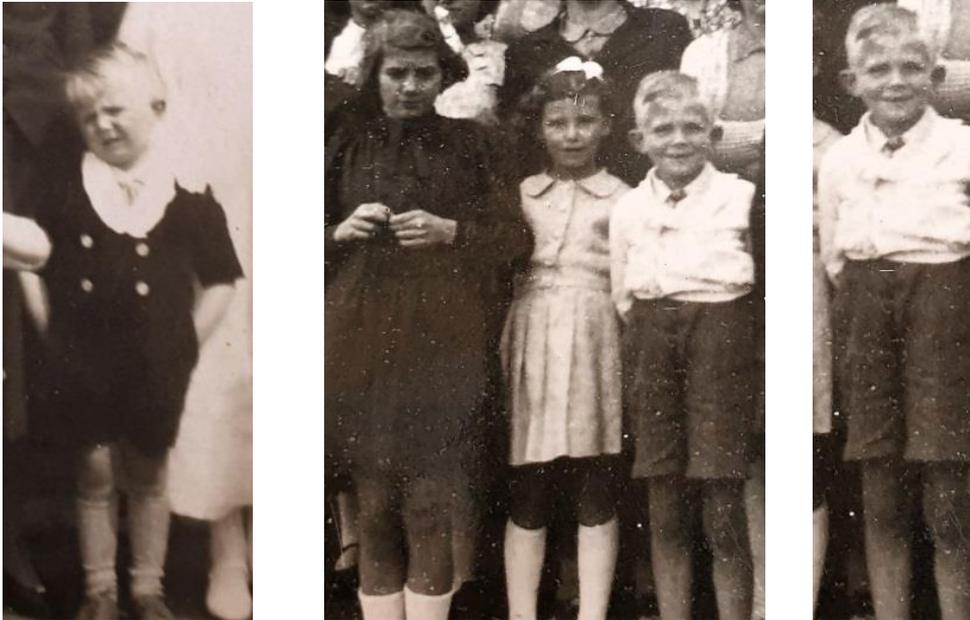


**1<sup>er</sup> rang, à droite, Gisèle Finet en 1944, année de sa communion**

### **La communion de Gérard Finet, en 1949**

La communion de Gérard Finet sera pour plus tard, en 1949. Lors de celle de son frère Léon, il est âgé de 6 ans seulement ; de 8 ans lors de la communion de sa sœur Gisèle!

### **Gérard Finet âgé de six et huit ans**



Détail du cliché de la communion de Léon (à gauche) et de Gisèle (à droite)

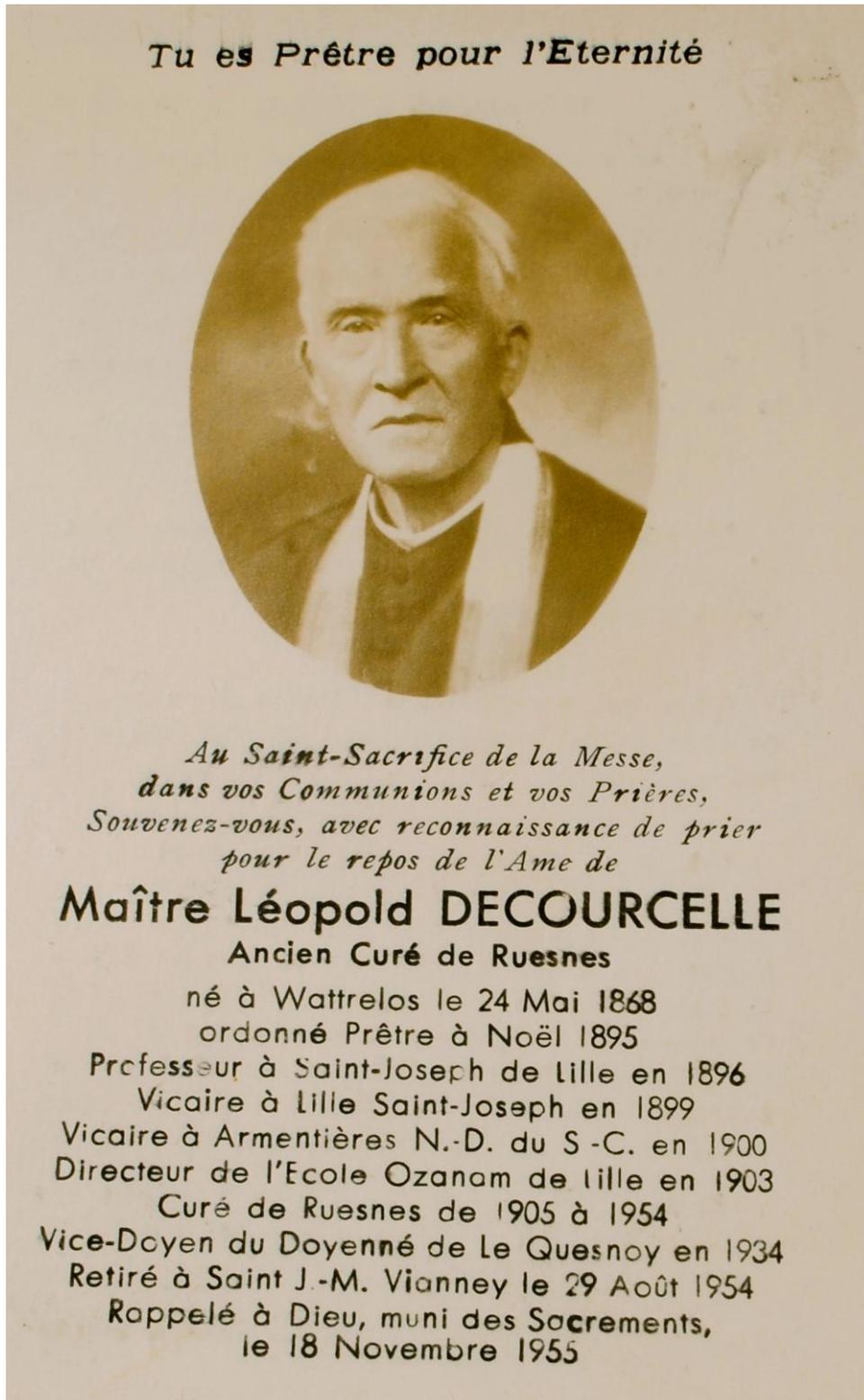
### **Léon et Berthe Vaile, aux côtés de leurs deux enfants**



2) - « Maître Léopold Decourcelle », Curé de Ruesnes de 1905 à 1954

Dans les photos de famille, nous avons trouvé une image-souvenir de « Maître Léopold Decourcelle », Curé de Ruesnes de 1905 à 1954. Elle a été éditée après son décès à Cambrai le 18 novembre 1955.

**Image-souvenir de Maître Léopold Decourcelle**



C'est probablement ma mère qui l'a obtenue en l'église de Ruesnes, et gardée précieusement en souvenir d'un prêtre qu'elle a bien connu, et apprécié, ainsi que tous les membres de sa famille, comme d'autres familles Ruesnoises.

Evoquant ce prêtre en 2025 avec Gisèle, née en 1932, elle se rappelle avoir fait sa communion avec lui. Et c'était il y a plus de quatre-vingts ans. Elle a néanmoins gardé en mémoire son nom et une bonne image : « c'était un bon curé », dit-elle. Sans doute un curé qui a su lui parler ainsi qu'aux jeunes.

Un curé ayant sans doute bien d'autres qualités ; il a laissé une empreinte forte sur sa paroisse.

Ils ont été nombreux à avoir été baptisés, à être allés au catéchisme, à faire leur communion, à avoir eu la bénédiction nuptiale. Et ce, sans compter l'administration des sacrements lors d'un décès. L'histoire de notre famille est jalonnée par ces grands moments de la vie. C'était encore l'époque où l'Eglise était partie intégrante de la vie. Elle présidait à tous les événements essentiels de la vie d'une personne.

Dans ce contexte, avoir en charge les âmes de ses paroissiens n'est pas de tout repos pour un prêtre, même dans une petite paroisse comme celle de Ruesnes. Précisons que Léopold Decourcelle a eu à officier dans cette première partie du XXe siècle marquée par deux conflits mondiaux, l'existence d'une mortalité infantile encore importante et par des décès prématurés ; la tuberculose étant une grande pourvoyeuse de cimetières en France, et même en Europe.

### **Qui est Léopold Decourcelle ?**

On s'appuie ici sur la généalogie, notamment celle d'Yves Debouverie.

Léopold Decourcelle est né à Wattrelos, Vieille Place, le 24 mai 1868 à 20h, chez ses parents ; une famille de tisserands, devenue ensuite cabaretier. A sa naissance, son père est âgé de 50 ans ; plus jeune, sa mère est âgée de 32 ans.

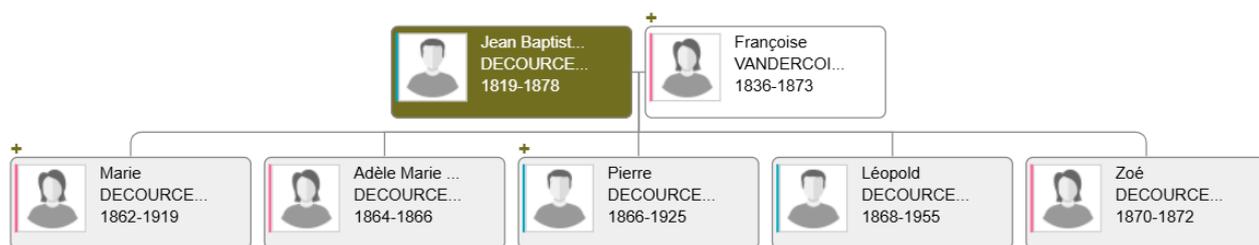
Léopold est né d'un second mariage en 1861 de son père Jean Baptiste Joseph Decourcelle (1819-1878) avec Françoise Vandercoïlden (1836-1873). Cinq enfants naissent dont trois sont survivants.

Léopold devient alors le cadet de cette fratrie.

### **La vie ne l'a pas gâté, ni sa famille**

Il n'est pas encore âgé de cinq ans lorsque sa mère décède prématurément à l'âge de 36 ans. Quand son père décède, il est âgé de dix ans. Les membres de cette fratrie ne sont guère plus âgés au décès des leurs parents. Léopold a une sœur de cinq ans son aînée, Marie (1862-1919), piqurière, mariée à Henri Duvilliers en 1887, tisserand. Il a également un frère d'à peine deux ans son aîné, Pierre (1866-1925), cordonnier, marié à Adèle Debaille en 1894, repasseuse.

## La généalogie de Léopold Decourcelle



 <b>Jean Baptiste Joseph DECOURCELLE</b> <i>tisserand</i>	 <b>Françoise VANDERCOILDEN</b> <i>tisserande</i>
<b>Naissance</b> 1 juin 1819 Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Naissance</b> 8 août 1836 Ruien, 9690, Flandre Orientale, Flandre, BELGIQUE
<b>Cause: tisserand</b> entre 1845 et 1878	<b>Cause: tisserande</b> entre 1861 et 1866
<b>Résidence</b> 1845 Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Résidence</b> 1861 Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Profession</b> 1861 La Place - Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Mariage</b> 25 nov. 1861 avec Jean Baptiste Joseph DECOURCELLE Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Résidence</b> 1861 Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Résidence</b> 1862 avec Jean Baptiste Joseph DECOURCELLE La Place - Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Mariage</b> 25 nov. 1861 avec Françoise VANDERCOILDEN Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	

 <b>Marie DECOURCELLE</b> <i>piquière</i>	 <b>Pierre DECOURCELLE</b> <i>cordonnier</i>	 <b>Léopold DECOURCELLE</b> <i>curé</i>
<b>Naissance</b> 23 oct. 1862 La Place - Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Naissance</b> 4 avr. 1866 Vieille Place - Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Naissance</b> 24 mai 1868 Vieille Place - Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Cause: piquière</b> entre 1887 et 1891	<b>Résidence</b> entre 1887 et 1894 Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Cause: instituteur</b> 1889
<b>Résidence</b> 1887 Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Cause: cordonnier</b> entre 1887 et 1925	<b>Résidence</b> 1889 Saint-Amand-les-Eaux, 59230, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
<b>Mariage</b> 27 avr. 1887 avec Henri DUVILLERS Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Service militaire</b> 1890	<b>Service militaire</b> entre 1890 et 1892
<b>Résidence</b> entre 1888 et 1890 avec Henri DUVILLERS La Place - Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Mariage</b> 1 déc. 1894 avec Adèle Irma DEBAILLIE Roubaix, 59100, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	<b>Résidence</b> 1894 grand séminaire - Cambrai, 59400, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
	<b>Résidence</b> entre 1906 et 1925 avec Adèle Irma DEBAILLIE rue Négrier 49 - Wattrelos, 59150, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	<b>Résidence</b> 1896 rue Solferino 92 - Lille, 59000, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE

Source : généalogie d'Yves Debouvieres

## Une solidarité familiale limitée

Lors d'un décès prématuré d'un parent, la solidarité familiale entre en jeu. Dans le cas présent, elle paraît être limitée. Les membres de cette fratrie sont confrontés à une mortalité importante.

En effet, la première épouse de Jean-Baptiste Decourcelle, Marie Catherine Enionck (1820-1861) était décédée prématurément à l'âge de 41 ans. De cette première union, huit enfants étaient nés entre 1846 et 1861. Ce sont des frères et des sœurs de Léopold. Mais ils décèdent tous soit à la naissance, soit prématurément, avant leur père décédé en 1878. La plus âgée, Julienne Decourcelle (1851-1875), tisserande, avait atteint l'âge de 25 ans. A son décès Léopold est âgé de sept ans.

Il est possible que d'autres solidarités familiales soient entrées en jeu : soit un aïeul, une tante ou un oncle. On ne sait pas ; la question reste posée.

Issu d'une famille de tisserands, orphelin de mère, puis de père, Léopold est loin d'être un héritier au sens sociologique de ce terme. Nous n'avons pas d'éléments permettant de dire qu'il était prédestiné à devenir prêtre. La motivation n'est pas à rechercher du côté de la dispense des séminaristes du service militaire ; la loi de 1889 ne le permet plus. Léopold va faire son chemin. Il sort de la condition ouvrière en devenant instituteur. Il rejoint ensuite le grand séminaire. Ordonné prêtre, il se consacre à l'enseignement et à la direction d'écoles à Lille, devient Vicaire avant d'arriver à Ruesnes en 1905 pour prendre en charge la paroisse ; voici son parcours.

## Le parcours de Léopold Decourcelle

A partir de données généalogiques, de celles figurant sur l'image-souvenir et de lectures on reconstitue ci-après le parcours de Léopold Decourcelle de l'âge adulte en 1889 à son arrivée en tant que Curé de Ruesnes en 1905.

- En **1889**, à l'âge de 21 ans, il est **instituteur** ; il réside à Saint-Amand-les-Eaux. A cette date Léopold envisage sans doute d'intégrer le séminaire. Mais il est concerné par la loi militaire de 1889 qui ne dispense plus les séminaristes du service militaire.

- Du 18/11/**1890** au 19/9/**1892**, il effectue donc son service militaire en tant que **soldat** de 2e classe.

- Le premier février **1894**, il réside à Cambrai où il a intégré **le grand séminaire**.

- A **Noël 1895**, âgé de 27 ans et demi, il est ordonné **prêtre**. Il devient « Maître Léopold Decourcelle ».

- De **1896** à **1905**, sans doute en référence au titre qui est le sien (« Maître), Léopold assure des fonctions d'enseignement et de direction à Lille et à Armentières où il est également Vicaire.

En **1896**, il est Professeur à Saint-Joseph de Lille où il devient Vicaire en 1899. Son adresse le 16 novembre 1896 : 92 rue Solférino à Lille.

En **1900**, il est Vicaire à Armentières, Notre-Dame du Sacré Cœur. Son adresse le 10 octobre 1900 : rue Denis Papin à Armentières.

En **1903**, il est Directeur de l'Ecole Ozanam de Lille. Son adresse le 27 octobre 1903 : 46 rue Emile Zola à Lille.

- En **1905**, âgé de 37 ans, Léopold devient le Curé de Ruesnes. Il le restera jusqu'en 1954 ; devenant entre-temps Vice-Doyen du Doyenné de Le Quesnoy en 1934.

Mais quand Léopold Decourcelle arrive au presbytère de Ruesnes en 1905, il n'est pas le seul à l'occuper. Au recensement de la population de 1906, l'ancien curé de Ruesnes y réside toujours ! Ce recensement nous permet donc de savoir qui était le Curé en charge de la paroisse de Ruesnes avant 1906, sans pouvoir préciser depuis quand il l'était. Etant donné son grand âge, on peut penser qu'il l'était depuis plusieurs décennies au cours du XIXe siècle !

### En 1906, un Curé et un « Pro-curé » à Ruesnes

En effet, au moment du recensement en 1906, Jean-Baptiste Demont, âgé de 91 ans, habitait le presbytère. Il était alors le curé en titre de Ruesnes. Etait également présente une servante, âgée de 62 ans, Eléonore Parent originaire de Verchain-Maugré.

NUMÉROS PAR QUARTIER, VILLAGE, hameau ou rue			NOMS	ANNÉE	LIEU	NATIONA-	SITUATION	PROFESSION	
des maisons	des ménages	des individus	DE FAMILLE	de NAISSANCE	DE NAISSANCE	LITÉ	PAR RAPPORT ou chef de ménage		
3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
43	44	169	Demont	J. B.	1814	Viesly	F	Chief	Curé
		166	Parent	Eléonore	1844	Verchain Maugré	F	servante	servante Demont
44	45	167	Decourcelle	Léopold	1868	Maubeuge	F	Chief	Pro Curé
		168	Philippe	Céleste	1844	Maubeuge	F	servante	servante Decourcelle

Source : recensement de la population de Ruesnes en 1906

Partageant probablement le presbytère, une grande bâtisse, habitait également un autre « ménage » (au sens du recensement de la population) : Léopold Decourcelle et une servante Céleste Philippe originaire de Maubeuge. En 1906, Léopold Decourcelle était le « Pro-curé ».

Selon le dictionnaire de la langue française en ligne, le « Pro-curé » est le « Clerc assumant temporairement les fonctions de curé dans une paroisse sans titulaire ».

Dans le cas présent, il y a bien un titulaire du poste, Jean-Baptiste Demont. Etant donné son grand âge, il a probablement obtenu du diocèse de Cambrai l'assistance d'un collaborateur, Léopold Decourcelle. Il arrive dans la paroisse en 1905. Il deviendra ensuite le curé en titre puisqu'il restera à ce poste pendant près d'un demi-siècle, jusqu'en 1954 !

### **Qui est Jean-Baptiste Demont ?**

Nous appuyant sur les données généalogiques, Jean-Baptiste Demont est né à Viesly le 6 décembre 1814. Il avait une sœur cadette née en 1819. Il est issu d'une famille originaire de Viesly, une commune située à égale distance de Cambrai et de Ruesnes (une vingtaine de kilomètres). Son père était mulquiner ; sa mère fileuse. Ses grands-parents et arrière-grands-parents étaient marchands de lin.

### **Le contexte de l'Eglise au tournant du XXe siècle**

Au tournant du XXe siècle, l'Eglise est confrontée à la crise des vocations et à la chute de la pratique religieuse. Le contexte est à la fois local et national.

Sur le plan local, la paroisse est confrontée à des changements :

### **La mise en place du denier du culte en 1905**

Léopold Decourcelle a en charge la paroisse de Ruesnes en 1905, au moment de la séparation des Eglises et de l'Etat. Elle rend obligatoire la souscription des paroissiens au denier du culte : désormais, les fidèles doivent s'acquitter d'un don annuel à l'évêché qui verse à partir de là un traitement au prêtre.

A Ruesnes, comment cette souscription s'est mise en place ? Comment a-t-elle été perçue par les paroissiens ? Quel a été le nombre de familles ayant participé ? Comment il a évolué ? Combien cela rapportait-il ?

### **Une dynamique démographique défavorable**

Léopold Decourcelle a en charge une paroisse confrontée à l'exode rural depuis plusieurs décennies. On rappelle ici que Ruesnes a perdu le tiers de ses habitants entre 1876 et 1911.

Entre le moment où Léopold prend en charge la paroisse en 1905 et 1911, Ruesnes perd plus de 70 habitants (17% de ses habitants en six ans). A la veille de la Grande Guerre, la population s'établit à 335 habitants; un niveau qui évoluera peu jusqu'en 1954.

Cette dynamique démographique n'est pas favorable au développement d'une paroisse.

### **Un citadin qui ne connaît pas le monde rural**

Par ailleurs, rien n'avait sans doute préparé Léopold Decourcelle à affronter le monde rural qu'il ne connaît pas. C'est un citadin originaire de Wattrelos, adepte d'une religion d'élite qu'il a enseignée à Lille pendant une dizaine d'années. Comment s'est-il adapté ?

## **La Grande Guerre**

Enfin, Léopold, comme ses paroissiens, sera choqué par le toit et le clocher de l'église endommagés par les Allemands en 1918.

Par ailleurs, reprenant ici l'expression de Michel Winock, est-il utile de rappeler que « la France de 1920 est un immense cimetière aux allées sillonnées de femmes en noir. Les hommes survivants du grand carnage, sont rares ».

A Ruesnes, il y a sans doute eu un regain d'attachement à l'Eglise qui a été la compagne des jours difficiles. Mais quelle est l'attitude vis-à-vis de l'Eglise de ceux qui rentrent après le cauchemar du front ?

### **La crise des vocations**

Sur le plan national, selon Eugen Weber :

« En 1904, il y avait encore 13,5 prêtres séculiers pour 10 000 Français, soit un pour 739. En 1913, ils n'étaient plus que 12 pour 10 000, soit un pour 832. En 1929, le pourcentage était d'environ un pour 1 000 ».

Par rapport à cette moyenne nationale, Ruesnes avait « la chance » d'avoir en 1930 un prêtre pour 360 habitants (un prêtre pour 1 000 en France).

La loi de 1905 affecta le prestige du prêtre. Les prêtres étaient plus pauvres et la prêtrise devenait une carrière moins attirante.

« La hiérarchie de l'Eglise était la première à le reconnaître. Certains s'attendaient à ce qu'on laisse mourir de faim un tiers des prêtres. De nombreux vieux prêtres cherchaient à quitter une cure qui ne leur donnait plus de quoi manger et certains évêques, inquiets des vides menaçant de nombreuses paroisses, essayèrent de les contraindre à rester à leur poste ».

### **Léopold, un prêtre à la dévotion exemplaire**

A Ruesnes, on ne sait pas si Léopold Decourcelle a cherché à quitter sa cure ou s'il a été contraint de rester à son poste.

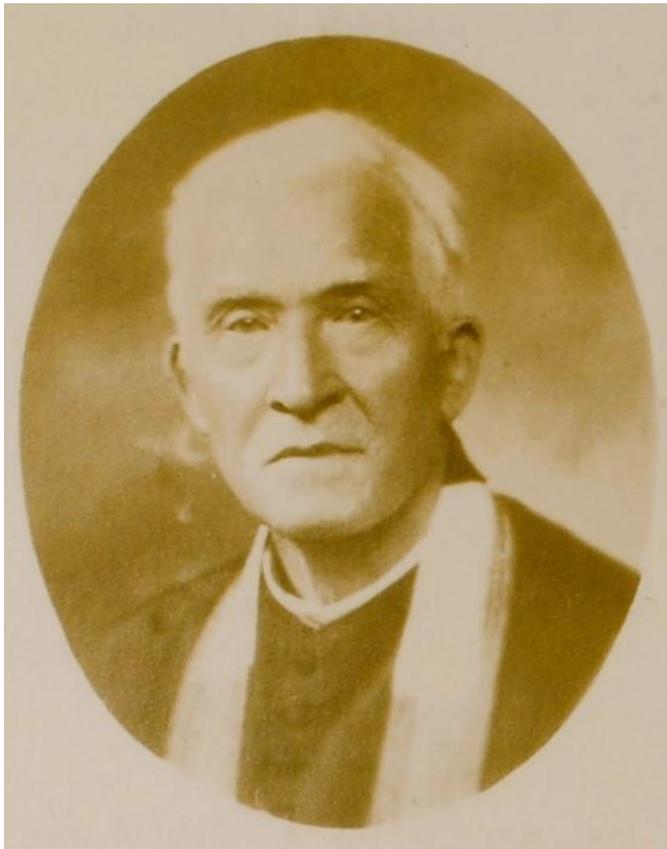
Toujours est-il qu'il est demeuré à son poste jusqu'au 29 août 1954 pour se retirer, à l'âge de 86 ans, à Saint-Jean Marie Vianney à Cambrai, une Maison de Retraite. Et ce, après presque soixante années de bons et loyaux services rendus à l'Eglise, dont cinquante à la paroisse de Ruesnes.

On ne peut que reconnaître la dévotion exemplaire du prêtre qu'a été Léopold.

Ajoutons qu'il profitera peu (une année et deux mois et demi) de sa « retraite » bien méritée. Âgé de 87 ans et demi, il est « rappelé à Dieu » le 18 novembre 1955.

Précisons enfin que Saint-Jean Marie Vianney à Cambrai était une Maison de Retraite en 1955. Elle l'est encore soixante-dix ans après [en 2025].

## Léopold Decourcelle (1868-1955)



### TESTAMENT SPIRITUEL

“ Je ne vous dis pas seulement “ Au revoir ”  
mais “ A Dieu ”, plus près de lui, réunis, un jour,  
pour chanter sa Gloire et ses Bienfaits inénar-  
rables, dans son grand Palais éternellement ”.

Souvenez-vous de ceux qui vous ont annoncé  
la Parole de Dieu : imitez leur Foi.  
(St Paul aux Hébreux X 11-17).

Père, lorsque j'étais avec ceux que Vous  
m'aviez confiés, je les gardais ; maintenant, je  
vais à Vous, préservez les du mal.

Ceux qui enseignent la Justice à un grand  
nombre brilleront comme des étoiles pendant  
toute l'Eternité.

Oh, qu'un Prêtre est une grande chose pour  
une bonne paroisse. C'est pourquoi nous de-  
manderons souvent à Dieu par l'intercession de  
Marie, Reine du Clergé, et celle des Saints  
Apôtres, qu'il daigne accorder à vos familles  
l'honneur de Vocations Sacerdotales et qu'il  
donne au Diocèse et à l'Eglise de nombreux et  
Saints Prêtres.

Nos défunts sont des invisibles, mais non des  
absents. Vivons toujours sous leur regard.

*Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel*

### Une histoire de la vie religieuse et sociale villageoise

Il fut une époque où l'église était le centre de la vie villageoise. Le village était identifié à son clocher.

Il y a eu ensuite une évolution jusqu'à la période actuelle ayant conduit à une diminution de l'emprise du religieux sur le village et à un accroissement corrélatif des prérogatives du pouvoir civil. Cette évolution est marquée en particulier par la Révolution de 1789 et par la séparation des Eglises et de l'Etat en 1905.

Cette histoire religieuse est bien connue. Mais suivant ici Gabriel Le Bras, auteur d'un ouvrage sur l'église et le village publié en 1976 (Paris, Flammarion), cette évolution doit être saisie au niveau local et dans les moindres détails de la vie villageoise.

« Nous avons trop réservé aux sommets, Eglise et Etat, écrit G. Le Bras, des recherches qui devraient être menées à la hauteur du village, à la vie religieuse et sociale de la masse des Français qui n'étaient ni papes ni princes, se bornant à cultiver la terre, qu'ils ne quittaient que pour l'église et le village. »

Cette vie du peuple des campagnes, Gabriel Le Bras la décrit avec précision et finesse. Qu'il s'agisse du rôle du cabaretier (l'anti-curé du village sous l'Ancien Régime) ou du

forgeron (la forge a été le « lavoir des hommes », un lieu important de rencontres pour les hommes du village) ou de maints autres détails, l'auteur montre à quel point l'étude de la vie religieuse doit pénétrer la vie sociale dans toutes ses dimensions et dans ses aspects les plus variés.

### **Pour une histoire de la vie religieuse et sociale de Ruesnes**

Dans cette perspective, il aurait été intéressant de développer une histoire de la vie religieuse et sociale de Ruesnes.

Notre histoire familiale nous permet d'apporter quelques éléments.

A Ruesnes, au cours de cette première moitié du XXe siècle, et même au-delà, il y a des signes d'attachement à l'Eglise ; citons :

- L'importance du rite des communions dans les familles avec ses préalables : le baptême et le catéchisme.
- L'importance de la religion et de la référence à Dieu dans les vœux d'une mamie à des jeunes mariés.
- L'administration des sacrements lors d'un décès
- L'existence de processions religieuses dans les années 50 et 60.
- Les pèlerinages à Lourdes dans les années 60-80

### **Excursion au Pic du Jer lors d'un pèlerinage à Lourdes (années 60)**



Du Nord, des trains de pèlerins pour Lourdes seront mis en place. Des membres de ma famille en feront partie dans les années 1960-1980.

Pour preuve, le cliché ci-dessus en souvenir d'une excursion au Pic du Jer à l'occasion d'un pèlerinage à Lourdes, début des années 60. Les pèlerins sont : Léon et Anne-Marie Finet (au centre), just married ? ; à gauche, sans doute une voisine ; à droite, ma mère Georgette Sueur, née Finet, ici âgée d'une quarantaine d'années. Elle est allée plusieurs fois à Lourdes. Elle m'y emmènera fin des années 60, ainsi que son petit-fils Damien, début des années 80 !

#### Excursion au Pic du Jer (détail)



Léon et Anne-Marie Finet ; une voisine ; Georgette Sueur, née Finet

Mais l'existence de ces signes d'attachement à l'Eglise jusque dans les années 1960-80 sont insuffisants pour constituer une histoire de la vie religieuse et sociale de Ruesnes.

Par exemple, nous ne savons rien de l'influence locale de l'anticléricalisme ambiant.

Il a joué un rôle important dans la chute de la pratique religieuse dans un département comme la Dordogne où le radical-socialisme est solidement implanté.

Qu'en est-il dans le Nord ? Et, plus localement, en Avesnois et à Ruesnes ?

L'histoire de la vie religieuse et sociale villageoise reste à faire

## La vie après la guerre

Après la guerre, le couple Delsart-Chombart a continué à résider à Ruesnes.

Leur fille Christiane s'est mariée en 1947 dans ce bourg avec René Laurent (1919-1984). Le couple Delsart-Laurent fera perdurer le modèle de l'enfant unique avec la naissance de Nadine.

Emilienne, puis Christiane ont tenu durant plusieurs décennies le « café-débit de boissons » de Ruesnes, situé d'abord dans le centre du bourg, puis rue de l'église. De cette période, j'en garde des souvenirs d'enfant et d'adolescent.

## Evocation de souvenirs des années 1950-1960

Christiane (née en 1922) et ma mère (née en 1920) sont du même âge. Elles sont cousines et, résidant toutes deux à proximité, dans la même rue, elles sont aussi voisines. Le rôle d'oncle Georges, le retour à Ruesnes du couple Delsart-Chombart, l'épisode marquant de l'évacuation ont été des facteurs favorables à l'établissement de liens familiaux durables.

Ma mère (ainsi que ses frères et sa sœur) ont gardé des liens avec « Oncle Georges et « Tante Emilienne ». Il existait des rapports de cousinage avec Christiane. Les soirs d'hiver, il arrivait d'aller en passer une chez eux. L'éclairage public étant fermé à partir d'une certaine heure, dans la nuit noire, je me rappelle être rentré avec elle à la lumière d'une lampe électrique de poche.

Ma sœur Marie France a également le souvenir d'être allée porter à Tante Emilienne du babeurre ; le liquide qui reste après avoir baratté la crème pour la transformer en beurre. Elle aimait le consommer.

Ce café-débit de boissons était aussi le lieu de rencontre de quelques jeunes dont je faisais partie (Cf. le cliché ci-après). J'y avais découvert le « billard champignon » dont je garde un excellent souvenir. Il y avait également un téléviseur noir et blanc à une époque où peu de ménages en possédaient un. J'avais été passionné par la série télévisée Rintintin dans laquelle notre héros était, bien sûr, le jeune garçon Rusty et son berger allemand, Rintintin !

**Le billard champignon**



**Rusty et Rintintin**



**Un groupe de jeunes devant le café-débit de boissons, vers 1965**



**Michel Sueur et sa mobylette, 10, rue de Bermerain, vers 1965**



**Le logement et le « café-débit de boissons » du couple Delsart-Chombart**



## **Le renforcement du rôle des femmes durant la guerre, et après**

Le bouleversement démographique lié aux guerres a eu pour conséquence de renforcer le rôle des femmes dans la société.

Durant la guerre, elles ont remplacé les hommes mobilisés : dans les usines, les commerce et les exploitations agricoles.

Après la guerre, des femmes sont restées à la tête de ces dernières, notamment dans un arrondissement rural comme celui de l'Avesnois.

Le cas de ma grand-mère Hélène est quelque peu différent de celui des veuves de guerre.

Son époux est décédé avant le conflit. Âgée de 40 ans, elle s'est retrouvée très tôt veuve, à la tête d'une famille de cinq enfants et, pour seules ressources, une petite exploitation familiale, héritée de ses parents et relevant du modèle de l'autosubsistance.

### **La vie d'Hélène après la guerre**

Après la guerre, Hélène n'a pas d'autres choix que de poursuivre le modèle d'autosubsistance.

Certes, ses enfants grandissent sous le regard de Maman Céline et d'Oncle Georges.

Des événements heureux vont survenir : des mariages suivis de naissances (§a) ; d'autres le sont moins avec les décès de Maman Céline et d'Oncle Georges (§b).

Ainsi va la vie et comme on l'a déjà écrit, elle est parfois cruelle.

#### **a) Des mariages, suivis de naissances**

En **1944** a lieu le mariage de Georgette Finet et de Léon Sueur, suivis de deux naissances : l'une en 1945, Marie-France ; l'autre en 1948, Michel.

Il s'agit de mes parents ; un point qui sera développé dans le **tome 2** de notre histoire.

En **1947**, c'est le mariage de Christiane Delsart [la fille de Georges et d'Emilienne] avec René Laurent (1919-1984). Le couple adopte le modèle de l'enfant unique avec la naissance de Nadine Laurent.

En **1949**, le 19 février, a lieu le mariage de Pierre Finet et de Marie-Thérèse Pamart, suivi de deux naissances : Marie-Hélène en 1949 ; Jean-Marc, l'année suivante (**tome 2**).

En **1951**, c'est au tour de Gisèle Finet d'épouser Roland Bédenel ; Annie naît en 1952 ; d'autres naissances suivront (**tome 2**).

Les enfants nés dans cette période appartiennent à la génération du baby-boom.

Le cliché a été pris vers le milieu des années 1950, rue de l'Eglise à Ruesnes.

## Les enfants du baby-boom



De gauche à droite ; Marie-France, Marie-Hélène ?, Michel, Annie, Nadine

## **b) Les deux héros de notre histoire tirent leur révérence**

Maman Céline en 1952, puis Oncle Georges en 1954, les deux héros de notre histoire, tirent leur révérence.

### **La flamme n'est pas éteinte**

**Maman Céline** décède à l'âge de 84 ans, en février 1952, quatre mois à peine après le mariage de Roland et de Gisèle, sa petite-fille.

Le couple gardera à jamais la mémoire de cette date.

Sa sœur cadette, Aimée décède cinq années plus tard, le 16 mars 1957, à l'âge de 85 ans. Son époux étant décédé en 1917, Aimée était également devenue veuve à l'âge de 46 ans.

Pendant longtemps, la famille parlera de Maman Céline ; son souvenir sera souvent évoqué avec nous, les enfants, sur le mode : « Maman Céline disait... ». Mais sans avoir retenu aujourd'hui ce qu'elle avait dit !

Seule Marie-France a gardé des souvenirs.

### **L'évocation d'un souvenir de Marie-France, de Maman Céline**

Née en 1945, seule Marie-France, l'aînée des enfants d'après-guerre et arrière-petite-fille de Maman Céline, garde des souvenirs.

Elle a encore en mémoire les cours de prononciation qu'elle lui donnait, ne sachant pas associer par exemple, la consonne « c » avec la voyelle « a » ; et de prononcer : « du tafé » au lieu de : « du café ». On s'asseyait toutes les deux au coin du feu, se souvient-elle. « Et je ne bronchais pas » dit-elle ! Il n'était pas question de lui montrer son désaccord, encore moins de contester. Elle me donnait un cours. C'était sérieux. Et je devais alors faire l'effort de la bonne prononciation des mots, jusqu'à ce qu'ils soient répétés correctement. Marie-France était alors âgée de 5 ou 6 ans, juste scolarisée.

Dans l'évocation de ce souvenir, on reconnaît bien ici qui était Maman Céline telle que nous l'avons décrite ci-dessus.

Quant à **Oncle Georges**, il décède en 1954 à l'âge de 65 ans.

C'est le « grand frère » pour Hélène ; « l'oncle protecteur » pour ses enfants. Son nom demeure associé à l'évacuation.

Avec son épouse Emilienne, décédée trente ans après Georges, en 1985, à l'âge de 88 ans, le souvenir sera entretenu grâce aux relations familiales.

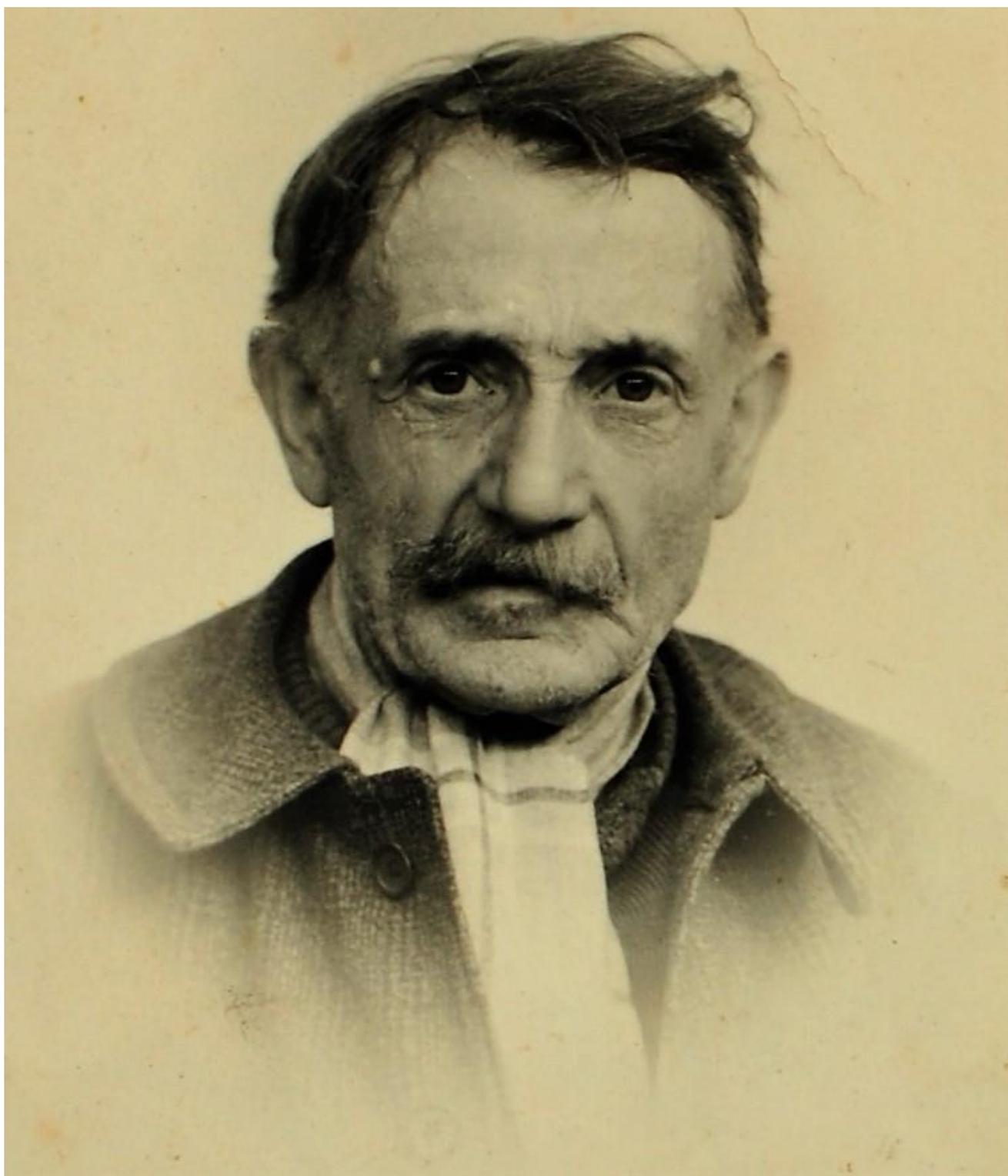
**Puissent ces flammes, ici ravivées, ne jamais s'éteindre**

**« Maman Céline »**



**Céline Finet, née Grevin (1866-1952)**

**« Uncle Georges »**



**Georges Delsart (1889-1954)**

## **La poursuite du modèle de l'autosubsistance**

C'est avec le courage de ma grand-mère et grâce au modèle de l'autosubsistance que cette famille va vivre et ce, jusqu'au moment de sa retraite, vers 1960.

De 1944 à 1952, ma grand-mère voit trois de ses cinq enfants prendre leur autonomie. Elle voit naître et grandir cinq petits-enfants.

Pour ce qui est des garçons, Pierre l'aîné a appris le métier d'ébéniste et il a trouvé l'âme sœur. Léon est ouvrier d'usine dans la tradition ouvrière de la famille Finet. Il habite avec sa mère et c'est lui qui sera le dernier à se marier (vers 1960). Tous les deux ont satisfait leurs obligations militaires.

Mais Gérard, plus jeune, est concerné par la guerre d'Algérie.

### **Gérard Finet et la guerre d'Algérie (1954-1962)**

Après avoir connu les deux conflits mondiaux, Hélène est de nouveau concernée par une autre guerre, celle d'Algérie qui commence en 1954. Son fils cadet, Gérard va faire partie des appelés.

Né le 10 février 1937, il est âgé de 17 ans et 9 mois quand la guerre commence. Et, au fil du temps un nombre de plus en plus important de soldats sont envoyés en Algérie. L'appel sous les drapeaux de Gérard ne va pas tarder. C'est probablement au début de l'année 1957 qu'il est appelé, juste au moment où les combats s'intensifient. La bataille d'Alger a lieu du 7 janvier au 24 septembre 1957. Les parachutistes y jouent un rôle important.

On s'appuie ici sur le dictionnaire Wikipedia.

### **Un nombre grandissant d'appelés**

« De 1954 à 1962, un nombre grandissant d'appelés du contingent fut envoyé en Algérie pour participer à la guerre d'Algérie, commencée le 1er novembre 1954. Durant toute la période de la guerre, la France mobilise au total 1,5 million d'appelés du contingent (au sein d'une armée de 2 millions de soldats) ».

### **L'intensification des hostilités (1957-1958) et la bataille d'Alger**

« L'année 1957 voit le déroulement de la bataille d'Alger. Sous les ordres du général Massu, la 10e division parachutiste fait du maintien de l'ordre dans la capitale. Les parachutistes (8 000 hommes) parviennent à anéantir les poseurs de bombes. Le FLN perd la bataille et sa structure dans la capitale est détruite.

Dans le même temps, le général Salan organise la contre-guérilla grâce à des techniques de quadrillage. Moins entraînés, les hommes du contingent ainsi que nombre de réservistes plus âgés sont le plus souvent cantonnés dans des casernes ou à établir des missions de surveillance tandis que les troupes mobiles organisent, sur le terrain, l'éradication des maquis ».

## **Gérard appelé dans l'aviation**

En Algérie, Gérard est affecté dans l'aviation. En témoignent les clichés ci-après de Gérard en tenue militaire. Cela lui a peut-être permis de faire une durée moindre de son service (14 mois au lieu de 24) ? La question reste posée. Il existait aussi des incertitudes sur la durée du service militaire.

## **Des incertitudes sur la durée du service militaire**

Selon Francis Ronsin, dans l'article déjà cité, « Les rappels de réservistes opérés en 1955 et 1956 s'étant accompagnés de nombreuses manifestations de mécontentement, il sera, par la suite, jugé préférable - à juste titre car les manifestations cesseront - de retarder la libération des appelés. On appliquera la procédure du « maintien » et du «super maintien», de 28 à 32 mois, puis, en juillet 1958, la durée du service militaire, jusqu'alors théoriquement de 18 mois, sera portée à 27 mois pour les soldats et à 30 mois pour les officiers et sous-officiers ». Nous appuyant sur le dictionnaire Wikipedia, on peut apporter les précisions suivantes sur la durée du service militaire, les motifs d'exemption, les conditions de départ et d'arrivée en Algérie.

### **« Service militaire : durée, exemption**

Pendant la guerre d'Algérie, entre 1954 et 1962, après la durée légale de 18 mois, certaines classes furent rappelées, d'autres furent maintenues sous les drapeaux jusqu'à 30 puis 28 mois. Pour les appelés du contingent, seulement la paternité d'au moins deux enfants, la présence d'un frère sous les drapeaux en Algérie ou reconnu pupille de la Nation pouvait constituer un motif d'exemption du service en Algérie [Gérard ne remplissait aucune de ces conditions]. À noter également que certaines armes (aviation, marine) envoyaient peu d'effectifs en Algérie et pour une durée moindre (14 mois au lieu de 24).

### **Départ vers l'Algérie**

Quelques appelés, nécessaires dans l'administration des casernes, pouvaient espérer effectuer leur service en France métropolitaine. Les autres prenaient la direction de Marseille en train, puis, après un court séjour au centre de transit de Sainte-Marthe à Marseille, la direction d'Alger ou d'Oran : une traversée de 19 à 24 heures, au fond des cales, dans l'un des bateaux des compagnies maritimes (Ville d'Oran, Ville d'Alger, etc.) et parfois d'autres vieux bâtiments souvent délabrés (El Mansour, Sidi Ferruch). L'écrivain Georges Valero a raconté dans un roman ce trajet et ses détails parfois sordides.

### **Dans les départements d'Algérie**

Après perception d'un nouveau paquetage les soldats recevaient une affectation, le livret militaire avait suivi. Une plaque d'immatriculation individuelle, à découper selon le pointillé en cas de décès, indiquait que c'était la guerre.

Les nouveaux arrivants étaient rapidement mis au pas par les chefs de sections qui les emmenaient éventuellement en embuscade afin d'éveiller leur combativité ».

## Les inquiétudes d'une maman

Une maman ne peut que nourrir des inquiétudes pour son jeune fils parti à la guerre. Elle écoutait au poste de TSF (Transmission Sans Fil), [le poste radio aujourd'hui], les informations relatives à la guerre d'Algérie, au moment de 13h. Il m'arrivait d'entrer chez elle à cette heure-là ; elle était assise près du poste, attentive aux informations. Pendant la guerre d'Algérie, Gérard écrivait régulièrement à sa mère. Elle conservait ses lettres dans une boîte. Devenu collectionneur de timbres amateur dans mon adolescence, je la retrouverai plus tard, rangée en haut de son armoire. Les incertitudes sur la durée du service militaire nourrissaient également les inquiétudes de sa mère. Elle n'attendait qu'une chose : le retour de son fils !



**Gérard Finet, guerre d'Algérie (1954-1962)**



### **Les mariages de Gérard et de Léon Finet**

Le mariage de Gérard a lieu en 1957 pendant la guerre d'Algérie ; elle n'est pas terminée ; celui de son frère aîné Léon intervient un peu plus tard, vers 1960 (Cliché ci-après).

### **Le mariage de Gérard Finet et de Monique Stirbois**

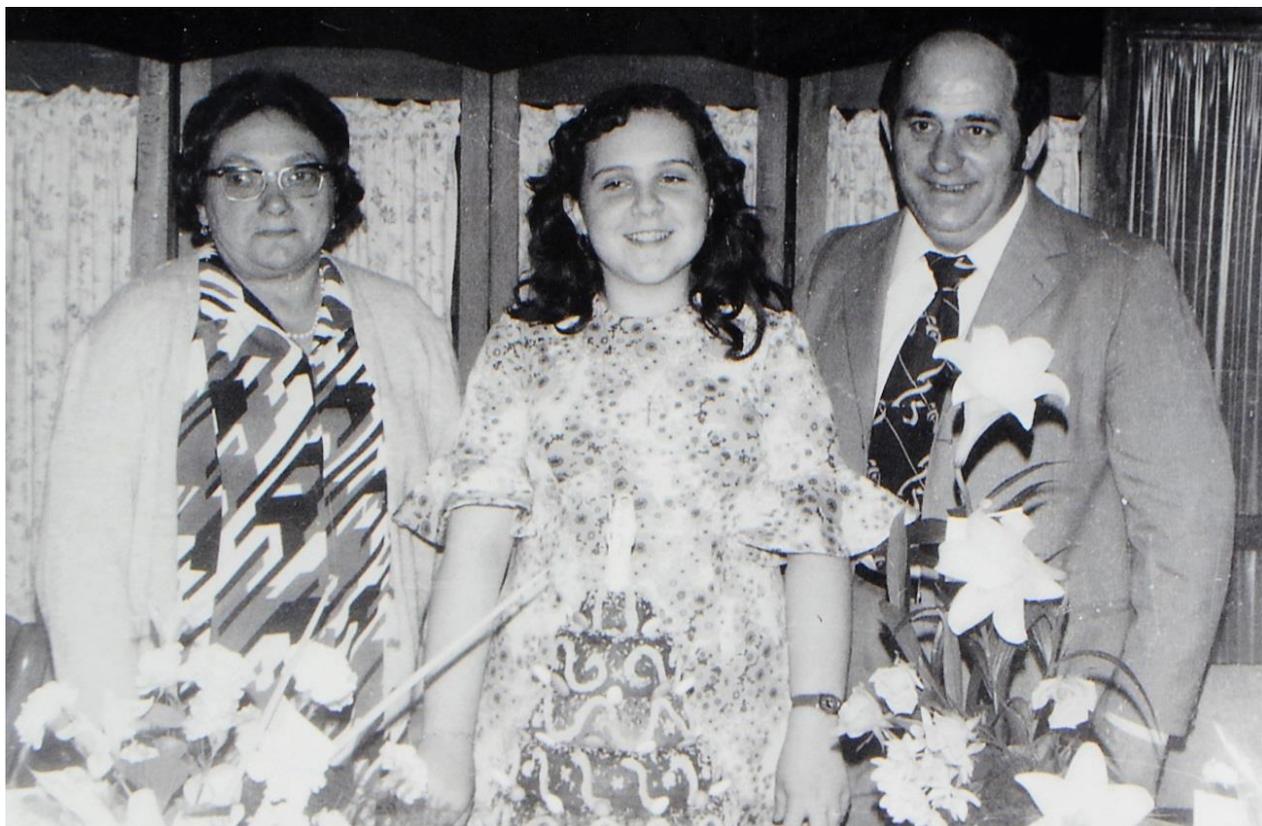
Gérard Finet épouse Monique Stirbois le 25 mai 1957 à Maresches. Ils sont respectivement âgés de vingt et vingt et un ans. De cette union naît Marie-Christine.

### **Le mariage de Léon Finet et de Anne-Marie Richez (vers 1960)**



De l'union entre Léon Finet et Anne-Marie Richez naît Laurence. Le cliché ci-dessous la présente en compagnie de sa marraine (Georgette Sueur, née Finet ; sœur aînée de Léon) et de son parrain (Jean Richez, le frère d'Anne-Marie).

### **Laurence Finet auprès de sa marraine et de son parrain**



### **La vie d'Hélène à l'aube des années 1960**

A l'aube des années 60, Hélène prend une retraite bien méritée. Ses enfants sont tous mariés. Elle a des petits-enfants qu'elle voit grandir. Une nouvelle vie commence pour elle.

Dans un **tome 2**, nous poursuivrons son histoire au travers de celle de ses enfants et des différents événements de la vie familiale à laquelle elle sera associée.

## Conclusion

Ce sont des histoires de vie que nous venons de conter. D'autres sont possibles. Il est de nombreuses leçons à en tirer. Nous laissons au lecteur le soin de le faire.

Pour ce qui me concerne, j'insisterai sur :

- une qualité humaine : le courage
- la nécessité de constituer une mémoire pour comprendre le présent
- l'affection profonde que nous portons aux membres de notre famille

### Le courage

Dédié à Hélène Vaille, ma grand-mère maternelle, et aux siens, je souligne quant à moi le **courage**, une qualité caractérisant les membres de cette famille.

Je prendrai pour exemple le courage qui a été celui de ma grand-mère pour faire face à la situation de sa famille, suite au décès prématuré de son époux en décembre 1939. Il n'y avait pas à l'époque de politique sociale protégeant les individus et leurs familles. Elle a certes pu compter sur les solidarités familiales et de voisinage. Mais elle a dû compter surtout sur elle grâce au modèle d'exploitation agricole basé sur l'autosubsistance. Pour la traite, elle se rendait dans les pâtures avec son attelage canin, le cheval du pauvre. Elle a su préserver les liens familiaux en organisant les grands événements de la vie de l'époque, à savoir la communion solennelle de ses enfants et ce, pendant la Seconde Guerre mondiale, puis sous l'Occupation allemande. Sans doute s'agit-il là d'une époque et d'un monde aujourd'hui disparus. Mais peut-on l'oublier ?

### Une mémoire

C'est insister ici sur l'importance de la constitution d'une **mémoire**. Par exemple, l'engouement pour la généalogie n'atteste-t-il pas de la nécessité de se réapproprier la mémoire familiale pour mieux appréhender le présent ?

Le proverbe « Celui qui ne sait pas d'où il vient ne sait pas où il va » exprime l'idée d'une connexion déterminante entre le passé et le futur. Pour envisager l'avenir, il est nécessaire de connaître ses racines.

Mon objectif était de faire une histoire de ma famille pour en constituer une mémoire. Je formule le souhait qu'elle se transmette pour qu'elle ne tombe pas dans l'oubli. « Ne pas être oublié » était le vœu de notre mère.

### L'affection profonde portée aux membres d'une famille

Au moment où je rédige cette histoire familiale, nombreux sont ceux qui ne sont plus de ce monde. J'aurais tant souhaité qu'ils puissent la lire. Et leur dire l'affection profonde que nous leur portons. Un second tome de cette histoire est consacré à trois des cinq enfants d'Hélène et de Marc : Georgette, Gisèle et Pierre. Il s'agit de récits de vie.

## Additif aux « Vaile de Ruesnes »

Cet additif se rapporte au premier ouvrage publié en 2024, intitulé :

### *Histoire d'une famille en Avesnois, Vaile de Ruesnes, XIXe et XXe siècle*

Il apporte des éléments complémentaires relatifs à plusieurs parties de cet ouvrage.

**1-** La première partie est relative aux **enfants du couple Vaile-Sapart et à leur devenir** (p. 90 et suivantes).

Les éléments apportés ci-après s'appuient sur un témoignage de Danièle Jager, née Vaile en 1941. Il est tiré de son vécu dans cette famille des « Vaile des Raismes » et des récits de son père, Emile (1901-1982).

Ayant eu connaissance dans mon ouvrage cité ci-dessus de l'existence des « Vaile de Ruesnes », elle découvre les membres de sa parentèle qu'elle ne connaissait pas.

Dans un mail du 9 avril 2025, elle m'écrit :

« Je suis la fille d'Emile Vaile, fils d'Hector Vaile. Votre travail sur la famille Vaile de Ruesnes m'a fait découvrir cette partie de la famille que je ne connaissais pas, je savais que nous avions des cousins à Ruesnes, que mon oncle Fernand frère aîné de mon père se rendait régulièrement à Ruesnes et qu'il en revenait avec des sacs de pommes (dans mon souvenir d'enfant). Mon grand-père Hector et ma grand-mère n'étaient pour moi que deux photos accrochées au mur de la pièce de vie de ma tante Léa, sépia, pas souriantes, l'air revêché. Elles me faisaient peur, et mon père, taiseux, ne nous en parlait jamais ..... ».

Concernant le couple Vaile-Sapart, pour rappel, j'avais écrit dans mon ouvrage :

« Huit enfants sont nés de l'union entre Hector Vaile et Marie Sapart.

### Les huit enfants du couple Vaile-Sapart



Source : généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

Nelly et Léa sont les deux filles aînées de cette fratrie.

Les deux frères puînés Paul et Jules décèdent à un âge relativement jeune, vérifiant ici l'importance de la mortalité en bas âge en cette fin du XIXe siècle : Paul Vaille, né à Felleries est décédé à Vieux-Condé à l'âge de 3 ans (1891-1894) ; Jules Vaille, né à Valenciennes est décédé à Condé-sur-l'Escaut à l'âge de 5 ans (1892-1897).

Dans cette fratrie, seuls six enfants sont survivants.

Outre Nelly et Léa, naissent : Julia, Fernand, Emile ; le cadet : Paul ».

Par rapport à ce qui précède, Danièle Jager propose dans son mail d'apporter son témoignage. Il est intéressant dans la mesure où il apporte un éclairage complémentaire sur le devenir des membres de sa famille. J'avais mis l'accent quant à moi sur le cadet de la fratrie, Paul Vaille. Il est devenu douanier comme son père Hector ; ce dernier ayant migré en 1892 de l'Avesnois à Raismes où la famille s'est répandue.

### **Les Vaille de Raismes : un témoignage de Danièle Jager, née Vaille en 1941**

Le témoignage de Danièle souligne l'importance des décès prématurés (§a). Par ailleurs, face à des vies bouleversées, elle exprime la solidarité existante entre les enfants d'Hector et d'Hermance Vaille (§b).

#### **a) - L'importance des décès prématurés**

Dans ce groupe familial des Vaille de Raismes, la mort est chez eux comme chez elle.

En effet, jusqu'au milieu du XXe siècle, la tuberculose fait des ravages.

Il en est ainsi dans cette famille, comme dans beaucoup d'autres, à Raismes comme ailleurs. En France, et en Europe la tuberculose est une grande pourvoyeuse des cimetières.

Dans son ouvrage déjà cité, Michel Winocq commence l'histoire de sa famille, dans la région parisienne, de la façon suivante :

« La mort était chez nous comme chez elle. Elle a saisi mon père le 6 juin 1945, tout juste un an après le Débarquement. Il avait quarante-neuf ans, je venais d'en avoir huit. Au mois d'octobre précédent, elle avait déjà fauché mon frère aîné, Marcel, qui avait vingt-deux ans. L'un puis l'autre furent victimes du bacille de Koch, la tuberculose restant, à l'heure d'Hiroshima, la grande pourvoyeuse des cimetières d'Europe. Il y a toujours des gens qui meurent trop tôt. A quelques mois près, mettons un an ou deux, ils étaient sauvés par l'arrivée des antibiotiques, du Rimifon et tout ça. C'est comme ceux qui prennent les dernières balles de la guerre, juste avant le coup de clairon de l'armistice ».

Qu'en est-il pour les trois filles aînées de la fratrie des Vaille de Raismes : Nelly, Léa et Julia ?

- **Nelly**, née en 1886 épouse en 1912 Louis René Paul Roussel (1888-1960), ajusteur. Un fils naît à Raismes en 1912, Maurice.

- **Léa**, née en 1889, aura une vie de couple relativement courte (treize années): mariée à Camille Basiez en 1910 [et non en 1920, comme indiqué p.89], il décède en 1923, à l'âge de 37 ans. Il était ajusteur à l'usine franco-belge en 1906 (recensement) ; chaudronnier en 1910 (extrait acte de mariage). Le couple adopte le modèle de l'enfant unique avec Zélie née le 9 janvier 1911. Elle décède en 1941 de la tuberculose, à l'âge de 29 ans. Sa maman est âgée de 52 ans.

Selon Danièle Jager, « Ma tante en a gardé le deuil toute sa vie. Je ne l'ai vue que vêtue de noir, cultivant des fleurs pour le cimetière où elle se rendait régulièrement le samedi, refusant de participer à toutes les fêtes de famille (mariages, communions, baptêmes) mais acceptant sans problèmes la participation de son mari ».

Notons qu'après un veuvage de vingt mois environ, Léa s'était remariée avec Fernand Birembaut (1883-1965), veuf d'Anaïs Arménie Desmont, menuisier à Raismes, originaire d'Hasnon. Léa est décédée trois ans avant son époux, en 1962.

- **Julia**, née en 1895, épouse en 1920 Valère Arthur, Félix Duray (1890-1984). Le couple adopte le modèle de l'enfant unique avec la naissance d'Aline Marie Duray. Mariée à Roger Bouttiez, il décède également de la tuberculose laissant un fils né en 1944, Alain Bouttiez. Aline décède quant à elle prématurément en 1969, à l'âge de 48 ans, avant le décès de ses parents : Julia en 1973 ; Valère en 1984.

Pour plus d'informations :

[Raismes - Cimetière - #11463652 \(Noms\) - Geneanet](#)

[Raismes - Cimetière - #11486157 \(Noms\) - Geneanet](#)

### **Des vies bouleversées, des souffrances infligées**

La rupture d'un couple est irrémédiable et subie.

Un veuvage est un coup du sort infligé à une personne dans une société où chacun se doit d'être l'auteur de sa propre vie.

La perte d'un enfant reste la souffrance et la perte la plus terrible qu'on rencontre dans notre existence car elle va à l'encontre du sens même de la vie. On ne se représente jamais la mort de notre enfant avant la nôtre. Elle est considérée, aux yeux de tous, comme profondément injuste.

Mais face à des vies bouleversées et à des souffrances infligées, il y a eu parmi les membres de ce groupe des Vaille de Raismes une solidarité familiale à toute épreuve.

## b) - La solidarité existante entre les enfants d'Hector et d'Hermance Vaile

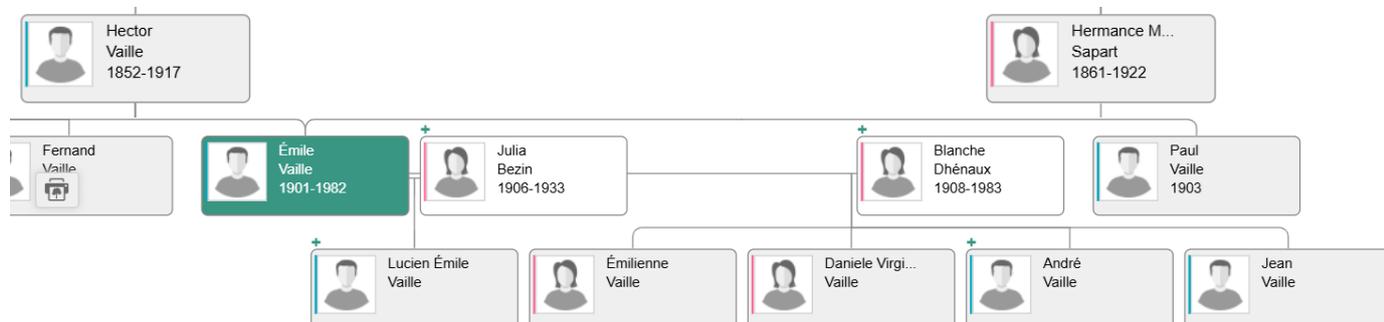
Laissons la parole à Danièle Jager, née Vaile :

« Mon père Emile [1901-1982], a eu de son mariage avec Julia Bezin un fils, Lucien (mon demi-frère) né le 13 mars 1927. Son épouse est décédée vers 1933 de tuberculose qui faisait des ravages. Mon père est resté veuf cinq ans et s'est remarié avec ma mère Blanche Dhénaux originaire de Denain en 1938 qui avait elle-même une fille Paulette, du même âge que Lucien.

### Généalogie d'Emile Vaile (Source : Sébastien Fontenelle)



De ce mariage sont nés quatre enfants : Emilienne née en 1938, mariée 2 enfants, en vie ; Moi-même, [Danièle Jager, née Vaile] née en 1941, mariée, 1 enfant ; André, né en 1943, marié, 2 enfants ; Jean, né en 1946 ; décédé ».



Émile Vaile	Julia Bezin	Blanche Dhénaux
4 médias	4 médias	2 médias
<b>Naissance</b> 23 mai 1901 Raismes, 59491, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 1 avr. 1906 Raismes, 59491, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 11 janv. 1908 Denain, 59172, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 25 sept. 1926 avec Julia Bezin Raismes, 59491, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 25 sept. 1926 avec Émile Vaile Raismes, 59491, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Mariage</b> 26 févr. 1938 avec Émile Vaile Denain, 59172, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> 26 févr. 1938 avec Blanche Dhénaux Denain, 59172, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France		
<b>Décès</b> 6 janv. 1982 Raismes, 59491, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b> 21 mai 1933 Raismes, 59491, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b> 23 févr. 1983 Raismes, 59491, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France

## **La solidarité familiale chez les Vaile de Raismes**

On souligne ici le rôle des trois filles aînées : Nelly, Léa et Julia.

Donnons la parole à Danièle Jager, née Vaile :

« LA SOLIDARITE CHEZ LES ENFANTS D'HECTOR ET D'HERMANCE

Jusqu'à leur mariage et après le décès [en 1922] de leur mère [Hermance], Nelly et Léa vont s'occuper de l'entretien de leurs frères plus jeunes ; ainsi que, pendant la maladie de sa mère, elle vont prendre en charge l'entretien et l'éducation du jeune Lucien et toute la durée du veuvage de mon père [Emile Vaile].

Lucien avait alors 11 ans et il ne lui fut pas facile de s'adapter à sa nouvelle famille recomposée qui lui apportait une belle-mère inconnue et une "sœur" de son âge. Il trouvait refuge chez ses tantes plus complaisantes. Cela n'a été simple pour personne.

L'habitat était singulier : dans une petite rue de Vicoigne qui menait au bois, cinq trop petites maisons mitoyennes avec cours et jardins mitoyens :

- au n°1 de la rue du Long pré, un voisin
- au n°3 la maison de mes parents
- au n°5 un voisin, puis par la suite Fernand viendra y habiter
- au n°7 Léa
- au n°9 Nelly et Roussel puis sa nouvelle épouse

Trois frères puis quatre habitent dans le même bâtiment, le quatrième à moins de un kilomètre entre Raismes et Vicoigne ; Paul s'étant éloigné à Maulde.

Cette fratrie était très soudée et peu perméable à l'ouverture vers ceux qui vivaient ou pensaient différemment. Ceci peut expliquer l'éloignement à Maulde et le changement d'emploi de mon oncle Paul qui travaillait auparavant dans la même usine de Raismes que mon père, Le Plouich, actuellement Alstom ».

## **Une fratrie restée durablement très soudée**

Après le départ à Maulde de Paul Vaile en tant que douanier (fin des années 1920), puis les décès de Léa et de Julia (années 1970), les Vaile de Raismes sont restés durant cette période, et ensuite, une famille très soudée.

Continuons à donner la parole à Danièle :

« Paul s'est éloigné dans ce village [Maulde] mal desservi par les transports en commun (deux bus par jour sur la ligne Saint Amand -Maulde et le tramway de la ligne Valenciennes -Saint Amand remplacé depuis 1964 par une ligne de bus régulière, et que l'on retrouve maintenant "dans son jus " à Lisbonne , curiosité touristique de cette capitale.

Malgré cela, la fratrie est restée très soudée, et la solidarité a continué à s'exercer après le décès de mes tantes Léa et Julia ; mes parents se chargeant de cuisiner pour leurs beaux-frères veufs et leur porter leur repas, seule solution pour leur maintenir une certaine qualité de vie à domicile, les services municipaux de portage de repas à domicile n'existaient pas à Raismes à cette époque ».

De g. à d.: **Simone (1)** [et non Léa, comme indiqué p.89] **Valère Duray et son épouse Julia, née Vaille**



Cliché d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

Selon Danièle Jager, « A gauche, le cliché représente Simone, épouse de Fernand (1) ; au centre et à droite, Valère Duray et son épouse Julia ; ma tante Léa refusant de se faire photographier ».

(1) Fernand Vaille (1899-1979) : Gérant, chaudronnier, forgeron, il épouse en 1ères noces en 1922 Clémence Marie Dubois ; en secondes noces Simone Adèle Moussebois en 1946.

### **Le rôle de la proximité géographique**

En conclusion sur l'histoire de ma famille des Vaille de Ruesnes, j'avais souligné l'existence d'une certaine force dans l'attachement à la famille et dans les sentiments que les uns éprouvaient envers les autres. La proximité géographique des membres du groupe familial a permis d'entretenir des rapports familiaux fréquents, et de qualité.

Il en est de même parmi les membres des Vaille des Raismes. Le témoignage de Danièle conforte cette idée.

2- La seconde partie de cet additif apporte des éléments complémentaires relatifs à **Paul Vaille, militaire** (p. 194) et à **sa mémoire** (p. 201).

Dans ce même mail en date du 9 avril 2025, Danièle Jager, née Vaille poursuit :

« J'ai été étonnée de lire qu'un Paul Vaille était enterré à Camiers (62176). J'habite Camiers Sainte Cécile. Je reviens du cimetière. J'y ai trouvé sa tombe. Malheureusement j'avais oublié mon portable et donc je n'ai pu prendre de photo, mais si cela vous intéresse, j'y retournerai volontiers pour vous en envoyer; il s'agit d'une tombe familiale, lui et son épouse ; les mentions, dates de naissances lieu et date du décès bien indiquées ».

Les précisions qui suivent sont donc permises grâce aux clichés de Danièle Jager.

Concernant Paul Vaille, pour rappel, j'avais écrit :

« En 1909, Paul épouse Octavie Caton. Le couple n'aura qu'un seul enfant. En 1912, il est dans la réserve de l'armée territoriale. Il est âgé de 38 ans. La guerre approche et elle va lui être fatale.

En 1914, c'est la Grande Guerre et Paul intègre le Régiment d'Infanterie Territoriale. Il est fait prisonnier dès le début du conflit, à Maubeuge, puis interné à Dülmen en Allemagne où il meurt en captivité en 1916, à l'âge de 42 ans. Il avait épousé sept ans auparavant (en 1909) à Ruesnes, à l'âge de 35 ans, Octavie Caton, alors âgée de 29 ans, sans profession ».

Pour ce qui est de la mémoire de Paul Vaille, j'avais écrit (p. 201) :

« Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, Paul Vaille n'a pas été inhumé à Ruesnes, mais dans le Pas-de-Calais, au cimetière communal de Camiers. On n'en connaît pas la raison. La commune comptait 1.200 habitants en 1921. Elle est située sur la Côte d'Opale, entre les stations balnéaires du Touquet-Paris-Plage (11 km) et d'Hardelot-Plage (13 km). Paul serait inhumé dans une tombe individuelle, avec comme inscriptions : « VAILLE Paul né à Ruesnes (59) 9/3/1874, 13/08/1916 Dulmin Allemagne ».

**A partir des clichés de Danièle, voici quelques précisions :**

Sur l'orthographe des noms propres: il s'agit de la famille **CALON** (et non Caton). **Octavie** était le prénom usuel ; celui de l'état civil était : **Aline**. Le prénom de son père est **DAMASE** (et non Damas) ; sa mère était née **DARRAS** (et non Daras).

Pour Paul Vaille, les inscriptions exactes, flan droit de sa tombe, sont :

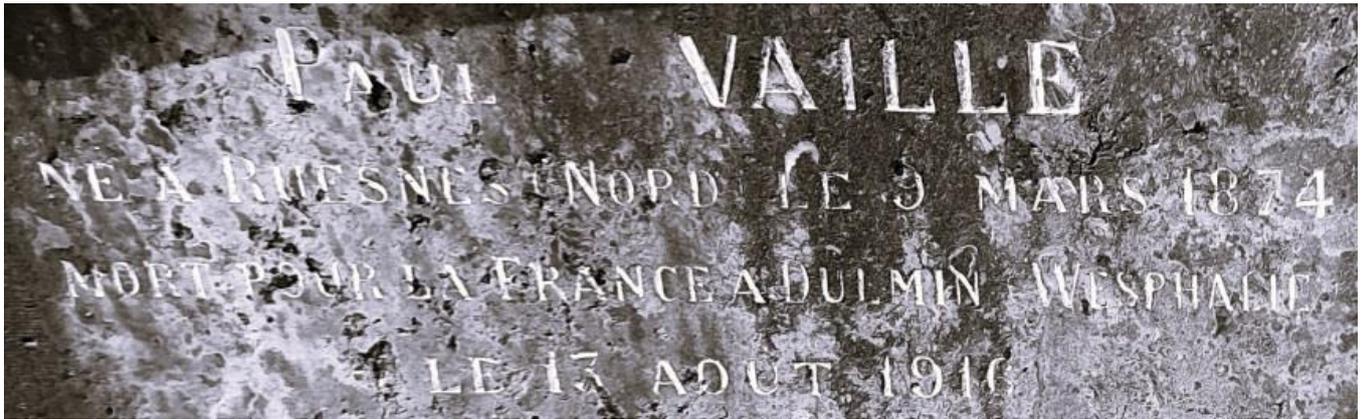
**Paul VAILLE**

**NE A RUESNES NORD LE 9 MARS 1874**

**MORT POUR LA FRANCE A DULMEN WESTPHALIE**

**LE 13 AOUT 1916**

### Flan droit de la tombe de Paul Vaille (détail)



Cliché de Danièle Jager, née Vaille (cimetière de Camiers)

Pourquoi Paul Vaille n'a pas été inhumé à Ruesnes, mais dans le Pas-de-Calais, au cimetière communal de Camiers ?

Paul Vaille a été inhumé dans la tombe des FAMILLES CALON § VAILLE.

Selon Danièle, « elle est située à une vingtaine de mètres de la colonne dédiée aux anciens combattants ».

### La tombe des FAMILLES CALON § VAILLE



Cliché de Danièle Jager, née Vaille (cimetière de Camiers)

## Les Calon, une famille originaire de Camiers

La famille Calon est originaire de Camiers. Son épouse Octavie a souhaité que Paul y soit inhumé. C'est d'ailleurs dans cette tombe qu'elle l'a rejoint trente-sept ans après, en 1953.

### Flan droit de la tombe Calon § Vaille



Cliché de Danièle Jager, née Vaille (cimetière de Camiers)

### Flan droit de la tombe Calon § Vaille (détail)



Par ailleurs, ses parents ainsi qu'une sœur cadette y ont été inhumés :

Damase Calon (1853-1934), décédé le 21 décembre 1934, à l'âge de 81 ans ; époux de Adolphine Darras (1858-1935) décédée le 21 mars 1935, à l'âge de 75 ans.

Maria Calon (1886-1940)

### Flan gauche de la tombe Calon § Vaille



Cliché de Danièle Jager, née Vaille (cimetière de Camiers)

## La migration de Damase Calon de Camiers (Pas-de-Calais) à Valenciennes (Nord)

Le nom « Calon » est surtout porté dans le Pas-de-Calais, mais on le rencontre aussi dans le Gard. On le considère comme un dérivé de cale, calle, sorte de bonnet porté au moyen âge. (Source : Geneanet).

Les données généalogiques consultées confirment que la famille de Damase Calon est originaire du Pas-de-Calais. Damase y est né en 1853, à Camiers.

Il est devenu ensuite "sous brigadier des douanes". Il épouse Adolphine Daras, originaire d'une petite ville de l'Avesnois, Coussore.

 <b>Damas Louis Prudent CALON</b> <i>sous-brigadier des douanes</i>	 <b>Adolphine DARAS</b> <i>ménagère</i>
<b>Naissance</b> 7 avr. 1853 Camiers, 62201, Pas-de-Calais, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Naissance</b> 13 avr. 1858 Cousolre, 59157, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
<b>Mariage</b> avec Adolphine DARAS	<b>Mariage</b> avec Damas Louis Prudent CALON
<b>Décès</b> 20 déc. 1934 Camiers, 62201, Pas-de-Calais, Nord-Pas-de-Calais, France	<b>Décès</b> 21 mars 1935 Camiers, 62201, Pas-de-Calais, Nord-Pas-de-Calais, France

Source : généalogie de Gérard Lesquoy

Leur fille Octavie est née à Crespin en 1880 ; un fils naît à Sebourg en 1884, puis une fille, Maria en 1886 dans cette même commune. Ce sont des villes frontalières de la Belgique, proches de Valenciennes.

C'est donc la Douane qui a conduit Damase Calon à migrer de la Côte d'Opale au Valenciennois ; deux régions distantes de deux cents kilomètres environ. On souligne l'importance de l'exogamie géographique réalisée par Damase Calon au cours du dernier quart du XIXe siècle.

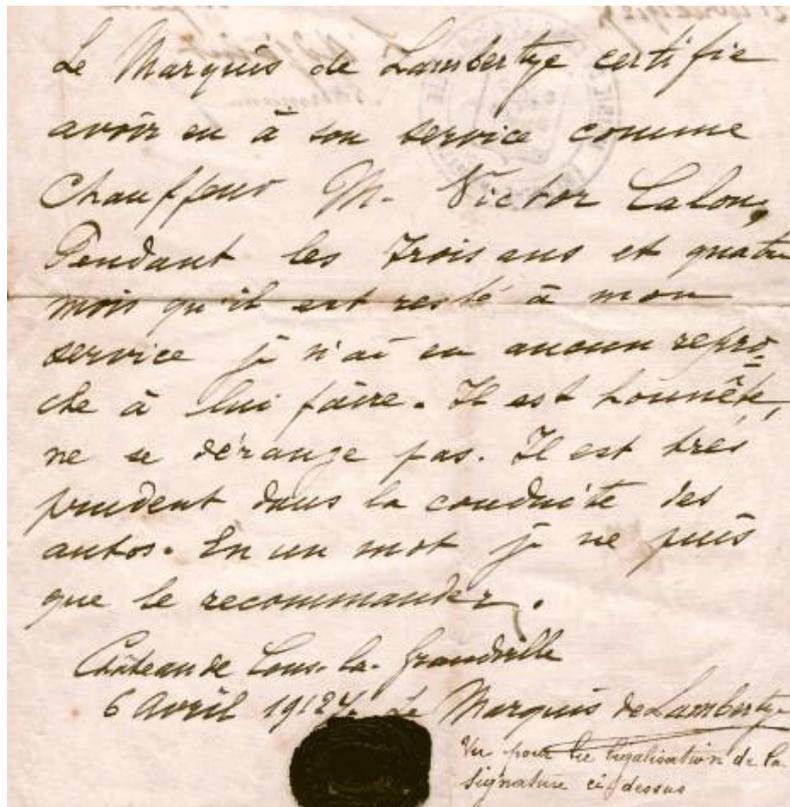
Au cours de cette période, la Côte d'Opale (dans le Pas-de-Calais), comme l'Avesnois (dans le Nord) sont des zones concernées par l'exode rural ; l'occasion de rappeler le rôle du service militaire comme agent d'émigration.

## Le lourd tribut de la famille Calon à la Grande Guerre

La famille Calon a payé un lourd tribut lors de la Grande Guerre : outre Paul Vaille, leur fils Victor Calon est également mort pour la France en 1914. Son prénom usuel était celui de Moïse [celui donné comme témoin du mariage de sa sœur, Octavie qui a perdu son frère, puis son époux], son second prénom pour l'état civil.

Chauffeur à Valenciennes, il avait été vers 1909 après son service national chez les Hussards en Meurthe-et-Moselle, le chauffeur (et le jardinier ?) de M. le Marquis de Lambertye au château de Cons-la-Grandville (Meurthe-et-Moselle). Ses services avaient été appréciés, comme en témoigne la lettre de recommandation ci-après (source : généalogie de Gérard Lesquoy).

Lettre de recommandation de M. le Marquis de Lambertye



Le Marquis de Lambertye certifie  
avoir eu à son service comme  
Chauffeur M. Victor Calon,  
Pendant les trois ans et quatre  
mois qu'il est resté à mon  
service j'en ai eu aucun repro-  
che à lui faire. Il est honnête,  
ne se dérange pas. Il est très  
prudent dans la conduite des  
autos. En un mot j'en puis  
que le recommander.

Château de Cons-la-Grandville  
6 Avril 1914. Le Marquis de Lambertye  
Vu pour la légalisation de la  
signature ci-dessus

En effet, c'est son service national qui a amené Victor en Meurthe-et-Moselle. Il avait intégré le 5e Régiment des Hussards. Un certificat de bonne conduite lui avait été délivré pendant le temps qu'il est resté sous les drapeaux. Il avait été fait à Nancy en février 1907 (source : généalogie).

Notons que jusqu'à la Grande Guerre, le service national continue à être un agent d'émigration et un facteur d'exode rural.

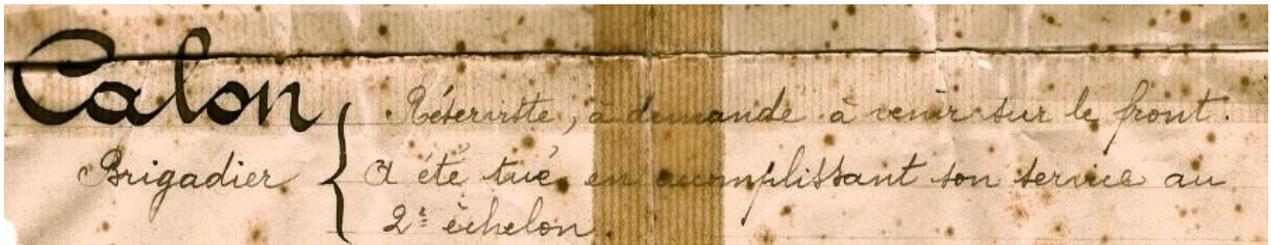
Après un emploi, c'est en Meurthe-et-Moselle que Victor trouve l'âme sœur. Il épouse Marie-Louise Mangenot le 10 juin 1911 à Lexy, un bourg rural près de Cons-la-Grandville où Victor est chauffeur du Marquis de Lambertye ; des communes proches de Longwy.

Le 13 septembre 1914 naît à Lexy René Victor Moïse Calon. Les Calon essaient en Meurthe-et-Moselle. Mais, c'est la Grande Guerre. Le petit René ne connaîtra pas son père et sa mère n'aura qu'un souvenir évanescent de sa vie de couple. Réserviste, Victor a demandé à venir sur le front. Il est tué à Vienne-le-Château (Marne), le 23 octobre 1914, âgé de 30 ans.

Il a été inhumé à la Nécropole nationale de Vienne-le-Château : tombe n° 3043, CALON Victor Moïse, brigadier, 42e R.A., mort pour la France, le 23.10.1914 (source : généalogie d'Eric Mangenot).

« Pendant la Première Guerre mondiale, Vienne-le-Château était sur la ligne de front et fut le théâtre des assauts les plus meurtriers de la région. Le village est considéré comme détruit à la fin de la guerre et a été décoré de la Croix de guerre 1914-1918, le 20 septembre 1920 » (source : Wikipedia).

Citation (42<sup>e</sup> Régiment d'artillerie), 1<sup>er</sup> février 1915



Calon } Vétérante, a demandé à servir sur le front.  
Brigadier } A été tué en accomplissant son service au  
2<sup>e</sup> échelon.



Calon Victor Moïse Louis (1884-1914)

Pour terminer cette triste histoire, le petit René grandira, deviendra militaire, épousera Marie Lendroit (1920-2002).

Deux enfants naissent, Arlette et Danièle.

Les Calon continuent à essaimer en Moselle.

René est décédé à Metz en juillet 1983.

Pour en savoir plus : <https://www.geneanet.org/>

**3-** La troisième partie de cet additif apporte des éléments complémentaires relatifs à **Armand Vaille, le paysan devenu châtelain** (p. 211).

**3.1-** Les éléments apportés ci-après font suite à des échanges de mail en décembre 2024 avec Jean-Paul Veziant, suite à la lecture de mon ouvrage :

« J'ai lu avec un grand intérêt votre document sur les Vaille de Ruesnes.

Nous habitons le Faubourg de Ruesnes (banlieue vers Ruesnes) une partie de notre temps et avons bien connu nombre des personnes évoquées dans votre livre (la famille Vaille Sohet, Jany Vaille/Colinas décédée au Québec, les Repetylo, etc...).

Nous avons engagé, à vocation familiale, une démarche mémorielle sur la famille Karpiel, un peu analogue à la vôtre... » (Mail du 17-12-2024).

Merci à Jean-Paul Veziant de suggérer ensuite quelques corrections et d'apporter quelques compléments dont nous reproduisons certains d'entre eux, ci-après :

- Le nom de famille Pedrack s'orthographe en polonais avec un "c" qui se dit "ts" soit Pedratsk".

- Valérie Pedrack (épouse Gustin) est bien enterrée à Ruesnes (1932-1961).

- Jozefa Pedrack se faisait appeler Amélie (ou Aniela).

- Après Valerija Pedrack (4/4/1932-19/11/1961), Jozefa avait eu, toujours au Quesnoy, une deuxième fille [que mon épouse a bien connue], Marguerite Pedrack, épouse Coufret (1938-2005), mariage à Ruesnes le 26/12/1959. [Vous n'en parlez pas dans votre livre].

Sur sa période de veuvage et sur le rôle de Josépha Pedrak, j'avais écrit (p.219) :

#### **« Le veuvage d'Armand Vaille**

En 1928, au décès de son épouse, Armand vit avec son père à la ferme jusqu'en 1934, année de son décès, à l'âge de 80 ans. Il n'a plus sa mère, décédée après 1906, sans qu'on puisse préciser ici la date.

Armand ne se remarie pas et il entre alors dans une longue période de veuvage qui dure plus de trente-cinq ans (de 1928 à 1965). A l'âge de 71 ans, il épouse le 19 juin 1965, à Ruesnes, Josépha Pedrak, âgée de 56 ans.

#### **Qui est Josépha Pedrak ?**

C'est une dame issue de l'immigration polonaise. Elle est née à Rzeczyca Długa en Pologne le 21 décembre 1909. Armand Vaille la prend comme « gouvernante » ».

### 3.2- Une famille ouverte à la vie locale

Par ailleurs, j'avais précisé que cette famille était ouverte à la vie locale (p.221) :

#### « Une famille ouverte à la vie locale

On en veut pour preuve, vers le milieu des années 60, la demande d'un groupe de jeunes Ruesnois, dont je faisais partie, souhaitant organiser un défilé de chars fleuris. Nous avons besoin d'un char disponible pendant une certaine durée afin d'avoir le temps de le fleurir. C'était l'été et les travaux des champs. C'est favorablement que la famille a répondu à notre attente. Et nous l'avons aménagé et décoré sur le thème de « Ma cabane au Canada » ! Ce fut un succès ».

#### Un cliché du char fleuri

En raclant mes photos, j'ai trouvé le cliché du char fleuri évoqué ci-dessus.

**Ruesnes, défilé des chars fleuris : ma cabane au Canada** (milieu années 60, environ)



Diapo numérisée par Alexandre Sueur

Nous étions une petite équipe pour réaliser le char fleuri.

Près du char, sur la gauche, on peut distinguer la silhouette d'une jeune dame : Jeannine Repetylo (1942-2011). Impliquée dans la vie locale Ruesnoise, elle nous avait accompagnés dans la réalisation du projet.

Sur le char, un chien, deux enfants et un adulte : Roger Laurent (1948-2021). Il est près de la cabane dans le rôle d'un bûcheron, une pipe à la bouche.

A la conduite du tracteur : Simon Crapet (1935-2003). Impliqué également dans la vie locale Ruesnoise, c'est lui qui avait constitué un groupe de « jeunes clairons » pour accompagner les processions religieuses.

### **La cabane au Canada (détail)**



### **3.3- Clin d'œil à des familles Ruesnoises**

Les temps évoqués ci-dessus sont aujourd'hui révolus ; des personnes ne sont plus de ce monde. J'en profite pour rappeler leur mémoire.

- La famille Repetylo : Jeannine avait un frère, Claude. Elle n'a pas eu la chance de pouvoir entreprendre des études secondaires, comme lui. Sa mère est décédée prématurément. Jeannine s'est alors retrouvée « devant les fourneaux », tout en travaillant à Valenciennes en tant qu' « employée de maison ».

- La famille Crapet : Il y avait plusieurs garçons dans cette famille. On a évoqué Simon. Il avait un frère aîné, Emile (1934-2016) ; il y avait également Marcel (1936-2004). Il avait été Président des « jeunes de Ruesnes », en charge de l'animation locale.

Je lui avais succédé. Le cliché ci-dessous le montre, en ma compagnie.

**Marcel Crapet** (à droite) et **Michel Sueur** (à gauche)



- La famille Laurent : né comme moi en 1948, Roger Laurent est un copain d'enfance et de ma jeunesse à Ruesnes. En 1962, à l'âge de 14 ans, il est allé travailler chez un commerçant de quincaillerie et d'appareils ménagers à Le Quesnoy. Il a débuté en livrant les bouteilles de gaz avec une carriole à deux roues et une mobylette. Il a fait son chemin dans ce commerce où il s'est formé sur le tas et où il a acquis des compétences en plomberie. Il était connu et apprécié auprès des Quercitains pour les services rendus. Homme d'engagement, il a été élu en tant que conseiller municipal. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Il demandait toujours de mes nouvelles à ma sœur Marie-France ou à son fils Thierry.

**Roger Laurent**



Roger est décédé le 10 décembre 2021, à l'âge de 73 ans. Salut Roger !

## **Remerciements (Tomes 1 et 2)**

Les remerciements vont à ma famille et aux auteur(e)s de généalogies

### **Des remerciements à ma famille**

Ma famille avait manifesté son intérêt lors de la parution en 2024 du premier ouvrage de notre histoire. Il n'a pas faibli avec le temps. Elle a continué à apporter son concours pour évoquer des souvenirs, préciser des événements et des dates, rechercher des documents, des photos et des cartes postales.

Ma motivation à poursuivre le travail entrepris a toujours été la même. J'ai toujours eu du plaisir à écrire notre histoire familiale. Je souhaite que tous en aient autant à la lire.

Publié en deux tomes, ce travail s'appuie sur des lectures. Outre le texte, son intérêt est de mêler des photos et des souvenirs. Pour cela, il a fallu faire appel à la mémoire de la famille. Et c'est la femme qui la possède : merci à tante Gisèle, également ma marraine ; merci à Marie-France, ma sœur ; merci à Ghislaine, ma cousine ; merci à Pierrot et à sa sœur Marie-Hélène, mon cousin et ma cousine. Sans eux, l'histoire de notre famille aurait été incomplète. Les photos et les souvenirs sont des trésors.

Merci aux enfants, cousines et cousins, celles et ceux avec qui je me suis entretenu. Chloé n'a eu de cesse de montrer son intérêt pour mon travail et pour sa diffusion ; Alexandre a numérisé les diapositives et partagé l'album de famille sur google ; ils ont des souvenirs de Ruesnes et de leur famille comme leurs frères Damien et Guillaume.

Merci à Jean-Pierre Lavaud, ancien collègue sociologue de l'Université de Lille, pour ses conseils bibliographiques et nos échanges fructueux.

### **Des remerciements aux auteur(e)s de généalogies**

Merci à tous ceux qui s'intéressent à la généalogie. Grâce à eux on dispose aujourd'hui d'une base de données s'enrichissant chaque jour et accessible grâce à des sites web de généalogie. Cet ouvrage fait appel à ces données. Je présente de nombreux arbres généalogiques en citant leurs auteurs : merci à eux. Ils permettent d'établir les différents liens de parenté, rappelant ici que dans la famille traditionnelle, c'est la parenté qui compte.

### **Des remerciements à Elisabeth Bourlet de la Vallée et à Danièle Jager ; à Christiane Combat**

C'est grâce à Elisabeth Bourlet de la Vallée que j'ai trouvé l'arbre généalogique auquel ma famille appartient, côté Vaille. Par ailleurs, Danièle Jager (née Vaille), par son témoignage, a apporté un éclairage complémentaire sur les Vaille de Raismes. C'est avec elles que nos liens de cousinage sont les plus proches.

Merci à Christiane Combat avec qui nous avons un lien de cousinage plus lointain. Elle a manifesté son intérêt pour mon travail. Férue de généalogie, ayant contribué à celle de la famille Finet, nos échanges ont toujours été réguliers, encourageants et fructueux.

## **Bibliographie** (Tomes 1 et 2)

### **Ouvrages**

Weber (Eugen), La fin des terroirs 1870 – 1914, Collection Grand Pluriel, 2016

Winock (Michel), Jeanne et les siens, Seuil, 2003

Winock (Michel), Jours anciens, Gallimard, 2020

### **Articles**

Bourdieu (Pierre), Le paysan et la photographie, Revue Française de sociologie, 1965

Bourgeois (Lucien), Demotes-Mainard (Magali), Les cinquante ans qui ont changé l'agriculture française, Économie rurale, 2000

Buriez-Duez (Marie-Pascale), Le mouvement de la population dans le département du nord au XIXe siècle, Presses universitaires du Septentrion

Lesage-Dugied (Aline), La mortalité infantile dans le département du Nord de 1815 à 1914, Presses universitaires du Septentrion, 1972

Rey (Violette), Le thème de la migration agricole en France, Cahiers de Fontenay, n°7, 1977

Ronsin (Francis), Guerre et nuptialité, Population, 1995

Sueur (Nicolas), Les spécialités pharmaceutiques au XIXe siècle: statuts et fondements de l'innovation, Le Mouvement Social, 2014/3

### **Autres Ouvrages**

Cabanel (Patrick), La République du certificat d'études, Histoire de l'éducation, 2002

Fressoz (Jean-Baptiste), Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie, Seuil, 2024

Le Bras (Gabriel), L'église et le village, Paris, Flammarion, 1976

Mandon (Guy), Un prêtre résistant: Georges Rocal (1881-1967), Les Editions Secrets de pays, 2016

Mendras (Henri), La fin des paysans, Babel, 1992

Vanhove (Jean-François), Nord-Pas-de-Calais d'antan, 2012

### **Annuaire**

Annuaire statistique du département du Nord

## **Dictionnaire**

Encyclopédie Larousse

Wikipedia

## **Magazine**

Le Magazine de la Société Historique de Maroilles, mai 2020

## **Sites Web**

<https://trainconsultant.com/2020/08/18/la-voie-seule-elle-cree-le-chemin-de-fer/>

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/>

<https://www.geneanet.org/>

**Michel Sueur**

## **Hélène Vaille et les siens – Tome 1**

Cet ouvrage intitulé **Hélène Vaille et les siens** est publié en deux tomes.

Dédié à sa grand-mère maternelle, Michel Sueur complète ainsi l'histoire d'une famille de l'Avesnois\* dont les membres sont nés à Ruesnes, et dans les environs.

Il confronte l'histoire familiale avec l'histoire locale et nationale.

L'auteur conte des histoires de vies. Elles sont liées aux événements [et à leurs conséquences] auxquels les membres de sa famille ont été confrontés. Au cours des XIXe et XXe siècles, ils concernent la révolution industrielle, la révolution vestimentaire, les guerres, la révolution agricole et leurs conséquences. Ces histoires de vie sont parfois bouleversées suite à des décès prématurés. Les solidarités familiales entrent alors en jeu.

Les temps auxquels se rapportent ces histoires de vie concernent un passé disparu. Mais ce passé me parle encore. Et je n'ai pas voulu qu'on l'oublie, en mémoire de ceux qui nous ont précédés. Ils nous ont permis d'être ce que nous sommes aujourd'hui.

C'est la raison pour laquelle, à partir de lectures, j'ai raclé tout ce que j'ai pu réunir pour mettre en perspective différents éléments: des données généalogiques, des cartes postales, des photos de famille, des anecdotes mais aussi des souvenirs.

Ces souvenirs sont ceux d'un enfant du baby-boom, né en 1948 à Ruesnes ; un bourg rural de l'Avesnois où j'ai grandi et gardé des attaches. Je n'ai pas connu la guerre. J'ai eu la chance de poursuivre des études dans l'enseignement supérieur et d'y enseigner. Mon engagement politique est né lorsque j'étais lycéen. Il est lié aux « événements de mai 68 ». J'ai connu l'avènement de la société de consommation et de loisirs. Si je vis aujourd'hui depuis 2010 dans le Périgord, aux côtés de Raymonde, je n'ai pas oublié ni ma famille, ni mes racines.



Michel Sueur, Université de Lille1, 2010 (Cliché de la douce Ray)

\* Le premier ouvrage, paru en 2024, avait comme titre : « Histoire d'une famille en Avesnois, Vaille de Ruesnes, XIXe et XXe siècle ». Il portait sur le devenir des membres d'une fratrie née entre 1850 et 1861.

**Couverture:** Un trésor : une photo de famille réunissant les parents et leurs enfants, vers 1913

(Cliché de l'album de famille de ma cousine Ghislaine Marchand, gardé précieusement)